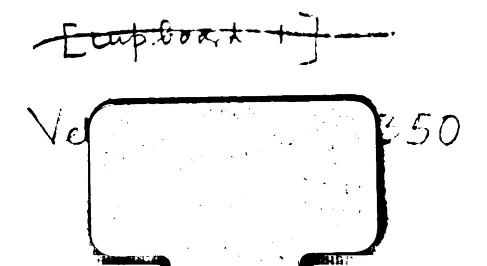



Ve
50

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

TOME TROISIÈME

ÉDITION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

NANINE,

OU LE PRÉJUGÉ VAINCU.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

(16 JUIN 1749.)

PRÉFACE.

Cette bagatelle fut représentée à Paris, dans l'été de 1749[1], parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule, beaucoup plus nombreuse, de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle[2] sur cette question,

1. Dans l'édition de 1749, in-12, et dans celle de 1751, cette *Préface* commence ainsi :

« Cette bagatelle fut représentée au mois de juillet 1748. Elle n'avait point été destinée pour le théâtre de Paris, encore moins pour l'impression, et on ne la donnerait pas aujourd'hui au public, s'il n'en avait paru une édition subreptice et toute défigurée, sous le nom de la compagnie des libraires associés de Paris. Il y a dans cette édition fautive plus de cent vers qui ne sont pas de l'auteur. C'est avec la même infidélité, et avec plus de fautes encore, que l'on a imprimé clandestinement la tragédie de *Sémiramis*; et c'est ainsi qu'on a défiguré presque tous les ouvrages de l'auteur. Il est obligé de se servir de cette occasion pour avertir ceux qui cultivent les lettres, et qui se forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions qu'on a faites de ses prétendus ouvrages, il n'y en a pas une seule qui mérite d'être regardée. Celle de Ledet, à Amsterdam, celle de Merkus, dans la même ville, les autres qu'on a faites d'après celles-là, sont absurdes; et on y a même ajouté un volume entier, qui n'est rempli que de grossièretés insipides faites pour la canaille; celles qui sont intitulées de Londres et de Genève ne sont pas moins défectueuses.

« L'auteur n'a pas eu encore le temps d'examiner celle de Dresde, il ne peut en rien dire; mais, en général, les amateurs des lettres ne doivent avoir aucun égard aux éditions qui ne sont point faites sous ses yeux et par ses ordres, encore moins à tous ces petits ouvrages qu'on affecte de débiter sous son nom, à ces vers qu'on envoie au *Mercure* et aux journaux étrangers, et qui ne sont que le ridicule effet d'une réputation bien vaine et bien dangereuse. En attendant qu'il puisse un jour donner ses soins à faire imprimer ses véritables ouvrages, il est dans la nécessité de faire donner au moins, par un libraire accrédité et muni d'un privilége, la tragédie de *Sémiramis* et cette petite pièce, qui ont paru toutes deux l'année passée dans la foule des spectacles nouveaux qu'on donne à Paris tous les ans.

« Dans cette autre foule, etc. »

2. Chassiron, dont la brochure était intitulée : *Réflexions sur le comique larmoyant*. (Éd.)

qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes. Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre, né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritables.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle, par dérision, comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises? ne sont-elles pas toujours un vice essentiel, dans quelque ouvrage que ce puisse être? Il conclut enfin en disant que, si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas, sans doute, l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords; il entend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres; c'est que, dans notre nation, la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur et la pitié devraient être l'âme, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Grèce, dont nos théâtres retentissent; de sorte qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans une comédie n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpomène qui depuis longtemps a pris chez nous les brodequins de Thalie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du cardinal de Richelieu, la *Sophonisbe* de Mairet, la *Mariamne*, *l'Amour tyrannique*, *Alcionée :* on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule; c'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable; c'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre : il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amants qu'il met sur la scène une passion vive et touchante : il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de Mairet, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de

grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé....
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un baiser se doit rendre aussitôt qu'il est pris.
(*Sophonisbe*, IV, I.)

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces,

. . . . Un malheureux visage
qui D'un chevalier romain captiva le courage.
(*Polyeucte*, I, III.)

Le héros dit à sa maîtresse (*Ib.*, II, II) :

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une princesse (*Mort de Pompée*, II, I)

. . . . Aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée;

Que César

. . . Trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs et de rendre César malheureux; sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent *la Mort de Pompée*, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre comme maxime de galanterie :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
(*Rodogune*, I, VII.)

De bonne foi, croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle « d'un je ne sais quoi, dont par le doux rapport les

âmes sont assorties? » Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie de Térence que du rival et du vainqueur d'Euripide.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires pour servir ou de préparation ou de liaison et de passage au pathétique; mais si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse et où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent et se touchent; c'est là seulement que leurs bornes se confondent, et, s'il est permis à Oreste et à Hermione de se dire :

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop. — Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.

. . . .

Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait; son âme, ailleurs éprise,
N'a plus.... — Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?...
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?

(*Andromaque*, II, II.)

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le Misanthrope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence (IV, III) :

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

. . . .

Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme.

. . . .

Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.

. . . .

C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments :
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi; je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement, si toute la pièce du *Misanthrope* était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie; si Oreste et Hermione s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus

une tragédie; mais, après que ces deux genres si différents se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière : l'un reprend le ton plaisant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux et très-désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire : mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'âme, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. Homère représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de Vulcain, dans le temps qu'ils décident du destin du monde. Hector sourit de la peur de son fils Astyanax, tandis qu'Andromaque répand des larmes.

On voit souvent, jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : « Monsieur, demandez-moi toute autre chose; mais pour la vie, il n'y a pas moyen. » Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder, dans la comédie, à des sentiments touchants! Ne s'attendrit-on pas avec Alcmène? Ne rit-on pas avec Sosie? Quel misérable et vain travail de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux les vers, on leur citerait ceux-ci :

L'Amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant, et plus humain,
Il anime la comédie :
Il affadit dans l'élégie,
Et, dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

Le comte D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.
La baronne DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.
La marquise D'OLBAN, mère du comte.
NANINE, fille élevée dans la maison du comte.
PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.
BLAISE, jardinier.
GERMON, } domestiques.
MARIN, }

La scène est dans le château du comte d'Olban.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf;
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote : bon !

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide ! ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux :
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi? pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère :
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,

Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur,
N'en doutez pas : oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux; la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai sans doute, et pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats :
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot; et pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,

De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE.

Comment, madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudents,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez!

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur?

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage...!

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênants,
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une âme sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez; aimez des filles de village,
Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah! juste ciel! que faut-il que je fasse?

SCÈNE II. — LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, monsieur, humblement supplier
Votre Grandeur.

LE COMTE.

Ma Grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi! c'est un morceau friand

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?...

BLAISE.

Mais, c'est....

LE COMTE.

Eh bien?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais.... non,
Pas tout à fait; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre;
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : « Cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant; »
Et puis d'un air si touché, si touchant,

Elle faisait ce bouquet : et sa vue
Était troublée; elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui.... peste ! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en.... Quoi ! j'aurais su lui plaire

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem !...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire

LE COMTE.

Ah ! mon cœur est trop plein. Je me retire....
Adieu, madame.

SCÈNE III. — LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine? ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine? non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente !

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ! si fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah ! quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus; Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre :
Tout est pour elle, écus comptants, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serais aise,

Mon pauvre enfant; si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir :
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cet enfant-là.

SCÈNE IV. — LA BARONNE.

Vit-on jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure,
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!
(A un laquais.)
Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle;
Ah! c'est encore une douleur nouvelle;
J'espérerais s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté!
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V. — LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame?

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit : « J'aime.... » ah ! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce .

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage....
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant :
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux; mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!

Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail.... Sortez.
Allez chercher mes gants.... Laissez.... Restez.
Avancez-vous.... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété,
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! quoi ! belle et de l'esprit !
(Avec dépit.)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Être honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien ! voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi ?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très-digne de vous ;
C'est un parti de tout point fort sortable :
C'est le seul même aujourd'hui convenable ;
Et vous devez bien m'en remercier :
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vous vient ce sourire ?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire ?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous ?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main !
Ce cœur si simple est devenu bien vain.
Mais votre audace est trop prématurée ;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux ;
Renfermez-moi ; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais :
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits ;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentiments plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? et que viens-je d'ouïr ?
Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse*

Lève-toi :
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie, eh bien ! je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non ; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux....

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE.

La chose est manifeste;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Écoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement;
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

SCÈNE VI. — NANINE.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentiments combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant, je l'offense peut-être;
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser :
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée?
Mais moi! mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.

Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une âme au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII. — LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

Holà! quelqu'un! qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vite.
(Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.)
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui? moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez : je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice.
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu :
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée;
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve.... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille :
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs.... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(Se levant.)
Ah! monseigneur! ah! mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,

Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laissez-moi ma retraite profonde.
Eh ! que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui ? vous obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure :
Elle vous traita mal : mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII. — LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler !

NANINE

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez.... Quoi! votre cœur murmure?
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut.... O ciel! c'en est donc fait!

(Elle sort.)

SCÈNE IX. — LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis longtemps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé!

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne,
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(Germon sort.)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage,
Et sa belle âme a mon premier hommage;

Mais son état? Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien! elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — LE COMTE, MARIN.

LE COMTE.

Ah! cette nuit est une année entière!
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi, je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir;
Dans chaque mót le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà! quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si longtemps?
Germon! Marin!

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vite; il fait jour; le temps presse:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh ! oh ! la baronne de L'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne, et sage ;
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars à l'instant, cours en poste à Paris ;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends ; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épousez ?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCÈNE II. — LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime !
Notre baronne avec fureur criera ;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne ;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! mais.... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carrosse. Oui.... mais.... au point du jour
Qui peut venir ?... C'est ma mère, peut-être.
Germon....

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?

Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne

Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;

Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante

Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente

Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère :
N'importe : allons. Quand je devrais.... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête:
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(Germon sort.)

Ah! juste ciel

On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi? par quel caprice?
Par quelle ingrate et cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds, plus j'y pense.

SCÈNE III. — LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi !
Ah ! répondez, expliquez-vous, de grâce.
Vous avez craint sans doute la menace
De la baronne ; et ces purs sentiments,
Que vos vertus m'inspirent dès longtemps,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux.
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame....

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? oh ! malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue ; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon âme égarée....
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentiments au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ! ah ! Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse :
Elle a raison; et j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*

Quels sentiments! et quelle âme ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez : la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage :
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, monsieur....
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant :
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien! Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine :
Vous l'estimez : il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux.... c'est moi.
(A part.)
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
(A Nanine.)
Ah! parlez-moi; disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez? Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en serait indigne désormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon âme
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout à l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute;
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout est prévu....

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné.

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV. — NANINE.

Ciel! est-ce un rêve ? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plait et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe :
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :
Je devrais.... Non, je ne puis plus le fuir;
Non.... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même.... Allons; il faut écrire,
Il faut.... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(Elle se met à écrire.)

SCÈNE V. — NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bonjour.

BLAISE.

Bonjour est sec, vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais....

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien; devant elle je n'ose
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon :
Car, vous voyez, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet :
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine : ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée;
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée.
Écoute : Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI. — LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel message!
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(Il met l'argent et le paquet dans sa poche; il rencontre la baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh! le butor!... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?

Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce là?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage.
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.
(Elle décachette la lettre.)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCÈNE VII. — LA BARONNE.

Lisons : *Ma joie et ma tendresse*
Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur :
Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
Entre vos bras je ne puis me jeter!
Je vous conjure au moins de vouloir prendre
Ces deux paquets : daignez les accepter.
Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
Et dont il est permis de s'éblouir :
Mais il n'est rien que je ne sacrifie
Au seul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le style de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité, ce billet est bien bon.

Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah! ah! rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert! Fort bien, friponne;
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII. — LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentiments,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible;
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison :
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
(Tandis que le comte lit.)
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli; l'affaire émeut sa bile....
Eh bien! monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux! sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;

Il est prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX. — LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.
Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.
La vieille est revenue.

GERMON.
Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.
Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*
Monsieur.

LE COMTE.
Plaît-il?

GERMON, *haut.*
Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.
Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.
Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec.*
Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit; vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.
Qui, monsieur?

LE COMTE.
Nanine.

GERMON.
Non, je n'aurais pas ce cœur;
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous; comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.
Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.
Allons.

(Il sort.)

SCÈNE X. — LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.
Ah! je respire : enfin nous l'emportons;
Vous devenez un homme raisonnable.

Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne.
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien.... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI. — LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

Madame, j'aurais dû....
(A part.) (A sa mère.)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

(A part.)
Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée :
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là....

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(Faisant une petite révérence à la baronne.)
Bonjour, madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! la vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE XII. — LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien ! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde :
D'y plus souper désormais Dieu me garde !
Bavarde, moi ! je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre :
J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disait vrai, c'était un homme, lui :
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.

Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le càquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru? ce trait me désespère.
Eh bien, Germon?

SCÈNE XIII. — LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne.... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse.... Infidèle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus :
C'est sa baronne; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! madame, que l'on chasse :
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès lors que cette belle
Serait fort mal; et j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit :
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bonhomme à vos gens se présente :
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après, tous deux se séparèrent :
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires :
Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.

Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez.... O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — NANINE, *vêtue en paysanne;* GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, et dans cet équipage!

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au soir....
Souffrir n'est rien; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien malavisé;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, longtemps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai.... rien.... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais partout avec vous m'établir :
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir;
Qu'il est heureux! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre.... Ah! Germon!
Je suis chassée.... et par qui!....

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons.... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!.... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux.... Adieu....
(Elle sort.)

GERMON.

Monsieur le comte a l'âme un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature?
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II. — LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien! Nanine est donc enfin partie!

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'âme ravie.

GERMON.

Votre âme est donc de fer?

LE COMTE.

Dans le chemin

Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui? quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va.... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(Il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon,
A son départ tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle faisait bien mieux :
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentiments? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oubliera tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va.... mais surtout garde qu'elle revienne.
(Germon sort.)
Germon!

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon! je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.
(Il fait un pas et revient.)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III. — LE COMTE.

Hélas! il a raison:
Il prononçait ma condamnation;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'âme

Je me punis; la baronne est ma femme;
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi :
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV. — LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.
Or çà, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.
Eh! oui.

LA MARQUISE.
Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?

LA BARONNE.
Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.
Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.
Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.
J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie,
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier.... Adieu.

LE COMTE.
Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.
Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.
Comment? quoi donc?

LA BARONNE.
Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie!
Je m'y connais; on tente, on est tenté :
Le cœur a bien de la fragilité;
Les filles sont toujours un peu coquettes :
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter...?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez....

SCÈNE V. — LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE; MARIN, *en bottes*.

MARIN.

Enfin tout est bâclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux-chevaux : et vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante;
Tous les panneaux par Martin sont vernis :
Les diamants sont beaux, très-bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant.... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au comte*.

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE.

(A part.)
Oui.... Mais pour qui!

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!
En revenant, j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien longtemps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure;
Depuis longtemps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens :
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(A Marin.)
Allez chercher ce bonhomme.

MARIN.

J'y vais.
(Il sort.)

LE COMTE.

Pardon, ma mère : il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là, malgré mon embarras.

SCÈNE VI. — LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au paysan.*
Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.
Ah! monseigneur! écoutez-moi de grâce;
Je suis.... Je tombe à vos pieds que j'embrasse;
Je viens vous rendre....

LE COMTE.
Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.
Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.
Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.
Vous?

LA BARONNE.
Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.
Ah! monseigneur, voilà ce que j'ai craint;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.
Il a raison : mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille; elle était orpheline.

LE PAYSAN.
Il est trop vrai : chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.
Pourquoi cela? Pour moi, je considère
Les bons soldats; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.
Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'État,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais, sans appui, comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi! quelle idée!

LE PAYSAN, *à la marquise.*

Hélas! madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille :
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

(Montrant la baronne.)

Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'âme;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,

Des diamants, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :
Ils sont à vous; vous devez les reprendre :
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah! mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN, *tirant la bourse et le paquet.*

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom?... Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom. Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.
(*Il va lui-même à un de ses gens.*)
Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh! quel empressement!

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant :
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats :
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine; et, dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions :
Que l'intérêt encor vous en revienne :
Tout est à vous; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parents, ne pouvant être époux.
Oublions tout; que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(Elle sort.)

SCÈNE VII. — LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne; non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon âme :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII. — LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement;
Mais qu'elle est belle! et comme elle a l'air sage!

NANINE, *courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la marquise.*

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah! monsieur,
Vous réparez quarante ans de malheur!

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil; mais elle le décore.
Non, il n'est rien que Nanine n'honore.
Eh bien! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance....

NANINE, *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère;
Je vous ai vue embrasser votre père;
Ce qui vous reste en des moments si doux....
C'est.... à leurs yeux.... d'embrasser votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils....

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait :
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense;
Mais sans tirer jamais à conséquence !

FIN DE NANINE.

LA FEMME QUI A RAISON.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

(1749.)

PERSONNAGES.

M. DURU.
MADAME DURU.
LE MARQUIS D'OUTREMONT.
DAMIS, fils de M. Duru.
ÉRISE, fille de M. Duru.
M. GRIPON, correspondant de M. Duru.
MARTHE, suivante de Mme Duru.

La scène est chez Mme Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — MADAME DURU, LE MARQUIS.

MADAME DURU.

Mais, mon très-cher marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment? avec trois mots, un bon contrat, un oui:
Rien de plus agréable, et rien de plus facile.
A vos commandements votre fille est docile :
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour :
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès longtemps je m'affiche;
Je me crois honnête homme, et je suis assez riche.
Nous vivons fort gaiement, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

MADAME DURU.

D'accord; mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme?

MADAME DURU.

Quoi! pendant son absence?

LE MARQUIS.

Ah! les absents ont tort;

Absent depuis douze ans, c'est comme à peu près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement,
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort, aussitôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Érise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez....

MADAME DURU.

Je suis bonne, et vous devez connaître
Que pour monsieur Duru, mon seigneur et mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle et violent :
Je l'aime.... comme il faut.... pas trop fort.... sensément;
Mais je lui dois respect, et quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu! point du tout : vous vous moquez, je pense;
Qui, vous? vous, du respect pour un monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir sans domestique un fort plaisant ménage.
Vous êtes demoiselle; et quand l'adversité,
Malgré votre mérite et votre qualité,
Avec monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce monsieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Érise au fils d'un usurier,
De ce monsieur Gripon, son très-digne compère?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire;
Il l'avait fort à cœur; et, par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

MADAME DURU.

Ne plaisantez pas tant; il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

MADAME DURU.

Hélas! à vos désirs je voudrais condescendre;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre;
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix

Cet établissement de deux enfants que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Écrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui; voilà des raisons, des mesures commodes,
Envoyer publier des bans aux antipodes
Pour avoir dans trois ans un refus clair et net!
De votre cher mari je ne suis pas le fait;
Du seul nom de marquis sa grosse âme étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent; il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, madame, un si tendre lien :
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien :
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

MADAME DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel! Pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfants, qui, d'une âme soumise,
D'un cœur toujours à vous....

SCÈNE II. — MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez, belle Érise.
Fléchissez votre mère, et daignez la toucher :
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

MADAME DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille :
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère :
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

MADAME DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère;

Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah ! madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme ;
Vous l'avez allumée, et vous ne voudrez point
Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.
(A Érise.)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire ?

ÉRISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment,
Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

MADAME DURU.

Je vois, mes chers enfants, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plus tôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux :
Mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Toujours son mari ! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

ÉRISE.

Il est mon père.

SCÈNE III. — MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! ah ! l'on parle donc ici
D'hyménée et d'amour ? je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur ;
Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure :
Je l'aime éperdument, et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison ;
Enfin c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour ;
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mère, et contre la coutume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous ;
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même;
Mais madame balance, et c'est en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez; voulez-vous le rendre misérable?

DAMIS.

Désespérerez-vous par tant de cruautés
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, et je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade

ÉRISE.

Je connais bien mon frère, et j'ai lu dans son cœur;
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

MADAME DURU.

Écoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmants, et vos goûts sont mon choix
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contents, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole, et je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah!

MADAME DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais! vous allez encor dire :
« Mais mon mari! »

MADAME DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

MADAME DURU.

Oh! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfants,
Que quand on m'épousa, j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré père :
Sa fortune déjà commençait à se faire;

Il eut l'art d'amasser et de garder du bien,
En travaillant beaucoup, et ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, et surtout la dépense :
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat :
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de monsieur Gripon et la fille et le fils,
Par un beau mariage, avec nous soient unis :
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

MADAME DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

MADAME DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une âme fort rebourse,
Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

MADAME DURU.

Oui; mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas! consultez-nous.

MADAME DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; et l'on dit qu'à votre âge
On ne peut sûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorsque ce propre père, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde :
Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire; et quand? dès aujourd'hui.

SCÈNE IV. — MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

Voilà monsieur Gripon qui veut forcer la porte.
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe;
Ce sont ses propres mots. Faut-il qu'il entre?

MADAME DURU.

Hélas!
Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCÈNE V. — MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

MADAME DURU.

Si tard, monsieur Gripon, quel sujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

MADAME DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, et je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre;
Ils le seront du moins, et sans beaucoup attendre.
Lisez.

(Il lui donne une lettre.)

MADAME DURU.

L'ordre est très-net. Que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans réplique, et tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; et même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

MADAME DURU.

La proposition, mes enfants, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ÉRISE, *ensemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS, *à M. Gripon.*

De nos communs désirs il faut presser l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur est satisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise?

LE MARQUIS.

Mais.... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame sa femme, et surtout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi!...
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi! sitôt?

MADAME DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier, il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

MADAME DURU.

Oui, d'accord;
On s'en aime bien mieux : mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille, et voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

MADAME DURU.

Les aimables enfants!

DAMIS.

Oh! monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, et m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'âme si tendre.
(A Érise.)
Et vous qui souriez, vous ne me dites rien?

ÉRISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh! quel original!
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête, et des gens qu'on marie.
(Le marquis lui fait de grandes révérences.)
(A Mme Duru.)
Or çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfants, souples, respectueux,
Grands ménagers; enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

MADAME DURU.

C'est une bagatelle, et mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un père, et sur leurs sentiments,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmants.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce et simple et naturelle...,

ÉRISE.

Leur bon sens, dont le père est le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau monsieur-là?
(A Mme Duru.)
A demain donc, madame : une noce frugale
Préparera sans bruit l'union conjugale.
Il est tard, et le soir jamais nous ne sortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le soir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On se lève avant jour; ainsi fait votre père :

Imitez-le dans tout, pour vivre heureux sur terre.
Soyez sobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, et prêtez rarement.
Demain, de grand matin, je reviendrai, madame.

MADAME DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'âme.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfants du logis
Phlipotte votre fille, et Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présents.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, et gardez vos enfants.

M. GRIPON, *à Mme Duru.*

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(Il s'en va, et tout le monde lui fait la révérence.)

SCÈNE VI. — MADAME DURU, ÉRISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vite un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame, on vous y force, et tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Érise.

ÉRISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiète,
En revenant demain, trouve la noce faite.

MADAME DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous, madame, ou nous sommes perdus.

MADAME DURU.

Le péril est pressant, et je suis bonne mère;
Mais.... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique :
Sil est quelque autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison;
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conseils et celui de mon frère.

MADAME DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mère.

MADAME DURU.

Fort bien.
Je puis vous assurer que c'est aussi le mien.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — M. GRIPON, DAMIS.

Comment ! dans ce logis est-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison ?
Quoi ! deux tables encore impudemment dressées !
Des débris d'un festin, des chaises renversées,
Des laquais étendus ronflants sur le plancher,
Et quatre violons, qui, ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non : mon âme est émue
D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir,
Que devant vous encor je n'en saurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joie, un transport inouï.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici,
Que, livrés par avance au lien qui nous presse,
Après un long souper, la joie et la tendresse,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas, avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera ?

DAMIS.

Ah ! si vous connaissiez cette ardeur vive et pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'âme de la nature,
Cette délicatesse, et ces ravissements,
Qui ne sont bien connus que des heureux amants !
Si vous saviez....

M. GRIPON.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre :
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment ? vous aussi, vous ?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Eh! oui, oui; j'ai fait à ma facon
L'amour un jour ou deux à madame Gripon;
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien : enfin vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui-da, quand les contrats seront faits et signés.
Allons; avec ta mère il faut que je m'abouche :
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi ! ta mère...?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non; elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Écoute : il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déjà son commis arrive en diligence,
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, et l'hiver sans manchon,
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême,
Et sait manquer de tout aussi bien que moi-même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, et ma fille est bien née;

Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée :
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent ?

DAMIS.

Oh ! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que, pour cause, il est bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon; et j'espère
Morigéner bientôt cette tête légère :
Mais surtout plus de bal; je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, et le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien! où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, monsieur, je vais.... me coucher.... je me flatte
Que ma passion vive autant que délicate
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai longtemps éveillé par l'amour.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE II. — M. GRIPON.

Les romans l'ont gâté; sa tête est attaquée;
Mais celle de son père est bien plus détraquée;
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela ? quel projet sans raison
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris.
Et.... mais voici monsieur qui vient dans son logis.

SCÈNE III. — M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception, après douze ans d'absence !
Comme tout se corrompt, comme tout change en France !

M. GRIPON.

Bonjour, compère.

M. DURU.

O ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point ;
Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidèle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison, je crois, du diable est habitée ;
Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle longtemps seul ; c'est signe de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire :
M'en voilà bien payé. Que résoudre ? que faire ?
Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bonjour, compère. Eh bien ! vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage ?
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois ; il est fort triste de vieillir ;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, et les lois violées !...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
Trois cent deux mille francs, dix-huit sous, neuf deniers.
Revenez-vous bien riche ?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(Il montre son portefeuille.)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis et quel train. La coquine!

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi; mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve, en arrivant,
Des laquais de six pieds tous ivres de la veille;
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite, en bégayant
A venir déjeuner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et, pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'âme.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah! le maudit ménage!
Comment a-t-on recu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien; sur ce point nous serons tous contents:
On aime avec transport déjà mes deux enfants.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine? au contraire;

Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh ! tout est résolu,
Et cette après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagère :
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent; c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir.... la.... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître :
Est-ce que le sang parle ? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand pour comble de biens
Tes dociles enfants vont épouser les miens ?
Adieu ! j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence;
Et je reviens, compère, après un court dîner
Moi, ma fille, et mon fils, pour conclure et signer.

SCÈNE IV. — M. DURU.

Les affaires vont bien : quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, et qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(On sonne.)
J'entends une sonnette et du bruit; on appelle.

SCÈNE V. — M. DURU, MARTHE, *à la porte.*

M. DURU.

Oh ! quelle est cette jeune et belle demoiselle
Qui va vers cette porte ? elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille? mais.... j'en ai peur, en effet :
Elle est bien faite, au moins, passablement jolie
Et cela fait plaisir. Écoutez, je vous prie;
Où courez-vous si vite, aimable et chère enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes suivante ? et de qui, ma mignonne ?

MARTHE.

De madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis....
Écoutez.

MARTHE.

Quoi, monsieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis ?

MARTHE.

Non; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de monsieur votre maître,
Et de monsieur Gripon. Je puis très-aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, monsieur, le temps presse,
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin ?

MARTHE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Quelle vie ! et quel horrible train !

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue;
Après le jeu l'on danse, et puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fît un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi ! cela vous surprend, vous, bonhomme, à votre âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre;
Qu'est-ce tenir maison ?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraissez neuf, quoique antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maîtresse,
Vous tenez donc maison ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle espèce?
Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plaît?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monsieur?

M. DURU.

(A part.)

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde :
Ce n'est pas sans regret; mais essayons enfin.

(Haut.)

Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;

C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès, avec cette dépense?

MARTHE.

Quelque amant! vous osez attaquer notre honneur?
Quelque amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant! dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait madame.

M. DURU.

Eh! mais....

MARTHE.

Elle est trop bonne,
Trop sage, trop honnête, et trop douce personne
Et vous êtes un sot avec vos questions....
(On sonne.)
J'y vais.... Un impudent, un rôdeur de maisons....
(On sonne.)
Tout à l'heure.... Un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles....
(On sonne.)
Eh! j'y cours.... Un vieux fou, que la main que voilà
(On sonne.)
Devrait punir cent fois.... L'on y va, l'on y va.

SCÈNE VI. — M. DURU.

Je ne sais si je dois en croire sa colère:
Tout ici m'est suspect; et, sur ce grand mystère,
Les femmes ont juré de ne parler jamais:
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes, se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je? un beau monsieur sortant de chez ma femme
Ah! voilà comme on tient maison!

SCÈNE VII. — M. DURU; LE MARQUIS, *sortant de l'appartement de Mme Duru, en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, madame.

Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor! Fort bien.

Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter.

Volets fermés, au lit, rendez-vous, porte close;
La suivante, à mon nez, complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate
Avec tout mon argent. Ah! traître! ah! scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi! Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non : il est aux antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or et d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort madame?

LE MARQUIS.

Apparemment :
Sa bonté m'est toujours précieuse et nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez; j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois.... De monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi! de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bienvenu; prenez surtout le soin
D'apporter quelque argent, dont nous avons besoin.
Bonsoir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.
(Au marquis.)
Que l'enfer.... Mais, monsieur, qui gouvernez madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, et j'y vais. Oui, l'ami; la voici.
(Il entre chez Érise, et ferme la porte.)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille :
Il sort de chez ma femme, et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, et je succombe enfin.
Justice! je suis mort.

SCÈNE VIII. — M. DURU; LE MARQUIS, *revenant avec* ÉRISE.

ÉRISE.

Eh, mon Dieu! quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit; ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je suffoque.

ÉRISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.

Juste ciel! et comment son frère l'avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider?

ÉRISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il paraît qu'il est extravagant :
Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi! je n'en sais rien; cet homme est si bizarre!

ÉRISE.

Est-ce que mon mari, monsieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!... J'en suis quitte encore à bon marché.
C'est là votre mari?

ÉRISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ÉRISE.

C'est mon mari, que j'aime.
A mon père, monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés

M. DURU.

Que la fièvre le serre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condescendre....

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire

De voir beaucoup d'enfants tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point aussi marié, lui?

LE MARQUIS.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma sœur, dans ses bras, en ce moment-ci, goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur!

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux et l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité;
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh! la faute est légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.

Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mère, et pour cause....

ÉRISE.

Ah! gardez-vous-en bien, monsieur, elle repose.
Elle est trop fatiguée; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ÉRISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis, je ne puis voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec madame
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
Écrivez à son père un détail si charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon respect et mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu : revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ÉRISE.

Bonjour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Tout à vous.

SCÈNE IX. — M. DURU.

Mais Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.

Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligents.
De tant d'événements j'ai la vue ébahie.
J'arrive, et tout le monde à l'instant se marie.
Il reste, en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme! holà! qu'on m'ouvre.
(Il heurte.)
Ouvrez, vous dis-je; il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix! paix! l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — M. DURU.

J'ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, et du gendre à mon fils,
On répond en ronflant : les valets, les servantes,
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup : ces quatre extravagants,
Si vite mariés, sont au lit trop longtemps.
Et ma femme! ma femme! oh! je perds patience :
Ouvrez, morbleu!

SCÈNE II. — M. DURU; M. GRIPON, *tenant le contrat et une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

Je viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment, signer!

M. GRIPON.

Sans doute, et vous l'avez voulu :
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu;
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui, je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt, en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,
Votre femme est instruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme : elle dort; et mon fils
Dort avec votre fille; et mon gendre au logis
Avec ma fille dort; et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte et ses appas?
Les noces cette nuit n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes :
Elle s'habille en hâte; et mon fils, son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille?

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah, fripons! femme indigne du jour!
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître!
Approfondissons tout; je prétends tout connaître :
Fais descendre mon fils : va, compère; dis-lui
Qu'un ami de son père, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, et ne saurait attendre.

M. GRIPON

Je vais te l'amener : il faut punir mon gendre;
Il faut un commissaire, il faut verbaliser,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! cours, sans tant jaser.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCÈNE III. — M. DURU.

O voyage cruel!
O pouvoir marital, et pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable!
Ma femme, mes enfants, de toi sont infectés :
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, et surtout de dépenses,
Qui me glacent le sang et redoublent mes transes.
Épouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur :
Je ne sais si je dois en mourir de douleur;
Et, quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat :
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCÈNE IV. — M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, *à M. Gripon.*

Quel est cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Êtes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Êtes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés!

M. DURU.

Scélérat!

M. GRIPON.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'âme.
Quelle est-elle? En un mot, vite répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux et poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre père ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias!

DAMIS.

La chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très-précis,
D'établir au plus tôt et sa fille et son fils.

M. DURU.

Eh bien! traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie :
Il veut un prompt hymen; il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause;

Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme....

M. GRIPON.

Ah! c'est là cet ami du logis :
On s'est moqué de nous, je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons; faites venir vite le commissaire,
Vingt huissiers.

DAMIS.

Eh! qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chasser d'ici! toi, scélérat, faussaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père!
Qui n'es point avocat!

SCÈNE V. — MADAME DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec* ÉRISE; M. DURU, M. GRIPON. DAMIS.

MADAME DURU, *dans le fond.*

Mon carrosse est-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage,
Qui semblait si surpris de notre mariage.

MADAME DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colère, se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

MADAME DURU, *avançant.*

Ah! que vois-je? quels traits! c'est lui-même! et mon âme....

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!

Oh! comme elle est changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

MADAME DURU.

Quoi! c'est vous, mon mari, mon cher époux!

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble*.

Mon père!

MADAME DURU.

Daignez jeter, monsieur, un regard moins sévère
Sur moi, sur mes enfants, qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon : j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excusez; j'en suis honteux dans l'âme.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de madame?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apostat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi? c'est ainsi que l'on m'aime?

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

MADAME DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme et ses enfants?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme : elle était ménagère;
Elle cousait, filait, faisait très-maigre chère,
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel
Par la main d'un filou, nommé maître d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis ensorcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide! voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans et de ma confiance?
Des soupers dans la nuit! à midi, petit jour!
Auprès de votre lit, un oisif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage

Du rouge enluminé qui peint votre visage!
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ÉRISE.

Eh! bon Dieu, quel langage!

MADAME DURU.

Je puis avoir des torts; vous, quelques préjugés :
Modérez-vous, de grâce; écoutez, et jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfants je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser du moins
Une éducation qui tint lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en sus placer le fonds; il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

MADAME DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis.
De mon premier état je soutins l'indigence;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen;
Il fait tort à l'État, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blême,
Manquer du nécessaire auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance :
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien; le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe et de l'intempérance!
Gripon, je souffrirais que, pendant mon absence,
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

MADAME DURU.

Monsieur, je vous en écrivis :

Cette union est sage, et doit vous le paraître;
Vos enfants sont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non; je serais outré d'être heureux malgré moi :
C'est être heureux en sot de souffrir que, chez soi,
Femme, fils, gendre, fille, ainsi se réjouissent.

MADAME DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez soi.

MADAME DURU.

Vous le serez toujours.

ÉRISE.

Ah! disposez de moi.

MADAME DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;
Serez-vous inflexible?

MADAME DURU.

Ah! mon époux!

DAMIS, ÉRISE, *ensemble*.

Mon père!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Écoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vite, attendrissez-vous :
Tous ces gens-là, monsieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi; mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici :
La maison va fort bien; vous voilà; restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Eh bien! qu'en penses-tu, compère?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais, après tout, que faire?
La chose est sans remède; et ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un, sitôt qu'elle voudra.

MADAME DURU.

Eh bien! vous rendez-vous?

M. DURU.

Çà, mes enfants, ma femme,

Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine âme.
Mes enfants sont pourvus; et, puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie :
Mais ne mangez pas tout, madame, je vous prie.

MADAME DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez....

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés?

MADAME DURU.

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner son portefeuille, et le remet dans sa poche.)

MADAME DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux;
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut avec constance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

VARIANTE.

Dans la dernière scène, après ces mots de Mme Duru :

Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis....

Les premières éditions ajoutent :

Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture :
J'ai fait, à ses talents habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille;
La paix et les plaisirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis; des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, et qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiement, et passent la soirée :
La chère est délicate et toujours modérée;
Le jeu n'est pas trop fort, et jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grâce au ciel, causé de repentirs.
Dans mon premier état....

FIN DE LA FEMME QUI A RAISON.

ORESTE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(12 JANVIER 1750.)

AVIS AU LECTEUR.

L'auteur des ouvrages qu'on trouvera dans ce volume[1] se croit obligé d'avertir encore les gens de lettres, et tous ceux qui se forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions faites jusqu'ici, en Hollande et ailleurs, de ses prétendues *OEuvres*, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, et qu'elles sont toutes remplies de pièces supposées ou défigurées.

Il n'y a guère d'années qu'on ne débite sous son nom des ouvrages qu'il n'a jamais vus; et il apprend qu'il n'y a guère de mois où l'on ne lui impute dans les *Mercures* quelque pièce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles que des critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.

Il ne fera plus qu'une seule réflexion sur ces critiques : c'est que, depuis les *Observations de l'Académie sur le Cid*, il n'y a pas eu une seule pièce de théâtre qui n'ait été critiquée, et qu'il n'y en a pas eu une seule qui l'ait bien été. Les *Observations de l'Académie* sont, depuis plus de cent ans, la seule critique raisonnable qui ait paru, et la seule qui puisse passer à la postérité. La raison en est qu'elle fut composée avec beaucoup de temps et de soin par des hommes capables de juger, et qui jugeaient sans partialité.

ÉPITRE

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, et peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les Condé, vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient et encourageaient les arts; où un Bossuet immortalisait les héros, et instruisait les rois; où un Fénelon, le second des hommes dans l'éloquence, et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice et l'humanité; où les Racine, les Despréaux, présidaient

1. *Oreste* parut séparément avec *Samson* et quelques petits écrits. (ÉD.)

aux belles-lettres, Lulli à la musique, Le Brun à la peinture. Tous ces arts, madame, furent accueillis surtout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, et qui cultiva l'esprit de Mgr le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre et celui de M. le duc du Maine; travaux heureux dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant Votre Altesse Sérénissime un Sophocle, un Euripide; il traduisait sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, et qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force et d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques : elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples; un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers souvent frappés de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche, indigente : c'est du caillou et de la brique avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. de Malézieu, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, et par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans sa déclamation toute l'âme des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux et sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, et qui, longtemps après sa ruine et celle de l'empire romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monuments de génie et de grandeur, ce théâtre superbe et immense, bâti dans une grande place, entre la ville et la citadelle, où les ouvrages des Sophocle et des Euripide étaient écoutés par les Périclès et par les Socrate, et où des jeunes gens n'assistaient pas debout et en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères et ces faux politiques qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, et qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissait Athènes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer, et prendre chez elle des leçons de vertu et d'éloquence.

Vous engageâtes, madame, cet homme d'un esprit presque universel à traduire, avec une fidélité pleine d'élégance et de

force, l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à Votre Altesse Sérénissime, fête digne de celle qui la recevait et de celui qui en faisait les honneurs : vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle : je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique : je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Grèce d'autant plus aisément qu'à peine j'en connaissais d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*OEdipe*, sans même avoir lu celle de Corneille. Je commençai par m'essayer en traduisant la fameuse scène de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaste et d'Œdipe. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, et à quelques acteurs : ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France; ils m'exhortèrent à lire Corneille qui l'avait soigneusement évité, et me dirent tous que, si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *OEdipe*, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*OEdipe* de Corneille, qui, sans être mis au rang de *Cinna* et de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre; mais il fallut céder à l'exemple et à la mauvaise coutume. J'introduisis, au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

Votre Altesse Sérénissime se souvient que j'eus l'honneur de lire *OEdipe* devant elle. La scène de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous et M. le cardinal Polignac, et M. de Malézieu, et tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, et avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; et ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret *OEdipe*, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis : tout ce qui était dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement; et ce qui ressentait un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, madame, quelle place pour la galanterie que le parricide et l'inceste qui désolent une famille, et la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre et du pouvoir de l'habitude, que Corneille, d'un côté, qui fait dire à Thésée :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste;

et moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour; et tout cela pour complaire au goût le plus fade et le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une Phèdre, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, et qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse; qu'une Phèdre, dis-je, étale les fureurs de

cette passion funeste ; qu'une Roxane, dans l'oisiveté du sérail, s'abandonne à l'amour et à la jalousie ; qu'Ariane se plaigne au ciel et à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'Orosmane tue ce qu'il adore : tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que Néron se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse et de son rival ; mais que le vieux Mithridate se serve d'une ruse comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfants ; mais que Maxime, même dans la pièce de *Cinna*, si remplie de beautés mâles et vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante que parce qu'il est imbécilement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour Cinna, et qu'on donne pour raison :

..............L'amour rend tout permis ;
Un véritable amant ne connaît point d'amis ;

mais qu'un vieux Sertorius aime je ne sais quelle Viriate, et qu'il soit assassiné par Perpenna, amoureux de cette Espagnole, tout cela est petit et puéril, il faut le dire hardiment ; et ces petitesses nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Électre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, et que nos grands modernes, négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique ; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, et une politique qui n'est pas forcenée est plus froide encore. Des raisonnements politiques sont bons dans Polybe, dans Machiavel ; la galanterie est à sa place dans la comédie et dans les contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique et de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait, dans la tragédie, prévalu au point qu'une grande princesse, qui, par son esprit et par son rang, semblait en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle, imagina qu'un adieu de Titus et de Bérénice était un sujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle ; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'espagnol ; l'autre, toujours élégant et tendre, était éloquent dans tous les genres, et savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentiments les plus délicats : aussi le premier fit de Titus et de Bérénice un des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre ; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fonds que ces paroles : *Je vous aime, et je vous quitte.* C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine

et un roi; et une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du *Pastor fido*. Ce succès avait persuadé tout le public et tous les auteurs que l'amour seul devait être à jamais l'âme de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, et qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclamations d'amour, par tant de sentiments de jalousie et de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de Ménandre que de Sophocle et d'Euripide. Il composa son chef-d'œuvre d'*Athalie :* mais, quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant et un prêtre, pussent former une tragédie intéressante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes resta longtemps méprisé; et son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle, éclairé mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu, et s'il avait cultivé un talent qui seul avait fait sa fortune et sa gloire, et qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili, par des amours de ruelle, les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, et la galanterie n'entrait point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni Agamemnon, ni Oreste, ni Électre, ni Téléphonte, ni Ajax; mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent et outrèrent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéras de Quinault entra dans presque toutes les scènes tragiques : tantôt c'est un Alcibiade[1], qui avoue que « dans « ses tendres moments il a toujours éprouvé qu'un mortel peut « goûter un bonheur achevé; » tantôt c'est une Amestris, qui dit que

................La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Ici un Agnonide

De la belle Chrysis en tous lieux suit les pas,
Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce Arminius, ce défenseur de la Germanie, proteste « qu'il « vient lire son sort dans les yeux d'Isménie[2]; » et vient dans le camp de Varus pour voir si les beaux yeux de cette Isménie « daignent lui montrer leur tendresse ordinaire. » Dans *Amasis*, qui n'est autre chose que la *Mérope* chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne, qui, depuis trois jours, a vu un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance :

C'est ce même inconnu : pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devait il ne se cacha pas;

1. Dans l'*Alcibiade* de Campistron. (Éd.)
2. Dans l'*Arminius* de Campistron. (Éd.)

Je le vis, j'en rougis; mon âme en fut émue,
Et, pour quelques moments qu'il s'offrit à ma vue, etc.[1].

Dans *Athénaïs*[2], un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de Mlle de Scudéri, qui peignait des bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, et qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que M. de Longepierre, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre, et qui ne travaillait pas assez ses vers, fit représenter son *Électre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique : une froide et malheureuse intrigue ne défigurait pas ce sujet terrible; la pièce était simple et sans épisode : voilà ce qui lui valait avec raison la faveur déclarée de tant de personnes de la première considération, qui espéraient qu'enfin cette simplicité précieuse, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été si négligée.

Vous étiez, madame, aussi bien que feu Mme la princesse de Conti, à la tête de ceux qui se flattaient de cette espérance; mais malheureusement les défauts de la pièce française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes, à la représentation, que c'était une statue de Praxitèle défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être soutenu, sachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette *Électre* fit en même temps grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très-mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; et, pour corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il était impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse, et sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de tels épisodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siècle : étrange contradiction! car, si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux et de faible : il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont Sophocle avait chargé son *Électre;* ils durent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Électre* de Sophocle, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que j'ai pu, tout l'esprit et toute la substance. Les

1. Dans l'*Amasis* de La Grange-Chancel. (Éd.)
2. De La Grange-Chancel. (Éd.)

fêtes que célébraient Égisthe et Clytemnestre, et qu'ils appelaient les festins d'Agamemnon, l'arrivée d'Oreste et de Pylade, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'Oreste, l'anneau d'Agamemnon, le caractère d'Électre, celui d'Iphise, qui est précisément la Chrysothémis de Sophocle, et surtout les remords de Clytemnestre, tout est puisé dans la tragédie grecque; car lorsque celui qui fait à Clytemnestre le récit de la prétendue mort d'Oreste lui dit : « Eh quoi ! madame, cette mort vous afflige? » Clytemnestre répond : « Je suis mère, et par là malheureuse; une mère, quoique outragée, ne peut haïr son sang : » elle cherche même à se justifier devant Électre du meurtre d'Agamemnon : elle plaint sa fille; et Euripide a poussé encore plus loin que Sophocle l'attendrissement et les larmes de Clytemnestre. Voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux et le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, et qui se laisse attendrir par ses enfants, qui reçoit la pitié dans son cœur altier et farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violents, et qui s'apaise ensuite par les soumissions et par les larmes : le germe de ce personnage était dans Sophocle et dans Euripide, et je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens; il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé surtout la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité tant recommandée par les Grecs, et si difficile à saisir : c'était là le vrai caractère de l'invention et du génie; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'*OEdipe* ou dans *Électre* ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, serait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens et la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art et le génie consistent à trouver tout dans son sujet, et non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe et cette magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour, sans confidents, sans épisodes : le petit nombre des partisans du bon goût m'en sait gré; les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution et les ténèbres de l'ignorance, sont dissipées. C'est à vous, madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout; aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté : mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuise et se lasse; et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture; les disciples d'Athènes et de Rome deviendraient des Goths et des Vandales, amollis par les mœurs des Sybarites, sans cette protection éclairée et attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui est plus faite pour imiter que pour inven-

ter, et qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons et les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je désire, madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse et de cette afféterie où il est plongé, qui le rende respectable aux esprits les plus austères, digne du théâtre d'Athènes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous ressembler.

DISCOURS

PRONONCÉ AU THÉATRE-FRANÇAIS PAR UN DES ACTEURS, AVANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA TRAGÉDIE D'ORESTE (12 JANVIER 1750).

MESSIEURS,

L'auteur de la tragédie que nous allons avoir l'honneur de vous donner n'a point la vanité téméraire de vouloir lutter contre la pièce d'*Électre*, justement honorée de vos suffrages, encore moins contre son confrère qu'il a souvent appelé son maître[1], et qui ne lui a inspiré qu'une noble émulation, également éloignée du découragement et de l'envie; émulation compatible avec l'amitié, et telle que doivent la sentir les gens de lettres. Il a voulu seulement, messieurs, hasarder devant vous un tableau de l'antiquité; quand vous aurez jugé cette faible esquisse d'un monument des siècles passés, vous reviendrez aux peintures plus brillantes et plus composées des célèbres modernes.

Les Athéniens, qui inventèrent ce grand art que les Français seuls sur la terre cultivèrent heureusement, encouragèrent trois de leurs citoyens à travailler sur le même sujet. Vous, messieurs, en qui l'on voit aujourd'hui revivre ce peuple aussi célèbre par son esprit que par son courage, vous qui avez son goût, vous aurez son équité. L'auteur, qui vous présente une imitation de l'antique, est bien plus sûr de trouver en vous des Athéniens, qu'il ne se flatte d'avoir rendu Sophocle. Vous savez que la Grèce, dans tous ses monuments, dans tous les genres de poésie et d'éloquence, voulait que les beautés fussent simples : vous trouverez ici cette simplicité, et vous devinerez les beautés de l'original, malgré les défauts de la copie; vous daignerez vous prêter surtout à quelques usages des anciens Grecs; ils sont dans les arts vos véritables ancêtres. La France, qui suit leurs traces, ne blâmera point leurs coutumes; vous devez songer que déjà votre goût, surtout dans les ouvrages dramatiques, sert de modèle aux autres nations. Il suffira un jour, pour être approuvé ailleurs, qu'on dise : *Tel était le goût des Français; c'est ainsi que pensait cette nation illustre.* Nous vous demandons votre indulgence pour les mœurs de l'antiquité, au même titre que l'Europe, dans les siècles à venir, rendra justice à vos lumières.

1. Crébillon. (ÉD.)

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon.
ÉLECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }
CLYTEMNESTRE, épouse d'Égisthe.
ÉGISTHE, tyran d'Argos.
PYLADE, ami d'Oreste.
PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.
DIMAS, officier des gardes.
SUITE.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais, et un tombeau, d'un côté; et de l'autre, Argos dans le lointain.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène, et ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Électre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Égisthe au tombeau de mon père?
Égisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, et que ce jour amène?

PAMMÈNE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné,
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
Je pleure Agamemnon; j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asile
Mais on dit qu'en effet Égisthe soupçonneux,
Doit entraîner Électre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne souffrira plus qu'Électre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs;

Et, d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront, qui rejaillit sur elle !

PAMMÈNE.

Peut-être votre sœur avec moins de fierté
Devait de son tyran braver l'autorité,
Et, n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, et loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Égisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir
Que lorsque, rappelant le temps du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre, enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre....

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

Hélas ! est-ce vous que je vois,
Ma sœur ?...

ÉLECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Électre leur esclave, Électre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie ;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
Et vos pleurs et les miens ensemble confondus....

ÉLECTRE.

Des pleurs ! ah ! ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs ! ombre sacrée, ombre chère et sanglante,
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux :

C'est parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que, ranimant ma force, et soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi ! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée !
Et nous sur le tyran nous suspendons des coups
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main désespérée;
Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces transports impuissants;
Commandez, chère Électre, au trouble de vos sens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ÉLECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles sentiments de votre âme craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, et d'opprobres nourrie,
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtements de mort, ces apprêts, ce festin;
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre.... ma mère.... ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentiments n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père, attiré dans le piége,
Se débattre et tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,

Je crois te voir encore accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père;
À son secours encore il appelait sa mère.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et, s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Égisthe emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Égisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encore? as-tu suivi ton père?
Je pleure Agamemnon; je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; et mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits et des persécuteurs.

PAMMÈNE.

Filles d'Agamemnon, race divine et chère
Dont j'ai vu la splendeur et l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promesses?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour,
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour?
Qu'il doit punir Égisthe au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi dont il perça le sein?
La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE.

Dieux, qui la préparez, que vous tardez longtemps!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène, Égisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE.

Et mon frère, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son père, et négliger mes fers.

PAMMÈNE.

Comptez les temps; voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage :
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ÉLECTRE.

Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.

Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Écrasait à loisir l'innocente faiblesse?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste! entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie :
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois, que tu dois t'adresser :
Viens, qu'Électre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs et cette plainte amère;
Votre mère paraît.

ÉLECTRE.

Ai-je encore une mère?

SCÈNE III. — CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez; que l'on me laisse en ces lieux retirés;
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez

IPHISE.

Hélas! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

ÉLECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes sentiments secrets.
Je rends grâce au destin, dont la rigueur utile
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé, dans ce funeste flanc,
Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangères;
Même en dépit d'Égisthe elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers sentiments
Et, malgré la fureur de ses emportements,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mère

Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Électre, qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE.

Qui? vous, madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore?
Ah! si vous conservez des sentiments si chers,
Observez cette tombe, et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

ÉLECTRE.

Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglants trop longtemps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Égisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir :
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas; laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer;
Détachez vos destins des destins d'un perfide;
Livrez-vous tout entière à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils; qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux,
Qu'il punisse un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, et vous-même;
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Électre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreste, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa première sujette,
Moi, qu'offensa toujours votre plainte indiscrète,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage;
Pliez à votre état ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,

Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière;
Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudents
Appellent en ces lieux Oreste avant le temps,
Si d'Égisthe jamais il affronte la vue,
Vous hasardez sa vie, et vous êtes perdue;
Et, malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ÉLECTRE.

Lui, votre époux, ô ciel! lui, ce monstre? Ah! ma mère,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Électre, et votre fils lui-même!

(A Iphise.)

Ma sœur! et c'est ainsi qu'une mère nous aime?

(A Clytemnestre.)

Vous menacez Oreste!... Hélas! loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisque ainsi vous l'osez appeler,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, et la mère d'Oreste,
Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Électre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs

ÉLECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Égisthe et sa férocité;
Et mon frère est perdu, puisqu'il est redouté

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant, reprenez l'espérance;
Mais, s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante :
Électre, cette fête est un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers; et moi, dans ma grandeur.

Je sais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

SCÈNE IV.—CLYTEMNESTRE.

L'aspect de mes enfants
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.
Hymen! fatal hymen! crime longtemps prospère,
Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Égisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Électre, et ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah! quelle destinée, et quel affreux supplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!
De n'oser prononcer sans des troubles cruels
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.

SCÈNE V. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah! trop cruel Égisthe, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?

ÉGISTHE.

Quoi! ces solennités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissants de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur!
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur?

CLYTEMNESTRE.

Non; mais ce lieu peut-être est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourments nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Électre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

ÉGISTHE.

Laissez gémir Iphise, et vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop longtemps pardonnés,

L'impétueuse Électre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que, de ses cris plaintifs alarmant mes États,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.
On n'en parle que trop; et, depuis plus d'un jour,
Partout le nom d'Oreste a blessé mon oreille;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit
On prétend qu'en secret un oracle a prédit
Qu'un jour, en ce lieu même où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter?

ÉGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste : il est vrai qu'il respire;
Mais, loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant et poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Épidaure il s'est enfin caché.
D'Épidaure en secret le roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi! mon fils...

ÉGISTHE.

Je sais quelle est sa violence;
Il est fier, implacable, aigri par son malheur;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, seigneur! elle est juste.

ÉGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène :
Il est dans Épidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein? pourquoi?

ÉGISTHE.

Pour assurer mon trône et calmer votre effroi.
Oui, Plistène, mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadème,
Est trop intéressé, madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner

Il vous tient lieu de fils, n'en connaissez plus d'autre.
Vous savez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Électre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,
Si vos soins avaient pu fléchir son caractère :
Mais je punis la sœur, et je cherche le frère;
Plistène me seconde : en un mot, il vous sert.
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Égisthe, vous savez qui j'ai privé du jour....
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour!
Ah! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?

ÉGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont si longtemps j'ai méprisé les lois.

ÉGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps, qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre;
L'idée en est horrible, et je suis mère encore.

ÉGISTHE.

Vous êtes mon épouse, et surtout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Écoutez-vous du sang le dangereux murmure
Pour des enfants ingrats qui bravent la nature?

Venez : notre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah! qui peut s'en flatter?

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Pylade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Épidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Égisthe a toujours poursuivie;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE.

C'est assez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours bannissons nos alarmes;
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.

As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché du moins ces cendres de Plistène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Cette urne qui d'Égisthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Échappée au naufrage, elle est près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le sang troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand, par un coup du sort,
Des mains des assassins ton enfance sauvée
Fut, loin des yeux d'Égisthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les desseins?
Comment porter encore aux mânes de mon père
(En montrant l'épée qu'il porte.)
Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel:
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience:
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir?

ORESTE.

Il gémit: tout mortel est donc né pour souffrir?

SCÈNE II. — ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PYLADE.

O qui que vous soyez, tournez vers nous la vue!
La terre où je vous parle est pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots longtemps abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice?

PAMMÈNE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence en ma simplicité,

Les respectables droits de l'hospitalite.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse.
Mépriser des grands rois la superbe richesse :
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle
De votre piété récompense le zèle!
Quel asile est le vôtre, et quelles sont vos lois?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMÈNE.

Égisthe règne ici; je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Égisthe? ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PYLADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Égisthe? justes dieux! celui qui fit périr....

PAMMÈNE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste....

PAMMÈNE.

Elle règne avec lui : l'univers sait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau....

PAMMÈNE

Ce palais redouté
Est par Égisthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne, et pour un autre usage.
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.

PYLADE, *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMÈNE, *à Oreste qui se détourne*

Étranger généreux, vous vous attendrissez;
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez :
Hélas! qu'en liberté votre cœur se déploie;
Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée
Je n'en chéris pas moins les descendants d'Atrée.

Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois surtout.... Électre est-elle dans Argos

PAMMÈNE.

Seigneur, elle est ici.

ORESTE.

Je veux, je cours....

PYLADE.

Arrête.

Tu vas braver les dieux, tu hasardes ta tête.
Que je te plains !

(A Pammène.)

Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel ;
C'est le premier devoir : il est temps que j'adore
Le dieu qui nous sauva sur la mer d'Épidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré
Où repose un héros lâchement massacré :
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMÈNE.

Vous, seigneur? ô destin! ô céleste justice!
Eh quoi ! deux étrangers ont un dessein si beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas ! le citoyen, timidement fidèle,
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Égisthe paraît, la piété, seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.
Égisthe apporte ici le frein de l'esclavage.
Trop de danger vous suit.

ORESTE.

C'est ce qui m'encourage.

PAMMÈNE.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis !
Je me tais.... Mais, seigneur, mon maître avait un fils
Qui dans les bras d'Électre.... Égisthe ici s'avance :
Clytemnestre le suit.... évitez leur présence.

ORESTE.

Quoi ! c'est Égisthe ?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCÈNE III. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, *plus loin ;* PAMMÈNE, SUITE.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs et les traits du courage ;

Sa démarche, son air, son maintien, m'ont frappé;
Dans une douleur sombre il semble enveloppé;
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMÈNE.

Je connais son malheur, et non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers,
Poussés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

ÉGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés?

ÉGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans c'est là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

Allez, dis-je, et sachez quel lieu les a vus naître;
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître;
De quel port ils partaient, et surtout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

SCÈNE IV. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

Clytemnestre, vos dieux ont gardé le silence:
En moi seul désormais mettez votre espérance;
Fiez-vous à mes soins; vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Électre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :
Sans doute, elle est à craindre; et je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon;
Qu'un jour avec mon fils Électre en concurrence
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens?
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfants de Tantale?
Parlez-lui; mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage;
Que ce passage heureux, et si peu préparé,

Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition surtout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici votre indulgence et le nom de son père
Nourrissent son orgueil au sein de la misère;
Qu'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, et des fers plus honteux.

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous; et d'un œil moins austère
Envisagez ces lieux, et surtout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mère, et m'en indigne en reine.
J'obtiens grâce pour vous; vos droits vous sont rendus.

ÉLECTRE.

Ah, madame! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE.

Eh! quoi?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ses enfants trop longtemps divisés.

ÉLECTRE.

Ah! parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même, et votre âme obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :
Électre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Mycène et d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.
D'Égisthe contre vous j'ai su fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Épidaure attendu chaque jour.
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ÉLECTRE.

A quel oubli, grands dieux! ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
O sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Électre est la fille,
Madame? osez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Électre au fils de son bourreau?
Le sang d'Agamemnon! qui? moi, la sœur d'Oreste
Électre au fils d'Égisthe, au neveu de Thyeste!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.
L'opprobre est mon partage; il convient à mon sort
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Égisthe cent fois m'en avait menacée;
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cause,
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage,
Assurer à Plistène un sanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des assassins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne;
Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein:
Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main.
Frappez; joignez Électre à son malheureux frère;
Frappez, dis-je: à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop; et toute ma pitié
Cède enfin, dans mon cœur, à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère?
Tendresse, châtiments, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglants souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit.
Va, j'abandonne Électre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, et surtout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma faible main,

Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente :
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi : l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égisthe;
Je ne suis plus ta mère; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure.

SCÈNE VI. — ÉLECTRE.

Et c'est ma mère! O ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas! j'en ai trop dit : ce cœur, plein d'amertume,
Répandait, malgré lui, le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglants la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui tout entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir, de ses tristes faveurs,
De ramper dans la cour de mes persécuteurs?
Pour lever, en tremblant, aux dieux qui me trahissent,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, et sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreste?

SCÈNE VII. — ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Chère Électre, apaisez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Espérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mère,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

Grands dieux! Oreste! lui? serait-il bien possible?
Ah! gardez d'abuser une âme trop sensible.
Oreste, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ÉLECTRE.

D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.
Oreste! poursuivez; je succombe à l'atteinte
Des mouvements confus d'espérance et de crainte.

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts
La main d'un dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidèle Pammène....
L'un des deux....

ÉLECTRE.

Je me meurs, et me soutiens à peine.
L'un des deux?...

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en ses yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie;
La même majesté sur son front se déploie.
A mes avides yeux soigneux de s'arracher,
Chez Pammène, en secret, il semble se cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance;
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance :
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute; il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.

C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois; j'attends tout; mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilége?
Allons : de mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers.... Courons; mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ÉLECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non; vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, et j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance :
Ne m'abandonnez pas, ô dieux de la vengeance!
Pammène à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle : allons, rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez; songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir;
Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je puis honorer :
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore;
C'est un asile sûr; et ce ciel que j'implore,
Ce ciel, dont votre audace accuse les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ÉLECTRE.

De quel espoir ma douleur est suivie!
Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE.

(Un esclave porte une urne, et un autre une épée.)

PYLADE.

Quoi! verrai-je toujours ta grande âme égarée
Souffrir tous les tourments des descendants d'Atrée?
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste; il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle;
J'appelais en secret ces mânes indignés;
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme, vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si, dans ces lieux qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée:
Elle a voulu parler; sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir, entre elle et moi, de l'abîme entr'ouvert.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible,
M'inspiraient un transport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce; et je sentais ma main
Se lever, malgré moi, prête à percer son sein:
Ma raison s'enfuyait de mon âme éperdue.
Cette femme, en tremblant, s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux dieux, et sans les honorer
Elle semblait les craindre, et non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe et sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste, en gémissant, a prononcé le nom.

SCÈNE II.. — ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE, *à Pammène.*

O vous, qui secourez le sang d'Agamemnon,
Vous, vers qui nos malheurs et nos dieux sont mes guides,
Parlez; révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?
Ces deux femmes....

PAMMÈNE.

Seigneur, l'une était votre mère....

ORESTE.

Clytemnestre ! elle insulte aux mânes de mon père ?

PAMMÈNE.

Elle venait aux dieux, vengeurs des attentats,
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre et simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas ! que fait Électre ?

PAMMÈNE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah ! grands dieux qui conduisez mon sort,
Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée !
Quoi ! toute ma famille, en ces lieux abhorrés
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

PAMMÈNE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère !

PAMMÈNE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire :
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leur bras :
Électre vous nuirait, loin de vous être utile;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible ?

PAMMÈNE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines ?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez ?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés

A quel prix, dieux puissants, avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Obéissons, Pammène.

PAMMÈNE.

Il le faut, et je cours
Éblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMÈNE.

Aveuglons la victime, avant de la frapper.

SCÈNE III. — ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Apaise de tes sens le trouble involontaire,
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire;
Cher Oreste, crois-moi, des femmes et des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons surtout Égisthe et ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère:
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCÈNE IV. — ÉLECTRE, IPHISE, *d'un côté;* ORESTE, PYLADE, *de l'autre, avec les esclaves qui portent l'urne et l'épée.*

ÉLECTRE.

L'espérance trompée accable et décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible et tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur!

ORESTE, *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets; ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans, tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Égisthe.

IPHISE, *à Électre.*

Voilà ces étrangers.

ÉLECTRE.

Présages douloureux!

Le nom d'Égisthe, ô ciel! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

ÉLECTRE.

Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.
(A Oreste.)
Eh! qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence,
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon?

PYLADE.

Il règne; c'est assez, et le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits, nous respections son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible et lâche! Eh! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne? hélas! ô surprise! ô douleurs!

PYLADE.

Oreste....

ÉLECTRE.

Oreste ah! dieux! il est mort, je me meurs.

ORESTE, *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon sang se soulève. Ah, princesse! ah! vivez.

ÉLECTRE.

Moi, vivre! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Électre! Iphise! où suis-je? impitoyables dieux!
(A celui qui porte l'urne.)
Otez ces monuments; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aspect....

ÉLECTRE, *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; et devant que j'expire,

Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(Elle prend l'urne et l'embrasse.)

ORESTE.

Que faites-vous? cessez.

PYLADE.

Le seul Égisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastres plus grands!
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel! suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon âme déchirée
Ne peut plus....

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses....

ORESTE.

Ah dieux!...

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous su son sort?
Étiez-vous son ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous surtout, dont les traits.... Vos bouches sont muettes;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris!

ORESTE.

C'en est trop, et les dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présents douloureux que ta pitié m'a faits;
C'est Oreste, c'est lui..... Vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez.
Électre....

ÉLECTRE.

Eh bien?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel !

ÉLECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCÈNE V. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE, GARDES.

ÉGISTHE.

Quel spectacle ! ô fortune à mes lois asservie !
Pammène, est-il donc vrai ? mon rival est sans vie ?
Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ÉLECTRE.

O rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit ?

ÉGISTHE.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.

(On prend l'urne des mains d'Électre.)

ÉLECTRE.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste :
Tigre, avec cette cendre arrache-moi le cœur,
Joins le père aux enfants, joins le frère à la sœur.
Monstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des spectacles si doux,
Mère trop inhumaine; ils sont dignes de vous.

(Iphise l'emmène.)

SCÈNE VI. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre !

ÉGISTHE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis !
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle et le courage ?

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présents,
D'un important trépas gages intéressants,
Ce glaive, cet anneau : vous devez les connaître;
Agamemnon les eut quand il fut votre maître;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'est vous que mon fils....

ÉGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous? qui vois-je en vous paraître?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire
Qui des Grecs triomphants ont suivi la victoire
Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

ÉGISTHE

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Épidaure.

ÉGISTHE.

Mais le roi d'Épidaure avait proscrit ses jours;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, seigneur, m'avaient conduit:
Cet ami les connut; il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je suis loin de vanter ma victoire et mon zèle;
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi;
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve est devant moi....
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense :
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Je sors....

ÉGISTHE

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les déités du Styx marchaient à ses côtés.

ÉGISTHE.

Qui! vous?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais, comme la reine, implorer la clémence
De ces mânes sanglants qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Éloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste :
On disait que proscrit, errant, et malheureux,
De haïr une mère il eût le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui ? lui, madame ? un fils armé contre sa mère
Ah ! qui peut effacer ce sacré caractère ?
Il respectait son sang.... peut-être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel !

ÉGISTHE.

Que dites-vous ? où l'aviez-vous connu ?

PYLADE.

Il se perd.... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y sus son dessein.

ÉGISTHE.

Eh bien ! quel était-il ?

ORESTE.

De vous percer le sein.

ÉGISTHE.

Je connaissais sa rage, et je l'ai méprisée;
Mais de ce nom d'Oreste Électre autorisée
Semblait tenir encor tout l'État partagé;
C'est d'Électre surtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses :
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.

Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? moi, je souffrirais... !

ÉGISTHE.

Eh ! madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?
N'épargnez point Électre, ayant proscrit Oreste.
(A Oreste.)
Vous.... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présents ; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire
Entre l'urne du fils et la tombe du père ?
Osons-nous appeler à nos solennités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeste,
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste ?
Non : trop d'horreur ici s'obstine à me troubler.
Quand je connais la crainte, Égisthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; et je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, et, s'il se peut, à moi.
(Elle sort.)

ÉGISTHE, *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le temps la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme ;
Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, et seul est entendu.
En ces lieux avec nous célébrez la journée
De son couronnement et de mon hyménée.
(A sa suite.)
Et vous.... dans Épidaure allez chercher mon fils ;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCÈNE VII. — ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, et plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre âme altière,
A l'aspect du tyran, s'élançant tout entière;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son âme excitait mon récit?
Je les éprouvais tous; ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraye et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Électre, son tyran; mon sang qui se soulève;
Que de tourmens secrets! ô dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur!
Quand pourrai-je servir ma tendresse et ma haine,
Mêler le sang d'Égisthe aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCÈNE VIII. — ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espérance?

PAMMÈNE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment?

PYLADE.

Quoi! pour Oreste aurai-je à craindre encore?

PAMMÈNE.

Il arrive à l'instant un courrier d'Épidaure;
Il est avec Égisthe; il glace mes esprits :
Égisthe est informé de la mort de son fils.

PYLADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMÈNE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;

Mais de nouveaux avis sont encore attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Égisthe, avec la reine en secret renfermé,
Écoute ce récit, qui n'est pas confirmé;
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle,
Qui, pour le sang des rois comme moi plein de zèle,
Gémissant et caché, traîne encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémisses;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices :
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pylade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer :
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMÈNE.

Eh bien! il faut paraître; il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asiles
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PYLADE.

Allons; et si les noms d'Oreste et de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton père, et l'aspect de sa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre,
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis; c'est l'espoir qui me reste;
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel! ne frappe que moi; mais daigne, en ta pitié,
Protéger son courage, et servir l'amitié.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammène, il est vrai, la sage vigilance
D'Égisthe pour un temps trompe la défiance,

On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer est enlevé par des mains sacriléges.
L'asile de la mort n'a plus de priviléges,
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout; sans doute il faut l'attendre
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons.... Pylade, ah, ciel! ah, trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi!
Quoi! j'abandonne Électre à sa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.
Électre peut te perdre, et ne peut te servir;
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah! de quels sentiments te laisses-tu troubler?
Il faut venger Électre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE.

Le perfide.... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(A Pylade.)
Toi, qui sembles frémir, et qui n'oses me voir,
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné;
Il obéit aux dieux : imitez-le, madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre âme;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas;
Il plonge dans l'abîme, et bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourments nouveaux:
Soumettez-vous; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCÈNE III. — ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère!
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et, pressée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée!
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, et mes justes efforts.
Égisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène;
Pour fuir la main d'Électre, il prend de nouveaux soins,
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres :
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain;
Il partageait ici notre douleur amère;
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ÉLECTRE.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels;
Ils passent, sans rougir, du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des dieux on trompe la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.

Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Égisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père?
Ma sœur, ah! si jamais Électre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment:
Il faut qu'il soit terrible; il faut qu'il soit sanglant.
Allez; informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille, elle a reçu l'assassin de son fils;
On l'a vu partager (et ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah, grands dieux!... ah! je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice;
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Électre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux:
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCÈNE IV. — ÉLECTRE.

Un repentir! qui? moi! mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais, plus rempli de malheurs et de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes:
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreste, Agamemnon, Électre, vous appellent:
Les voici, je les vois, et les vois sans terreur;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient; ses pas impies

Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le désigne, et le livre à mon bras.

SCÈNE V. — ÉLECTRE, *dans le fond;* ORESTE, *d'un autre côté.*

ORESTE.

Où suis-je? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfants de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels?
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.
De quoi suis-je puni? de quoi suis-je coupable?
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper?

ÉLECTRE, *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête? et d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer ce nom?

ORESTE.

O malheureuse Électre!

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juste courroux?
(Elle avance vers Oreste.)
Frappons.... Meurs, malheureux!

ORESTE, *lui saisissant le bras.*

Justes dieux! est-ce vous,
Chère Électre?

ÉLECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ÉLECTRE.

J'allais verser ton sang; j'allais venger mon frère.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger! et sur qui?

ÉLECTRE.

Son aspect, ses accents,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.
Quoi! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse!

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuse!
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreste....

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé?

ÉLECTRE.

Ah! ne me trompez plus, parlez; il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ÉLECTRE.

Qui? moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ÉLECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je suis.... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie.

ÉLECTRE.

Ah! vous me remplissez de terreur et de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix;
La nature nous parle, et perce ce mystère;
Ne lui résistez pas : oui, vous êtes mon frère,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse; hélas
Cher Oreste, et ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE, *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Électre est plus forte.

ÉLECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, et tu crains son courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçants me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse?

ÉLECTRE.

Ta faiblesse est vertu : partage mon ivresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel? à t'immoler.

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ÉLECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des dieux.

ÉLECTRE.

C'est moi qui te l'arrache,
Moi, qu'un serment plus saint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer : viens punir le coupable;
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCÈNE VI. — ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE

ÉLECTRE.

Ah! venez et joignez tous vos transports aux miens.
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE, *à Oreste.*

Quoi vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous...?

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, *à Pylade.*

Quoi! vous lui reprochez de finir ma misère?
Cruel! par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentiments,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassements?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange!...

PYLADE.

Je voulais le sauver : qu'il vive, et qu'il vous venge!

PAMMÈNE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés;
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître : il était secondé;
Tout était prêt, madame, et tout est hasardé.

ÉLECTRE.

Mais Égisthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée?
(A Oreste.)
Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi?
Oui, vous êtes mon maître : Égisthe est obéi.

Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE.

Tout vous devient contraire.
Égisthe est alarmé, redoutez son transport :
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE, *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle et sage;
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les moments nous sont chers; il est temps d'éclater.

SCÈNE VII. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

ÉGISTHE.

Ministres de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PYLADE.

Égisthe, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

ÉGISTHE.

Allez, et secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc! à mon aspect vos semblez tous frémir?
Allez, dis-je, et gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

ÉLECTRE.

Arrêtez! Osez-vous bien, barbare...?
Arrêtez! le ciel même est de leur sang avare;
Ils sont tous deux sacrés.... On les entraîne.... ah, dieux!

ÉGISTHE.

Électre, frémissez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCÈNE VIII. — ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.

ÉLECTRE.

Ah! daignez m'écouter, et si vous êtes mère,
Si j'ose rappeler vos premiers sentiments,
Pardonnez pour jamais mes vains emportements,
D'une douleur sans borne effet inévitable;
Hélas! dans les tourments la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir :
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses

Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux.... si vous saviez.... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Eh bien! pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez, j'épouserai Plistène;
Parlez, j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie?

ÉLECTRE.

Quoi donc! le ciel est juste! Égisthe perd un fils?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis!

ÉLECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon âme se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon âme intimidée
Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Égisthe était tant alarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ÉLECTRE.

Eh bien! s'il était vrai, si le ciel l'eût permis....
Si dans vos mains, madame, il mettait votre fils....

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ÉLECTRE.

Quoi! vous hésiteriez à demander sa grâce!
Lui! votre fils! ô ciel!... quoi! ses périls passés....
Il est mort; c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde : il pourra m'en punir....
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe.... Je suis mère, il suffit; inhumaine,
J'aime encor mes enfants.... tu peux garder ta haine.

ÉLECTRE.

Non, madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux :
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et, pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ÉLECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte :
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte,
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers;
Iphise ne vient point; les chemins sont ouverts :
La voici; je frémis.

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Que faut-il que j'espère?
Qu'a-t-on fait? Clytemnestre ose-t-elle être mère?
Ah! si.... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Désespérez mon âme intimidée;
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère, mais je crains.
Égisthe a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare; il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentiments d'une âme maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Épouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère,

Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Égisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur, eût été consommé.
Oreste n'était plus.

ÉLECTRE.

O comble de misère!
Je les trahis peut-être en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix et son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressants,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Égisthe est toujours entouré
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colère :
Tant aux cœurs des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

ÉLECTRE.

Grands dieux! si j'avais pu dans ces âmes tremblantes
Enflammer leurs vertus à peines renaissantes,
Jeter dans leurs esprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportements qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plus tôt le secret de sa vie!
Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté....

SCÈNE III. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, GARDES.

ÉGISTHE.

Qu'on saisisse Pammène, et qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice;
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter!
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter?
(A Clytemnestre.)
Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.

Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils; un père gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous...?

ÉGISTHE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfants de Thyeste et d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Électre, et les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre âme est surprise.
Oreste vit encore, et j'ai perdu mon fils!
Le détestable Oreste en mes mains est remis;
Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTHE.

A vous?

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains
Pourquoi verser du sang sur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence?
Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.
Oui, j'obtiendrai sa grâce, en dussé-je périr.

ÉGISTHE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre âme on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.
L'un des deux est Oreste, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir.
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi! sa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris et sa prière?
(Elle se jette à ses pieds.)
Avec moi, chère Électre, embrassez ses genoux·
Votre audace vous perd.

ÉLECTRE.

Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste, et quel excès de honte!
Elle me fait horreur.... Eh bien! je la surmonte.
Eh bien! j'ai donc connu la bassesse et l'effroi!

Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(Sans se mettre à genoux.)
Cruel! si ton courroux peut épargner mon frère
(Je ne puis oublier le meurtre de mon père,
Mais je pourrais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, et peut-être au respect),
Que je demeure esclave, et que mon frère vive.

ÉGISTHE.

Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive :
Ma vengeance est entière; au bord de son cercueil,
Je te vois, sans effet, abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Égisthe, c'en est trop; c'est trop braver peut-être
Et la veuve et le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils; et, malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, et qui ne peut te nuire,
Électre enfin soumise, et prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir!
Va, de tes cruautés je fus assez complice;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide;
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
Odieux à la Grèce, et pesant à moi-même!
Je t'aimai, tu le sais, c'est un de mes forfaits;
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares;
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, et ta grandeur m'est chère;
Mais Oreste est mon fils; arrête, et crains sa mère.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfants et mon père.

ÉGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc! d'Agamemnon la veuve et les enfants
Arrêteraient mes coups par des cris menaçants!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse?

Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui? juste ciel!... Obéissez, courez :
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCÈNE IV. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

ÉGISTHE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez!

DIMAS.

On vient de découvrir Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ÉLECTRE.

Mon frère?

ÉGISTHE.

Eh bien, est-il puni?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

ÉGISTHE.

Je suis désobéi!

DIMAS.

Oreste s'est nommé dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon;
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

ÉGISTHE.

Allons, je vais paraître, et presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs; et vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourraient sauver Oreste
Du père de Plistène et du fils de Thyeste?

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez,
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ÉLECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez ; c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours et d'Oreste et d'Égisthe :
Je suis épouse et mère ; et je veux à la fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.

(Elle sort.)

SCÈNE VI. — ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah ! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste ;
En défendant Oreste, elle ménage Égisthe.
Les cris de la pitié, du sang, et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Égisthe furieux, et brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense ;
Il condamne, il est maître ; il frappe, il faut périr.

ÉLECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir !
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie !
J'ai supplié ce monstre, et j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ;
Ces peuples dont Égisthe a soulevé la haine ;
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur ;
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales ?
Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur ;
Et tout est pour Égisthe, et mon frère est sans vie ;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer, m'ont trahie !

SCÈNE VII. — ÉLECTRE, PYLADE, IPHISE, SOLDATS.

ÉLECTRE.

En est-ce fait, Pylade ?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,
Tout change, Électre est libre, et le ciel obéi.

ÉLECTRE.

Comment ?

PYLADE.

Oreste règne, et c'est lui qui m'envoie

IPHISE.

Justes dieux !

ÉLECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.
Oreste! est-il possible?

PYLADE.

Oreste, tout-puissant,
Va venger sa famille et le sang innocent.

ÉLECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère?

PYLADE.

Son courage, son nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Égisthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur:
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites :
« Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois;
L'osez-vous? » A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle : tout s'émeut; l'amitié persuade :
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade :
Des soldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper :
Nous sommes entourés d'une foule attendrie;
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Égisthe avec les siens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, et voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple; il respecte sa mère;
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,

C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreste heureux, et consolons ma mère.

ÉLECTRE.

Quel bonheur inouï, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE, *à sa suite*,

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour elles.

(On lui ôte ses chaînes.)

SCÈNE VIII. — ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

Ah! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMÈNE.

Ce moment de terreur
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un père attend de sa justice :
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire;
Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.
Vous connaissez les lois qu'Argos tient de ses dieux :
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces moments d'horreur?
Voyons-la.

PAMMÈNE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ÉLECTRE.

Elle défend Égisthe.... elle de qui le bras
A sur Agamemnon.... Dieux, ne le souffrez pas!

PAMMÈNE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort[1].

1. Quoique cette catastrophe, imitée de Sophocle, soit, sans aucune comparaison, beaucoup plus théâtrale et plus tragique que l'autre ma-

IPHISE.

Jour terrible et sanglant, soyez un jour de grâce;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma sœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ÉLECTRE.

C'est ma mère!

PAMMÈNE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Mon fils

ÉLECTRE.

Il frappe Égisthe. Achève, et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable
Immole entre ses bras cet infâme assassin;
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée!

IPHISE.

O crime!

nière dont on a joué la fin de la pièce, cependant j'ai été obligé de préférer sur le théâtre cette seconde leçon, toute faible qu'elle est, à la première. Rien n'est plus aisé et plus commun parmi nous que de jeter du ridicule sur une action théâtrale à laquelle on n'est pas accoutumé. Les cris de Clytemnestre, qui faisaient frémir les Athéniens, auraient pu, sur un théâtre mal construit, et confusément rempli de jeunes gens, faire rire des Français; et c'est ce que prétendait une cabale un peu violente. Cette action théâtrale a fait beaucoup d'effet à Versailles, parce que la scène, quoique trop étroite, était libre, et que le fond, plus rapproché, laissait entendre Clytemnestre avec plus de terreur, et rendait sa mort plus présente; mais je doute que l'exécution eût pu réussir à Paris.

Voici donc la manière dont on a gâté la fin de la pièce de Sophocle :

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière, et de vengeance avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste en appelant la mort.

IPHISE.

Il vient : il est vengé; je le vois.

ÉLECTRE.

Cher Oreste,
Je peux vous embrasser. Dieux! quel accueil funeste,
Quels regards effrayants!

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi :
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi;
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes, etc.

ÉLECTRE.

Ah! trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

SCÈNE IX. — LES PRÉCÉDENTS, ORESTE.

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi!
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi!
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi! de la main d'un fils? quoi! par ce coup funeste,
Vous...?

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste :
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, États, parents, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi! tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien! quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride :
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ÉLECTRE.

Demeurez : conjurez leur justice et leur haine.

PYLADE.

Je te suivrai partout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux.

VARIANTES.

SCÈNE PREMIÈRE,

DE L'ÉDITION DE 1750, QUI RÉPOND AUX TROIS PREMIÈRES SCÈNES DE CETTE ÉDITION.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

Un esclave, dans l'enfoncement, porte une urne et une épée.)

PAMMÈNE.

Que béni soit le jour si longtemps attendu,
Où le fils de mon maître, à nos larmes rendu,
Vient, digne de sa race et de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée!
Je crains que le tyran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déjà trop pressenti.
Il n'a fait qu'entrevoir et son juge et son maître,
Et sa rage a déjà semblé le reconnaître.
Il s'informe, il s'agite, il veut surtout vous voir :
Vous-même vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres secrets exécuteur fidèle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zèle;
Des sujets gémissants consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître et leur vainqueur.
La race des vrais rois tôt ou tard est chérie;
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste et de patrie.
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil,
La vengeance assoupie est au jour du réveil,
Et le peu d'habitants de ces tristes retraites
Lève les mains au ciel, et demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreste en ce désert,
Sans armes, sans soldats, prêt d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juste vengeance;
Et contre ce tyran, sur le trône affermi,
Vous n'amenez, hélas! qu'Oreste et son ami.

PYLADE.

C'est assez, et du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage;
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours, Oreste est sans alarmes.
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.

PYLADE.

Prends garde, cher Oreste, à ne pas t'égarer

Au sentier qu'un dieu même a daigné te montrer.
Prends garde à tes serments, à cet ordre suprême
De cacher ton retour à cette sœur qui t'aime;
Ton repos, ton bonheur, ton règne est à ce prix.
Commande à tes transports, dissimule, obéis;
Il la faut abuser encor plus que sa mère.

PAMMÈNE.

Remerciez les dieux de cet ordre sévère.
A peine j'ai trompé ses transports indiscrets :
Déjà portant partout ses pleurs et ses regrets,
Appelant à grands cris son vengeur et son frère,
Et courant sur vos pas dans ce lieu solitaire,
Elle m'interrogeait et me faisait trembler.
La nature en secret semblait lui révéler,
Par un pressentiment trop tendre et trop funeste,
Que le ciel en ses bras remet son cher Oreste.
Son cœur trop plein de vous ne peut se contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte, ô dieux! puis-je la soutenir?

PYLADE.

Vous balancez! songez aux menaces terribles
Que vous faisaient ces dieux dont les secours sensibles
Vous ont rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale.
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, dans ces lieux détestés,
Tomber tous ces fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Quel est donc, cher ami, le destin qui nous guide?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préside?
Moi, sacrilége! moi, si j'écoute un instant
La voix du sang qui parle à ce cœur gémissant!
O justice éternelle, abîme impénétrable,
Ne distinguez-vous point le faible et le coupable,
Le mortel qui s'égare ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à sa voix?
N'importe : est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.
J'obéis, je me tais. Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fer ensanglanté :
Il suffit; offrons-les loin d'Électre affligée.
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.
(*A Pammène.*)
Va préparer les cœurs au grand événement
Que je dois consommer, et que la Grèce attend.
Trompe surtout Égisthe et ma coupable mère :
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits.
Va, nous les attendrons tous deux à leur passage.

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE, *d'un côté;* ORESTE, PYLADE, *de l'autre, avec l'esclave qui porte l'urne et l'épée.*

ÉLECTRE, *à Iphise.*
L'espérance trompée accable et décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible et tremblant qui consolait ma vue
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleurs.

ORESTE, *à Pylade.*
Quelle est cette princesse et cette esclave en pleurs?

IPHISE, *à Électre.*
D'une erreur trop flatteuse, ô suite trop cruelle!

ÉLECTRE.
Oreste, cher Oreste! en vain je vous rappelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.
Quels accents! Elle appelle Oreste à son secours.

IPHISE, *à Électre.*
Voilà ces étrangers.

ÉLECTRE, *à Iphise.*
Que ses traits m'ont frappée!
Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.
(*A Oreste.*)
Eh! qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Et qu'osez-vous chercher sur ce rivage affreux?

PYLADE.
Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.
Qui? du roi? quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

ORESTE.
Cher Pylade, à ces mots, aux douleurs qui la pressent,
Aux pleurs qu'elle répand, tous mes troubles renaissent.
Ah! c'est Électre.

ÉLECTRE.
Hélas! vous voyez qui je suis :
On reconnaît Électre à ses affreux ennuis.

IPHISE.
Du vainqueur d'Ilion voilà le triste reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.
Ciel! soutiens mon courage.

ÉLECTRE.
Eh! que demandez-vous
Au tyran dont le bras s'est déployé sur nous?

PYLADE.
Je lui viens annoncer un destin trop propice.

ORESTE.
Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injustice!
Je vous plains toutes deux : je déteste un devoir

Qui me force à combler votre long désespoir.

IPHISE.

Serait-il donc pour nous encor quelque infortune?

ÉLECTRE.

Parlez, délivrez-nous d'une vie importune.

PYLADE.

Oreste....

ÉLECTRE.

Eh bien! Oreste...?

ORESTE.

Où suis-je?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs...

ÉLECTRE.

Cette cendre.... on se tait.... mon frère.... Je me meurs.

IPHISE.

Il n'est donc plus! faut-il voir encor la lumière!

ORESTE, *à Pylade.*

Elle semble toucher à son heure dernière.
Ah! pourquoi l'ai-je vue, impitoyables dieux!
(*A celui qui porte l'urne.*)
Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux,

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PYLADE.

. . . .
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille sur le juste, et venge les forfaits.

ORESTE.

Ce dieu, dans sa colère, a repris ses bienfaits;
Sa faveur est trompeuse, et dans toi je contemple
Des changements du sort un déplorable exemple.
As-tu, dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne et ces marques funèbres,
Qu'en des lieux détestés, par le crime célèbres,
Dans ce champ de Mycène où régnaient mes aïeux,
Nous devions apporter par les ordres des dieux,
Cette urne qui contient les cendres de Plistène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Qui devaient d'un tyran tromper les yeux cruels?

PYLADE.

Oui, j'ai rempli ces soins.

ORESTE.

O décrets éternels!
Quel fruit tirerons-nous de cette obéissance?
Ami, qu'est devenu le jour de la vengeance?
Reverrai-je jamais ce palais, ce séjour,
Ce lieu cher et terrible où j'ai reçu le jour?
Où marcher? où trouver cette sœur généreuse

Dont la Grèce a vanté la vertu courageuse,
Que l'on admire, hélas! qu'on n'ose secourir,
Qui conserva ma vie, et m'apprit à souffrir;
Qui, digne en tous les temps d'un père magnanime,
N'a jamais succombé sous la main qui l'opprime?
Quoi donc! tant de héros, tant de rois, tant d'États,
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas?
Agamemnon périt, et la Grèce est tranquille?
Dans l'univers entier son fils n'a point d'asile;
Et j'eusse été sans toi, sans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié:
Mais le ciel me soutient quand il me persécute;
Il m'a donné Pylade, et ne veut point ma chute:
Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon père est vengée à demi.
Mais que nous servira cette cendre funeste
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreste?
Quel chemin peut conduire à cette affreuse cour?

PYLADE.

Regarde ce palais, etc.

FIN D'ORESTE.

DISSERTATION

SUR

LES PRINCIPALES TRAGÉDIES ANCIENNES ET MODERNES,

QUI ONT PARU SUR LE SUJET D'ÉLECTRE, ET EN PARTICULIER SUR CELLE DE SOPHOCLE[1].

PAR M. DUMOLARD, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

« Un bon critique suit toujours les règles de l'équité, et reprend en tout temps et en tout lieu ceux qui commettent des fautes. »
(Traduction de deux vers d'Euripide.)

Le sujet d'*Électre*, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres et chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. Eschyle, Sophocle, Euripide, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. Virgile (*Æn.* IV, 471) le témoigne par ce vers :

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

Ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. Cicéron, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragédie d'*Oreste*, fort applaudie de son temps. Suétone dit que Néron chanta le rôle d'Oreste parricide; et Juvénal (satire I, vers 5) parle d'un *Oreste* qui était d'une longueur rebutante, et auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

.... Summi plena jam margine libri
Scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes.

Baïf est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de l'*Électre* de Sophocle : il a eu le sort de toutes les pièces de théâtre de son siècle. L'*Électre* de M. de Longepierre, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle, M. de Crébillon donna sa tragédie d'*Électre*. Je ne connais que le titre de l'*Électre* du baron de Walef, qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. de Voltaire vient de nous donner une tragédie d'*Oreste*. Erasmo di Valvasone a traduit en italien l'*Électre* de Sophocle, et Rucellai a fait une tragédie d'*Oreste*, qui se trouve dans le premier volume du Théâtre italien, donné par M. le marquis de Maffei, à Vérone, en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels sont les fondements de la préférence que tous les siècles ont donnée à la tragédie d'*Électre* de Sophocle sur celle d'Euripide et sur les *Choéphores* d'Eschyle.

Dans la seconde, j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'*Oreste*, de

1. Cette dissertation, qui parut en 1750, a été probablement revue par Voltaire, et a toujours été comprise dans ses *Œuvres*. (Éd.)

traiter ce sujet sans ce que nous appelons épisodes, et avec la simplicité des anciens, et de la manière dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisième et dernière partie, je ferai voir combien il est difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût, et sans tomber dans des défauts qui passent même des pensées aux expressions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment sincèrement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même temps le génie de la langue grecque et celui de la nôtre, qui, sans être les adorateurs serviles et aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent, et leur rendent justice, et qui joignent l'érudition à la saine critique. Je récuse tous les autres juges comme incompétents.

Je ne cherche qu'à être utile : je ne veux faire ni d'éloge ni de satire. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse et plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour et contre les pièces nouvelles[1]. Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, et de tous ces jugements dictés par un esprit de cabale et d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis : je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrit ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

PREMIÈRE PARTIE. — *De l'Électre de Sophocle.*

On a toujours regardé l'*Électre* de Sophocle comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au temps auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite. Ce temps touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs et les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les pièces des deux antagonistes de Sophocle furent louées, furent même récompensées; la sienne fut couronnée et préférée. Toute la nation grecque et toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissements et des larmes; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur et la pitié portées à leur comble : on ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit et que produit encore de nos jours la scène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. Aulu-Gelle rapporte que de son temps, sous l'empire d'Adrien, un acteur, nommé Paulus, qui

1. Le P. Rapin, dans ses *Réflexions sur la Poétique*, dit, après Aristote, que la tragédie est une leçon publique, plus instructive, sans comparaison, que la philosophie, parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, et qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant, par leur émotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

faisait le rôle d'Électre, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé; et, comme si c'eût été l'urne d'Oreste, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris et de pleurs véritables. Effectivement, cette scène est un modèle achevé du pathétique : en la lisant, on se représente un grand peuple pénétré, qui ne peut retenir ses larmes; on croit entendre les soupirs et les sanglots, interrompus de temps en temps par les cris les plus douloureux : mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit; tout le peuple semble tomber avec Électre dans le désespoir, à la vue de ce grand objet de terreur et de compassion.

Si tous les Grecs et les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, et qui ont le plus cultivé et chéri la littérature et la poésie, si deux peuples entiers aussi spirituels et aussi délicats, si tous ceux qui depuis eux, dans d'autres pays et avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres grecques et ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'*Électre* de Sophocle, il faut absolument que ces beautés soient de tous les temps et de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente se trouve dans celle-ci : fable bien constituée; exposition claire, noble, entière; observation parfaite des règles de l'art; unité de lieu, d'action et de temps (l'action ne dure précisément que le temps de la représentation); conduite sage; mœurs ou caractères vrais, et toujours également soutenus. Électre y respire continuellement la douleur et la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. Oreste n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile, qu'intéressante; son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur de Chrysothémis, plus sage, plus modérée que celle de sa sœur, fait un contraste adroit et continuel avec les emportements d'Électre. Les sentiments y sont partout convenables. La scène d'Électre et de Chrysothémis fait sortir le caractère de la première par la douceur de celui de sa sœur. Ismène, dans la tragédie d'*Antigone*, de Sophocle, montre la même douceur par le même art, et pour faire contraster le caractère des deux sœurs. Ismène et Chrysothémis ont la même compassion et la même tendresse pour Antigone et pour Électre, pour Oreste et pour Polynice : la différence est qu'Antigone ayant un peu moins de dureté qu'Électre, Ismène, de son côté, a un peu plus de fermeté que Chrysothémis.

L'exposition produisait d'abord un spectacle frappant et un très-grand intérêt. L'immensité du théâtre, la magnificence artificieuse des décorations, qui suppose nécessairement une grande connaissance de la perspective, donnent lieu au gouverneur d'Oreste de lui faire observer deux villes, une forêt, des temples, des places publiques, et des palais. Un Français, peu versé dans l'histoire et dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'Argos et de Mycène, le bois de la fille d'Inachus, célèbre par les fables d'Io et d'Argus, le palais d'Agamemnon, les temples les plus renommés; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéressants : mais que ces objets étaient frappants pour toute la Grèce!

que notre théâtre est éloigné d'en offrir de pareils! Le reste du discours du gouverneur met le spectateur au fait, en très-peu de mots, de l'histoire d'Oreste et de son projet, que la réponse du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes, et d'employer d'autres armes que la ruse et le secret.

Δόλοισι κλέψαι χειρὸς ἐνδίκους σφαγάς.

En conséquence, il envoie son gouverneur annoncer à Égisthe et à Clytemnestre qu'Oreste a été tué aux jeux pythiens. « Qu'importe, dit-il, qu'on dise que je suis mort, pourvu que je vive et que je me couvre de gloire? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal; » ce qui fait allusion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τί γάρ με λυπεῖ τοῦθ' ὅταν λόγῳ θανὼν
Ἔργοισι σωθῶ, κἀξενέγκωμαι κλέος;
Δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il sort ensuite pour aller faire des libations sur le tombeau de son père, ainsi qu'Apollon l'a ordonné. Sa conduite ne se dément point. Les caractères ne se démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans Électre, même douceur dans Chrysothémis, même sagesse dans Oreste et dans le gouverneur, même fierté dans Clytemnestre. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre Sophocle. On dira que l'intrigue est très-simple; je l'avoue, et je crois même que c'est la plus grande beauté de la pièce. Cette simplicité irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. Sophocle, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats et fins, que la tragédie a pu acquérir avec le temps. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies ni assez variées. Mais les Grecs, et Sophocle en particulier, connaissaient peu ces faibles ornements. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits; il ne s'embarrassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'Oreste, qu'on dit avoir été tué aux jeux pythiens, dont on fait une très-longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœuds assez intrigués, il ne met point le héros auquel on s'intéresse en danger réel: il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé faisait que les Grecs n'en craignaient que plus pour Oreste; et cette crainte était si forte, qu'elle suspendait tous les mouvements précédents de terreur et de compassion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, Oreste foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie est d'empêcher de craindre, avec trop de faiblesse, des disgrâces communes. Sophocle ménage la crainte des spectateurs, en faisant mépriser par Oreste ce mau-

vais présage : la crainte du héros se porte tout entière sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excusé cette description épisodique par le goût décidé, par la passion furieuse que toute la nation grecque avait pour ces jeux : en effet, c'était un des endroits de la pièce les plus applaudis. On passait à Sophocle l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, et de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'Oreste était bien hardi de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la Grèce accourait aux jeux pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût assisté? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encore revenu, quand le gouverneur faisait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même? La reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action, qui ne dure que quatre heures, ou le temps de la représentation, est si pressée, que Clytemnestre et Égisthe sont tués avant qu'ils aient le temps d'être détrompés; et encore un coup, le plaisir que ce morceau faisait à toute la nation, la beauté, la sublimité du style dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que Sophocle, ainsi qu'Euripide, ne devaient pas faire de Pylade un personnage muet. Ils se sont privés par là de grandes beautés.

N'est-ce pas encore un défaut qu'Égisthe ne paraisse qu'à la dernière scène, et pour y recevoir la mort? Quel personnage que celui d'un roi qui ne vient que pour mourir! Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'Égisthe paraisse plus tôt. Le poëte inspire tant de terreur dans le cours de la pièce, qu'il n'a pas besoin d'introduire plus tôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde qu'Oreste avait tué sa mère d'un propos délibéré, pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de déguiser ni de changer une fable universellement reçue[1]; c'était même ce qui faisait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action[2] : aussi voit-on qu'Eschyle et Euripide ont exactement suivi, comme Sophocle, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de Clytemnestre, tuée par son fils, est en un sens moins atroce, et sans contredit beaucoup plus

1. Il faut que Clytemnestre soit tuée par Oreste. Aristot., *de Poet.*, cap. xv.

2. Un des principaux objets du poëme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent; car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables. On doit voir sans pitié, dit le P. Rapin, Clytemnestre tuée par son fils Oreste, dans Eschyle, parce qu'elle avait tué son époux; et l'on ne peut voir sans compassion mourir Hippolyte, parce qu'il ne meurt que pour avoir été sage et vertueux. (Voy. *Réflexions sur la Poétique.*)

théâtrale et plus tragique, que le meurtre de Camille commis par Horace.

Elle me paraît moins atroce, en ce que Camille est innocente, et Clytemnestre est coupable du plus grand des crimes; crime dont elle se glorifie quelquefois, et dont elle n'a qu'un léger repentir : en cela, elle mérite infiniment plus d'être punie que Camille qui regrette son amant, et dont tout le crime ne consiste qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théâtrale en ce qu'elle fait le vrai sujet de la pièce, car cette mort est préparée et attendue; et celle de Camille, dans *les Horaces*, n'est qu'un événement imprévu, qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuse et un cinquième acte inutile qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans Sophocle, la punition des deux époux étant le seul sujet de la pièce. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de Clytemnestre : « O mon fils ! mon fils ! ayez pitié de celle qui vous a mis au monde ! »

. . . . Ὦ τέκνον, τέκνον,
Οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν.

On frémissait à cette terrible quoique juste réponse d'Électre : « Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de son père et de lui ? »

Ἀλλ' οὐκ ἐκ σέθεν
Ὠκτείρεθ' οὗτος, οὐθ' ὁ γεννήσας πατήρ.

On tremblait à cette effrayante exclamation d'Électre à son frère : « Frappe, redouble, si tu le peux. »

. . . . . . Παῖσον, εἰ σθένεις, διπλῆν.

Après quoi Clytemnestre expirante s'écrie : « Encore une fois, hélas ! »

Ὤ μοι μάλ' αὖθις.

« Qu'Égisthe, poursuit Électre, ne reçoit-il le même traitement ! »

. . . . . . Εἰ γὰρ Αἰγίσθῳ θ' ὁμοῦ !

Égisthe, qui arrive dans ces terribles circonstances, croyant voir le corps d'Oreste massacré, et découvrant celui de sa femme; la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement et en homme libre, et à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant et le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendresse lâche et efféminée; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli, autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces sentiments fades et doucereux auxquels nous donnons le nom de galants, et qui par conséquent était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'Agamemnon, à son malheur, et à sa vengeance ? il entrait dans ces sentiments autant qu'Oreste lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas

que ce prince était coupable de tuer sa mère ; mais il fallait absolument représenter ce crime. La mort de Clytemnestre était juste, et son fils n'était coupable que par l'ordre formel des dieux, qui le conduisaient pas à pas dans ce crime, par celui des destinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui faisaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait : *Qui nos homines quasi pilas habent.* Ainsi, en condamnant Oreste autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point Sophocle, et ils le comblaient, au contraire, de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eue pour l'*Électre* de Sophocle. Le parallèle de cette pièce avec celles d'Euripide et d'Eschyle sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite et l'intrigue de la pièce de Sophocle sont plus belles et plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'*Électre*, que nous avons sous le nom d'Euripide, fût de ce grand maître ; on y trouve moins de chaleur et moins de liaison, et l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sait que les savants de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié et corrigé, mais aussi altéré et supposé plusieurs poëmes anciens. *Électre* était peut-être mutilée ou perdue de leur temps ; ils en auront lié tous les fragments pour en faire une pièce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par Plutarque (dans la *Vie de Lysandre*), qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque Lysandre s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le soir dans un festin s'ils raseraient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverseraient de fond en comble, un Phocéen chanta ce beau chœur ; et tous les convives en furent si émus, qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits, et d'aussi grands personnages.

Dans Euripide, Électre a été mariée par Égisthe à un homme sans bien et sans dignité, qui demeure hors de la ville, dans une maison conforme à sa fortune. La scène est devant cette maison ; ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'Électre, qui, à la vérité, par respect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la scène, en fait l'exposition dans un long monologue. Ce défaut, qui se trouve dans presque toutes les premières scènes d'Euripide, rend ses expositions la plupart froides et peu liées avec la pièce.

Oreste est reconnu par un vieillard, en présence de sa sœur, par une cicatrice qu'il s'est faite au-dessus du sourcil, en courant, lorsqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaissance trop brusque, et celle de Sophocle trop traînante. Il semble qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, et qu'ils n'aient connu ni le génie ni les grâces des deux tragiques.

Oreste va ensuite avec son ami Pylade assassiner Égisthe par derrière, pendant qu'il est penché pour considérer les entrailles d'une victime : ils le tuent au milieu d'un sacrifice et d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins et humains

avaient été violés dans l'assassinat d'Agamemnon, commis dans son propre palais, par une ruse abominable, et lorsqu'il allait se mettre à table et faire des libations aux dieux. Ainsi ce récit de la mort d'Égisthe contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, etc., ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes, et autres choses qui amènent les reconnaissances.

Le récit qu'Électre et son frère font de la manière dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de Sophocle, que j'ai rapportée ci-dessus. Oreste est livré aux Furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'Électre, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'Oreste s'était couvert le visage de son manteau; Électre, dis-je, est épargnée. Sophocle certainement l'emporte ici sur Euripide; mais les Dioscures, Castor et Pollux, frères de Clytemnestre, surviennent, et, loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfants sur Apollon, envoient Oreste à Athènes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'Apollon le sauvera, en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'Électre aura épousé Pylade; époux digne en effet d'une aussi grande princesse, puisqu'il était fils d'une sœur d'Agamemnon, et qu'il descendait d'Éaque, fils de Jupiter et d'Égine. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à M. Racine, d'avoir fait de Pylade un confident trop subalterne dans *Andromaque*, et d'avoir déshonoré par là une amitié respectueuse entre deux princes dont la naissance était égale.

Quant à la pièce d'Eschyle, des filles étrangères, esclaves de Clytemnestre, mais attachées à Électre, portent des présents sur le tombeau d'Agamemnon : c'est ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Choéphores*, ou porteuses de libations ou de présents, du mot grec χοή, qui signifie des libations qu'on faisait sur les tombeaux.

Oreste est reconnu par sa sœur dès le commencement de la pièce, par trois marques assez équivoques, les cheveux, la trace des pas, et la robe, ὕφασμα, qu'elle a tissue elle-même, il y avait sans doute longtemps.

Les anciens eux-mêmes se sont moqués de cette reconnaissance ; et M. Dacier la blâme, parce qu'elle est trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de Sophocle est plus simple. Oreste dit à sa sœur : « Regardez cet anneau, c'est celui de mon père. »

. . . . . . Τήνδε προσβλέψασ' ἐμοῦ
Σφραγῖδα πατρὸς.

Il déclare ensuite que l'oracle d'Apollon lui a ordonné de tuer les meurtriers de son père, sous peine d'éprouver les plus cruels tourments, d'être livré aux Furies, etc.

Le P. Brunoy remarque judicieusement à ce sujet qu'Oreste est criminel en obéissant et en n'obéissant pas. Cependant il ne peut se déterminer à tuer sa mère. Électre lève ses scrupules et l'aigrit contre elle. Le chœur lui raconte le songe de la reine, qui a cru voir sortir de son sein un serpent qui lui a tiré du sang au lieu

de lait. Oreste jure qu'il accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été ensanglantées.

Oreste s'introduit dans le palais d'Égisthe sous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'Agamemnon. Égisthe entre dans son palais pour s'assurer de ce bruit. Oreste l'y tue, et reparaît pour assassiner sa mère sur le théâtre.

En vain elle lui demande grâce par les mamelles qui l'ont allaité. Pylade dit à son ami, qui craint encore de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux dieux et accomplir ses serments : « Préférez-vous, ajoute-t-il, vos ennemis aux dieux mêmes? » Oreste déterminé dit à sa mère : « C'est à vous-même, et non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort. »

Σύ τοι σεαυτὴν, οὐκ ἐγὼ, κατακτενεῖς.

Quoi de plus réfléchi, de plus dur, de plus cruel? Il n'y a point d'oracle, de destinée, qui pût diminuer sur notre théâtre l'atrocité de cette action et de ce spectacle : aussi Oreste a beau se disculper, faire son apologie, et rejeter le crime sur l'oracle et sur la menace d'Apollon, *les chiens irrités de sa mère* l'environnent et le déchirent.

Électre n'est point amoureuse chez les trois tragiques grecs : en voici les raisons. Les caractères étaient constatés et comme consacrés dans les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide, parce que les caractères étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue :

Sit Medea ferox invictaque.
(Horace, *Art poét.*, 123).

Électre ne pouvait pas plus être amoureuse que Polyxène et Iphigénie ne pouvaient être coquettes; Médée, douce et compatissante; Antigone, faible et timide. Les sentiments étaient toujours conformes aux personnages et aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'Électre aurait fait tomber la plus belle pièce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère distinctif et la situation terrible de la fille d'Agamemnon, qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait-on parmi nous d'un poëte qui ferait agir et parler Louis XII comme un tyran, Henri IV comme un lâche, Charlemagne comme un imbécile, saint Louis comme un impie? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi Électre, amoureuse, aurait-elle eu un meilleur succès à Athènes?

Les sentiments doucereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les serments indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les dieux et les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore souvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir, ils voulurent monter à la source de toutes les passions et de tous les sentiments. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouvèrent la terreur et la compassion. Ces deux sentiments leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain est susceptible. Mais la terreur et l'attendrissement portés à l'excès précipitent indubitablement les hommes dans les plus

grands crimes et dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un et l'autre, et de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, non épurée, pour me servir du terme d'Aristote, nous fait regarder comme des maux insupportables les événements fâcheux de la vie, les disgrâces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parents, des couronnes, de la liberté, et de la vie. La crainte bien épurée nous fait supporter toutes ces choses; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu, et de l'observation des lois éternelles établies par les dieux. Les Grecs enseignaient sur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie et le devoir, et à supporter, sans se troubler, toutes les disgrâces, en les voyant si fréquentes et si extrêmes dans les personnages les plus considérables et les plus vertueux; à ménager la crainte et à la tempérer, par les exemples les plus illustres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité et du crime à craindre ce qui n'est plus un mal, par le motif qui le fait surmonter, et par la cause qui le produit; puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévitables et bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère, et la vengeance éternelle des dieux : la terreur de ces maux bien plus redoutables fait disparaître entièrement celle des premiers. L'Oreste de Sophocle s'embarrasse peu qu'on fasse courir le bruit de sa mort, pourvu qu'il obéisse ponctuellement aux oracles. Électre méprise l'esclavage et les rigueurs de sa mère et d'Égisthe, pourvu que la mort d'Agamemnon soit vengée : il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la traduction de Sophocle, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures que la mort de son père. Antigone rend les honneurs funèbres à son frère, et ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre sacrilége de Créon est formellement contraire à celui des dieux et qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les dieux et les hommes, entre la mort et la colère des immortels. Oreste, dans Sophocle, n'a rien à craindre des Euménides, parce qu'il suit fidèlement les ordres d'Apollon.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémissent dans l'exil, dans la misère, et dans les supplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, et qui souffrent iujustement, à ménager leur compassion, à ne point gémir sur les malheurs qui accablent ceux qui désobéissent aux dieux et aux lois, qui trahissent la patrie, qui se sont souillés par des crimes.

Clytemnestre n'est point à plaindre de périr par la main d'Oreste, parce qu'elle a elle-même assassiné son époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaisir de rechercher dans son flanc les restes de sa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceste, parce qu'elle a voulu faire périr son propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de son père. C'est une injustice de plaindre ceux qui méritent d'être misérables, de s'attendrir sur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux sacriléges, à ceux, en un mot, qui ont transgressé toutes les règles de la justice : on ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition et les tourments

qu'ils subissent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'âme de cette vile compassion qui peut l'amollir, et de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'est ainsi que le théâtre grec tendait à la correction des mœurs par la terreur et par la compassion, sans le secours de la galanterie. C'était de ces deux sentiments que naissaient les pensées sublimes et les expressions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, et auxquelles nous ne substituons que trop souvent des fadeurs, de jolis riens, et des épigrammes.

Je demande à tout homme raisonnable, dans un sujet aussi terrible que celui de la vengeance de la mort d'Agamemnon, que peut produire l'amour d'Électre et d'Oreste qui ne soit infiniment au-dessous de l'art de Sophocle ? Il est bien question ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour et la vengeance : loin d'élever l'âme, ces faibles ressources ne feront que l'avilir. Il en est de même de presque tous les grands sujets traités par les Grecs. L'auteur d'*OEdipe* convient lui-même, et cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de Jocaste et de Philoctète, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de son sujet. La nouvelle tragédie de *Philoctète* [1] n'eût valu que mieux si l'auteur avait évité l'amour de Pyrrhus pour la fille de Philoctète. Le goût du siècle l'a entraîné. Ses talents auraient surmonté la prétendue difficulté de traiter ces sujets sans amour, comme Sophocle.

Mettez de l'amour dans *Athalie* et dans *Mérope*, ces deux pièces ne seront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le sérieux, la gravité, le sublime, le terrible, qu'exigent ces sujets. Électre, amoureuse, n'inspire plus cette terreur et cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y suppléer par des épisodes romanesques, par des descriptions déplacées, par des reconnaissances accumulées les unes sur les autres, par des conversations galantes, par des lieux communs de toute espèce, et par des idées gigantesques : on ne fait que défigurer l'art de Sophocle et la beauté du sujet. C'est faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; et comme le style est d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, boursouflé, barbare. Qu'on dise après cela que, si on avait quelque chose à imiter de Sophocle [2], ce ne serait certainement pas son *Électre;* qu'on appelle ce prince de la tragédie Grec babillard : il résulte de ces invectives que l'art de Sophocle est inconnu à celui qui tient ce discours, ou qu'il n'a pas daigné travailler assez son sujet pour y parvenir, ou enfin que tous ses efforts ont été inutiles, et qu'il n'a pu y atteindre. Il semble que le désespoir lui ait suggéré de condamner d'un mot Sophocle et toute la Grèce. Mais Électre, amoureuse du fils d'Égisthe, assassin de son père, séducteur de sa mère, persécuteur d'Oreste, auteur de tous ses malheurs; Oreste, amoureux de la fille de ce même Égisthe, bourreau de toute sa famille, ravisseur de sa couronne, et qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un et l'autre échoué sur le théâtre d'Athènes : ce double amour aurait eu nécessairement le plus mauvais succès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte que, plus Élec-

1. Par Châteaubrun, jouée en 1755. (Éd.)
2. Expressions de Crébillon, préface d'*Électre*. (Éd.)

tre est malheureuse, plus elle est aisée à attendrir; le peuple d'Athènes aurait répondu que plus Oreste et Électre sont malheureux, moins ils sont susceptibles d'un amour puéril et insensé; qu'ils sont trop occupés de leurs infortunes et de leur vengeance pour s'amuser à lier une partie carrée avec les deux enfants du bourreau d'Agamemnon, et de leur plus implacable ennemi. Ces amants transis auraient fait horreur à toute la Grèce, et le peuple aurait prononcé sur-le-champ contre une fable aussi absurde et aussi déshonorante pour le destructeur de Troie et pour toute la nation.

Cette courte analyse des deux pièces rivales de l'*Électre* de Sophocle suffit pour faire connaître combien celle-ci est préférable aux deux autres, par rapport à la fable (μῦθος), et par rapport aux mœurs (ἤθη).

Mais le principal mérite de Sophocle, celui qui lui a acquis l'estime et les éloges de ses comtemporains et des siècles suivants jusqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques subsisteront, c'est la noblesse et l'harmonie de sa diction (λέξις). Quoique Euripide l'emporte quelquefois sur lui par la beauté des pensées (διάνοιαι), Sophocle est au-dessus de lui par la grandeur, par la majesté, par la pureté du style, et par l'harmonie. C'est ce que le savant et judicieux abbé Dubos appelle la poésie de style. C'est elle qui a fait donner à Sophocle le surnom d'abeille, c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poëtes de son temps. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie par la surprise et par la joie imprévue qu'il en eut; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire.

Les termes pittoresques, et cette imagination dans l'expression, sans laquelle le vers tombe en langueur, soutiendront Homère et Sophocle dans tous les temps, et charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit[1]. Ce mérite si rare de la beauté de l'élocution est, selon Quintilien, comme une musique harmonieuse qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, et conduit selon toutes les règles de l'art, il ne sera lu de personne s'il manque de ce mérite, et s'il pèche par l'élocution : cela est si vrai qu'il n'y a jamais eu, dans aucune langue et chez aucun peuple, de poëme mal écrit qui jouisse de la moindre estime permanente et durable. C'est ce qui a fait entièrement oublier l'*Électre* de Longepierre, et celles dont j'ai parlé ci-dessus : c'est ce qui a fait universellement rejeter parmi nous *la Pucelle* de Chapelain, et le poëme de *Clovis* de Desmarets.

« Ce sont deux poëmes épiques, ajoute M. l'abbé Dubos, dont la constitution et les mœurs valent mieux sans comparaison que celles des deux tragédies (du *Cid* et de *Pompée*). D'ailleurs leurs incidents, qui font la plus belle partie de notre histoire, doivent plus attacher la nation française que des événements arrivés depuis longtemps dans l'Espagne et dans l'Égypte. Chacun sait le succès de ces poëmes, qu'on ne saurait imputer qu'au défaut de

1. *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo*
Musa loqui.

Hor., *De Art. poet.*, v. 323.

la poésie de style. On n'y trouve presque point de sentiments naturels capables d'intéresser : ce défaut leur est commun. Quant aux images, Desmarets ne crayonne que des chimères, et Chapelain, dans son style tudesque, ne dessine rien que d'imparfait et d'estropié; toutes ses peintures sont des tableaux gothiques. De là vient le seul défaut de *la Pucelle*, mais dont il faut, selon M. Despréaux, que ses défenseurs conviennent, le défaut qu'on ne la saurait lire. »

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

BOILEAU, *Art poét.*, 161-62.

SECONDE PARTIE. — *De la tragédie d'Oreste.*

Il n'est pas indifférent de remarquer d'abord que, dans tous les sujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réussi qu'en imitant leurs beautés. La différence des temps et des lieux ne fait que de très-légers changements; car le vrai et le beau sont de tous les temps et de toutes les nations. La vérité est une, et les anciens l'ont saisie, parce qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie est une imitation. *Phèdre* et *Iphigénie* en sont des preuves convaincantes. On sait le mauvais succès de ceux qui, en traitant les mêmes sujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils se sont écartés en effet de la nature, et il n'y a de beau que ce qui est naturel. Le décri dans lequel l'*Œdipe* de Corneille est tombé est une bonne preuve de cette vérité. Corneille voulut s'écarter de Sophocle, et il fit un mauvais ouvrage.

Il se présente une autre réflexion non moins utile, c'est que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens se sont toujours remplis de leur esprit, au point de se rendre propres leur harmonie et leur élégance continue. La raison en est, à mon gré, qu'ayant sans cesse devant les yeux ces modèles du bon goût et du style soutenu, ils se formaient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux, tandis que les autres, sans modèles, sans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restaient dans leur stérilité.

Ces deux principes posés, je crois ne rien dire que de raisonnable, en avançant que l'auteur de la tragédie d'*Oreste* a imité Sophocle autant que nos mœurs le lui permettaient; et, quelque estime que j'aie pour la pièce grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a représenté Électre et son frère toujours occupés de leur douleur et de la vengeance de leur père, et n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractère que Sophocle, Eschyle, et Euripide, leur donnent; il n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Même résolution dans les deux *Électre* de poignarder le tyran; même douleur en apprenant la fausse nouvelle de la mort d'Oreste; mêmes menaces, mêmes emportements dans l'une et dans l'autre; mêmes désirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter Électre étendant sa vengeance

sur sa propre mère, se chargeant d'abord du soin de se défaire de Clytemnestre, ensuite excitant son frère à cette action détestable, et conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendus plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance, et il a même semé dans le rôle d'Électre, tantôt des sentiments de tendresse et de respect, et tantôt des emportements, selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de Pylade et de Pammène me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de Sophocle. [On sait les effets prodigieux que faisaient ces chœurs, accompagnés de musique et de danse : à en juger par ces effets, la musique devait merveilleusement seconder et augmenter le terrible et le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique; elle exprimait, elle peignait les pensées les plus sublimes et les passions les plus violentes; elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des Euménides d'Eschyle coûta la vie à plusieurs des spectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tissu de pensées sublimes, de principes d'équité, de vertus, et de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de suppléer par les rôles de Pylade et de Pammène à ces beautés qui manquent à notre théâtre.] Quelle sagesse dans l'un et dans l'autre personnage ! et quels sentiments l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier est tiré de la scène où Pylade dit à Oreste (II, I) :

C'est assez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage;
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

L'autre est tiré de la scène où Pylade dit à Électre qu'Oreste obéit aux dieux (IV, II) :

Les arrêts du destin trompent souvent notre âme :
Il conduit les mortels; il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas;
Il plonge dans l'abîme, et bientôt en retire;
Il accable de fers; il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fond du rôle de Clytemnestre est tiré aussi de Sophocle, quoique tempéré par la Clytemnestre d'Euripide. On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que Clytemnestre est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant Électre, elle entend ses reproches; et il est certain que, si Électre lui répondait avec plus de circonspection et de douceur, il serait impossible qu'alors Clytemnestre ne fût pas émue, et ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'*Oreste*, pour se conformer plus à nos mœurs, et pour nous toucher davantage, rend Électre moins féroce avec sa mère, il fallait bien qu'il rendît Clytemnestre moins

farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. Électre est touchée quand sa mère lui dit (I, III) :

Mes filles devant moi ne sont point étrangères;
Même en dépit d'Égisthe elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers sentiments;
Et, malgré la fureur de ses emportements,
Électre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Électre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

Clytemnestre à son tour est émue quand sa fille lui demande pardon de ses emportements. Pouvait-elle résister à ces paroles tendres :

Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglants trop longtemps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Égisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait me trahir :
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr.

Mais ensuite, quand cette même Électre, croyant sa mère complice de la mort d'Oreste, lui fait des reproches sanglants, et qu'elle lui dit (II, v) :

Vous n'avez plus de fils; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel....
Ah! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne;
Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein :
Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main;
Frappez, joignez Électre à son malheureux frère;
Frappez, dis-je; à vos coups je connaîtrai ma mère.

y a-t-il rien de plus naturel que de voir Clytemnestre irritée reprendre alors toute sa dureté, et dire à sa fille :

Va, j'abandonne Électre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, et surtout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma faible main,
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente :
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi : l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égisthe;
Je ne suis plus ta mère; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure!

Ces passages de la pitié à la colère, ce jeu des passions, ne

sont-ils pas véritablement tragiques ? et le plaisir qu'ils ont constamment fait à toutes les représentations n'est-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puisant également dans l'antiquité et dans la nature, a saisi tout ce que l'une et l'autre pouvaient fournir ?

Mais quand Électre parle au tyran, son caractère inflexible est tellement soutenu, qu'elle ne se dément pas même en demandant la grâce de son frère (V, III) :

> Cruel, si vous pouvez pardonner à mon frère,
> (Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;
> Mais je pourrais du moins, muette à votre aspect,
> Me forcer au silence, et peut-être au respect,) etc.

Je demande si dans l'intrigue d'*Oreste*, la plus simple sans contredit qu'il y ait sur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder Oreste dans sa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran insulte aux mânes de son père ; si la rencontre du vieillard Pammène, et la scène qu'Oreste et Pylade ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie, et si on peut la voir sans en être attendri. La dernière scène du second acte entre Iphise et Électre, qui est une très-belle imitation de Sophocle, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la pièce d'*Oreste* me paraît aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'Agamemnon, dès la seconde scène, et que l'auteur a imité d'Eschyle, mettrait seul au fait, avec ce qui le précède, le spectateur le moins instruit. Électre peut-elle, après ce récit, exprimer son état d'une manière plus précise et plus entière qu'elle ne le fait dans ces trois vers (I, II) :

> Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère ;
> Mes mains portent des fers, et mes yeux, pleins de pleurs,
> N'ont vu que des forfaits et des persécuteurs ?

Le dessein de tromper Électre pour la venger, et d'apporter les cendres prétendues d'Oreste, est entièrement de Sophocle. L'oracle avait expressément ordonné qu'on vengeât la mort d'Agamemnon par la ruse, δόλοισι, parce que ce meurtre avait été commis de même, et que la vengeance n'aurait pas été complète, si les assassins avaient été punis par un autre que le fils d'Agamemnon, et d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans Euripide, Égisthe est assassiné par derrière, tandis qu'il est penché sur une victime, parce qu'il avait frappé Agamemnon lorsqu'il changeait de robe pour se mettre à table : cette robe était cousue ou fermée par le haut, de sorte que le roi ne put se dégager ni se défendre : c'est ce que le nouvel auteur a désigné par ces mots de *vêtements de mort*, et de *piége* (I, II).

L'auteur français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des dieux une menace terrible, en cas qu'Oreste désobéît, et qu'il se découvrît à sa sœur. Cette sage défense était d'ailleurs nécessaire pour la réussite de son projet. La joie d'Électre aurait assurément éclaté, et aurait découvert son frère. D'ailleurs, que pouvait en sa faveur

une princesse malheureuse et chargée de fers ? Pylade a raison de dire à son ami que sa sœur peut le perdre, et ne saurait le servir ; et dans un autre endroit (IV, I) :

> Renferme cette amour et si tendre et si pure.
> Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
> Ah ! de quels sentiments te laisses-tu troubler ?
> Il faut venger Électre, et non la consoler.

C'est cette menace des dieux qui produit le nœud et le dénoûment ; c'est elle qui retient d'abord Oreste, quand Électre s'abandonne au désespoir, à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère ; c'est elle qui est la cause de la résolution furieuse que prend Électre de tuer son propre frère, qu'elle croit l'assassin d'Oreste ; c'est cette menace des dieux qui est accomplie quand ce frère trop tendre a désobéi ; c'est elle enfin qui donne au malheureux Oreste l'aveuglement et le transport dans lesquels il tue sa mère ; de sorte qu'il est puni lui-même en la punissant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les dieux punissaient la moindre désobéissance à leurs ordres comme les plus grands crimes ; et c'est ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'Oreste, au troisième acte :

> Éternelle justice, abîme impénétrable,
> Ne distinguez-vous point le faible et le coupable,
> Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos lois,
> Qui trahit la nature, ou qui cède à sa voix ?

Ce ne sont pas de ces vaines sentences détachées : ces vers sont en sentiment aussi bien qu'en maxime ; ils appartiennent à cette philosophie naturelle qui est dans le cœur, et qui fait un des caractères distinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire paraître les Euménides avant le crime d'Oreste, comme les divinités vengeresses du meurtre d'Agamemnon, et comme les avant-courrières du crime que son fils va commettre ? Cela me paraît très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf ; c'est inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'Oreste ; au lieu que, dans Euripide et dans Eschyle, Oreste est livré aux Furies, parce qu'il a tué sa mère ; ici Oreste ne tue sa mère que parce qu'il est livré aux Furies ; et il leur est livré parce qu'il a désobéi aux dieux en se découvrant à sa sœur.

Dans quels vers ces Euménides sont évoquées (IV, IV) !

> Euménides, venez, soyez ici mes dieux ;
> Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
> Dans ces lieux plus cruels et plus remplis de crimes
> Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes.
> Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi....
> Les voici : je les vois, et les vois sans terreur :
> L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur, etc.

L'auteur de la tragédie d'*Oreste* a sans doute eu tort de tron-

quer la scène de l'urne. Il est vrai qu'un excès de délicatesse empêche quelquefois de goûter et de sentir des morceaux d'une aussi grande force, et des traits aussi mâles et aussi sublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, et qui n'est pas accoutumée aux longues tirades des scènes grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau et l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité, il a tâché d'y suppléer par une beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de Plistène, fils d'Égisthe; ce n'est point une urne vide et postiche. La mort d'Agamemnon est déjà à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible présent de la main de son plus cruel ennemi; présent qui inspire et la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait, et la douleur dans celui d'Électre qui n'y est pas. Il faut avouer aussi que la coutume des anciens de recueillir les cendres des morts, et principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette scène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu suppléer au pathétique qu'ils y trouvaient par la terreur que doit inspirer la vue des cendres de Plistène, première victime de la vengeance d'Oreste. D'ailleurs la situation de l'urne dans les mains d'Électre produit un coup de théâtre à l'arrivée d'Égisthe et de Clytemnestre. La douleur même et les fureurs d'Électre persuadent le tyran de la vérité de ce que Pammène vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'est bien gardé de faire un long récit de la mort d'Oreste en présence d'Égisthe; ce récit aurait eu, dans notre langue, et suivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité osent reprocher à celui de Sophocle. Le nouvel auteur suppose qu'Oreste et l'étranger se sont vus à Delphes. « Aisément, dit Pylade (III, VI), les malheureux s'unissent; trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent. » Oreste a dit plus haut à Égisthe qu'il s'est vengé sans implorer le secours des rois. Cette supposition est simple et tout à fait vraisemblable; et je crois qu'Égisthe, intéressé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter, sans entrer dans un examen plus approfondi : on croit très-aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs Clytemnestre interrompt cette conversation qui l'accable; et l'action est ensuite si précipitée, ainsi que dans Sophocle, qu'il n'est pas possible à Égisthe d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant, comme le caractère d'un tyran est toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'Électre et d'Oreste, fondée sur la force de la nature et sur le cri du sang, en même temps que sur les soupçons d'Iphise, sur quelques paroles équivoques d'Oreste, et sur son attendrissement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'Oreste, en se découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendrissement qui naît de la situation. Les reconnaissances sont toujours touchantes, à moins qu'elles ne soient très-maladroitement traitées; mais les plus belles sont peut-être celles qui produisent un effet qu'on n'attendait pas, qui servent à faire un nouveau nœud, à le resserrer, et qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéresse toujours à deux

personnes malheureuses qui se reconnaissent après une longue absence et de grandes infortunes; mais si ce bonheur passager les rend encore plus misérables, c'est alors que le cœur est déchiré, ce qui est le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la catastrophe que l'auteur d'*Oreste* a imitée de Sophocle, et qu'il n'a pas, dit-il, osé faire représenter, je suis d'un avis contraire au sien; je crois que, si ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure Électre, Iphise, et Pylade, saisis d'effroi, et marquant chacun leur surprise aux cris de Clytemnestre; ce tableau devrait faire, ce me semble, un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes, et cela avec d'autant plus de raison, que Clytemnestre inspire beaucoup plus de pitié dans la pièce française que dans la pièce grecque. Peut-être qu'à la première représentation, des gens malintentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit et embarrassé par la foule des spectateurs, pour y jeter quelque ridicule. Mais, comme il est très-certain que la chose est bonne en soi, il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les discours et toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre et les décorations d'une manière qui favorisât ce grand tableau. Enfin il me paraît que celui[1] qui a heureusement osé faire paraître une ombre d'après Eschyle et d'après Euripide, pourrait fort bien faire entendre les cris de Clytemnestre d'après Sophocle. Je maintiens que ces coups bien ménagés sont la véritable tragédie, qui ne consiste pas dans les sentiments galants, ni dans les raisonnements, mais dans une action pathétique, terrible, théâtrale, telle que celle-ci.

Électre ne participe point, dans *Oreste*, au meurtre de sa mère, comme dans l'*Électre* de Sophocle, et encore plus dans celle d'Euripide et d'Eschyle. Ce qu'elle crie à son frère dans le moment de la catastrophe la justifie (V, VIII) :

> . . . . Achève, et sois inexorable;
> Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable :
> Frappe, immole à ses pieds cet infâme assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours sans horreur le dénoûment de *Rodogune*, et qui a souffert celui de *Thyeste* et d'*Atrée*, pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe : rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui voit sur le théâtre même le sang de son propre fils innocent et massacré par un frère barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire et forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les dieux.

Oreste est certainement plus à plaindre dans l'auteur français que dans l'athénien, et la divinité y est plus ménagée; elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raison Oreste qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'est parricide que

1. C'est Voltaire, dans *Sémiramis*. (Éd.)

pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature; il n'est malheureux que pour avoir été tendre : il inspire ainsi la compassion et la terreur; mais il les inspire épurées et dignes de toute la majesté du poëme dramatique : ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'âme; ce n'est point une compassion mal entendue, fondée sur l'amour le plus étrange et le plus déplacé, qui serait aussi absurde qu'injuste.

Quant au dernier récit que fait Pylade, je ne sais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudissements redoublés qu'il a reçus le mettent pleinement au-dessus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'Euripide, où le meurtre d'Égisthe est raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les spectateurs sont d'autant plus satisfaits, qu'elle n'est en aucune façon annoncée, qu'elle est à la fois étonnante et vraisemblable, et qu'elle conduit naturellement à la catastrophe?

Ce n'est pas un de ces dénoûments vulgaires dont parle M. de La Bruyère, et dans lequel les mutins n'entendent point raison. On voit assez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en faisant dire à Pammène, dès le troisième acte (sc. I) :

La race des vrais rois tôt ou tard est chérie.

Je demande après cela si la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui ressuscite l'antiquité dans toute sa noblesse, dans toute sa grandeur, et dans toute sa force, et qui y joint les plus grands efforts de la nature, sans aucun mélange des petites faiblesses et des misérables intrigues amoureuses qui déshonorent le théâtre parmi nous?

L'impression de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction, des pensées, et des sentiments dont elle est remplie. On verra si l'auteur a imité les grands modèles, et de quelle manière il l'a fait. On y trouvera un grand nombre de pensées tirées de Sophocle : cela était inévitable, et d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs tirées ou imitées d'Euripide, qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur français que dans le grec même; telles sont ces pensées de Clytemnestre (I, III) :

Vous pleurez dans les fers, et moi dans les grandeurs....
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

. . . . . . Οὐχ οὕτως ἄγαν
Χαίρω τι, τέκνον, τοῖς δεδραμένοις ἐμοί....

Et celle-ci d'Électre, qui a été si applaudie (I, II) :

Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime, insolent dans son heureuse ivresse,
Écrasait à loisir l'innocente faiblesse?

Πέποιθα δ'· ἢ χρὴ μηκέθ' ἡγεῖσθαι θεοὺς,
Εἰ τἄδικ' ἔσται τῆς δίκης ὑπέρτερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs sub-

alternes, même de ceux qui contribuaient à la catastrophe, que des personnages muets; ce qui valait infiniment mieux que les dialogues insipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidents dans la même pièce. On ne trouve point dans la tragédie d'*Oreste* de ces personnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences; et plût au ciel que le goût en passât! Sophocle et Euripide ont mieux aimé ne point faire parler Pylade que de lui faire dire des choses inutiles. Dans la nouvelle pièce, tous les rôles sont intéressants et nécessaires

TROISIÈME PARTIE. — *Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens dans les sujets qu'ils ont traités.*

Plus mon zèle pour l'antiquité et mon estime sincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés viennent d'éclater, plus la bienséance me prescrit de modération et de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satire ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'*Électre* de M. de Crébillon, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les anciens en général, et en particulier contre Sophocle, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet, puisque M. de Crébillon traite de préjugé l'estime qu'on a pour Sophocle depuis près de trois mille ans; puisqu'il dit en termes formels qu'il *croit avoir mieux réussi* que les trois tragiques grecs à rendre Électre tout à fait à plaindre; puisqu'il ose avancer que l'Électre de Sophocle *a plus de férocité que de véritable grandeur*, et qu'elle a *autant de défauts que la sienne*, n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, et de déposer en quelque façon à la postérité, qu'à la gloire de notre siècle il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable savant, qui n'ait été révolté de ces expressions? Mon dessein n'est que de faire voir, par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déjà dit, s'écarter des anciens dans les sujets qu'ils ont traités, sans s'éloigner en même temps de la nature, soit dans la fable, soit dans les caractères, soit dans l'élocution. Le cœur ne pense point par art; et ces anciens, l'objet de leur mépris, ne consultaient que la nature; ils puisaient dans cette source de la vérité la noblesse, l'enthousiasme, l'abondance, et la pureté. Leurs adversaires, en suivant une route opposée, et en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que bassesse, que froideur, que stérilité, et que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques questions auxquelles tout homme de bons sens peut aisément faire la réponse.

Comment Électre peut-elle être, chez M. de Crébillon, plus à plaindre et plus touchante que dans Sophocle, quand elle est occupée d'un amour froid auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert en rien à la catastrophe, qui dément son caractère, qui, de l'aveu même de l'auteur, ne produit rien, qui jette enfin une espèce de ridicule sur le personnage le plus terrible et le plus in-

flexible de l'antiquité, le moins susceptible d'amour, et qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur et la vengeance? N'est-ce pas comme si on mettait sur le théâtre Cornélie amoureuse d'un jeune homme après la mort de Pompée? Qu'aurait pensé toute l'antiquité, si Sophocle avait rendu Chrysothémis amoureuse d'Oreste, pour l'avoir vu une fois combattre sur des murailles, et si Oreste avait dit à cette Chrysothémis :

Ah! si, pour se flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il suffisait d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre:
Avec quelque valeur et le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eût point tentés ce cœur *charmé de vos attraits!*
(*Électre* de Crébillon, II, II.)

Qu'aurait-on dit dans Athènes, si, au lieu de cette belle exposition admirée de tous les siècles, Sophocle avait introduit Électre faisant confidence de son amour à la Nuit?

Qu'aurait-on dit, si, la première fois qu'Électre parle à Oreste, cet Oreste lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'Égisthe, et si Électre l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran?

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une fille d'Égisthe s'écrier (I, x) :

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi?

Qu'aurait-on dit d'une Électre surannée, qui, voyant venir le fils d'Égisthe, se serait adoucie jusqu'à dire (V, I) :

....Hélas! c'est lui. Que mon âme éperdue
S'attendrit et s'émeut à cette chère vue?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu le παιδαγωγός, ou gouverneur d'Oreste, devenir le principal personnage de la pièce, attirer sur soi toute l'attention, effacer entièrement et avilir celui qui doit faire le principal rôle; de sorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Électre*?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu Oreste (sans son ami Pylade) devenir général des armées d'Égisthe, gagner des batailles, chasser deux rois, sans que ce gouverneur en fût instruit?

Ficta voluptatis causa sint proxima veris.
HOR., *Art poét.*, 338.

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la pièce, que deux actes entiers ne suffisent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si Sophocle avait chargé sa pièce de deux reconnaissances brusquées l'une et l'autre, et très-mal ménagées? Électre, qui sait ce que Tydée a fait pour Égisthe, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment, sans aucun indice, que ce même Tydée est son frère? De plus, comment est-il possible qu'Oreste ait été si peu instruit de son sort et de son nom?

Horace et tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi:
HOR., *Art poét.*, 188.

et j'ose assurer qu'ils auraient trouvé l'*Électre* de Sophocle, si elle avait été composée et écrite comme la française, tout à fait déraisonnable dans le caractère, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentiments, et sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, et l'indocilité à s'y conformer, mènent nécessairement à l'erreur et au mauvais goût? et n'est-il pas aussi nécessaire de faire remarquer aux jeunes gens qui veulent faire de bonnes études les fautes où sont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire observer les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne sais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens, sans entendre leur langue, ont presque toujours très-mal parlé la leur, et que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'Homère et de Sophocle, ont toujours péché contre l'harmonie, qui est une partie essentielle de la poésie.

On n'aurait pas hasardé impunément devant les juges et sur le théâtre d'Athènes un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption se pourrait-il faire qu'on souffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans lesquels la syntaxe, la propriété des mots, la justesse des figures, le rhythme, sont éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'*Électre* de M. de Crébillon où les fautes dont je parle ne se présentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec soin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami sage, sévère, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'Homère, de Sophocle, de Virgile, et de Cicéron. Par exemple, lorsque l'auteur d'*Électre* fait parler ainsi Itys à Électre (I, III) :

Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi;
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi; c'est trop vous en défendre....

Je suppose que l'auteur eût consulté feu M. Despréaux sur ces vers, je ne dis pas sur le fond (car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à Électre), je dis uniquement sur la langue et sur la versification; alors M. Des-

préaux lui aurait dit sans doute : « Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer. »

Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai *rien* du roi.

« Ce *rien* n'est pas français, et sert à rendre la phrase plus barbare; il fallait dire : « Vous savez si jamais j'exigeai du roi « qu'il vous forçât à m'épouser. »

Il prétend qu'avec vous un *nœud sacré* m'unisse·
Ne *m'en* imputez point la cruelle injustice.

« Cet *en* n'est pas français, et la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'Itys : il ne doit point regarder comme cruel et injuste un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre Électre heureuse. »

Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

« *Au prix de tout mon sang*, veut dire au prix de ma vie; et il n'y a pas d'apparence qu'on se marie quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fît*, est prosaïque, plat, et dur, même dans la prose la plus simple. »

Ah ! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.

« Ces termes lâches et oiseux de *princesse infortunée* et de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade; il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé; il fallait dire : « Tout est à craindre, si vous n'obéissez « pas au roi; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas « par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi. »

Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau;
Laissez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez *donc* avec moi; c'est trop vous en défendre

« Vous devez sentir vous-même, aurait continué M. Despréaux, combien ces mots, *puisqu'il faut.... laissez-en à mes feux; régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté et de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse et de chaleur : reprenez cent fois le rabot et la lime. »

Si M. Despréaux continuait à lire, souffrirait-il les vers suivants (I, III, VI, VII) :

Qu'il *fasse que ces fers*, dont il *s'est tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils....
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Égisthe ne prétend *te* faire mon époux....
Bravez-*le*, mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez *donc* que vous, *princesse inexorable*...
Je voulais, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait *de si loin* devancer le soleil?

Ce même Despréaux aurait-il pu s'empêcher de rire lorsque Électre dit à Égisthe (I, VIII) :

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête;
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque et cette pointe lui aurait paru précisément de la même espèce que celle de Théophile, qu'il relève si bien dans une de ses judicieuses préfaces :

Ah! voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

Les vers de l'auteur d'*Électre* ne sont pas moins ridicules : *en faveur de ton sang* signifie *en faveur de ton fils*, et non pas *en faveur de ton sang versé*. Cette pointe *de ton sang*, et de celui qui répandra ton sang, vaut bien la pointe de Théophile.

Il est certain qu'un auteur éclairé par de telles critiques aurait retravaillé entièrement son ouvrage, et qu'il aurait surtout mis du naturel à la place du boursouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon sens et contre la langue; son censeur lui aurait cité :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

On n'aurait point vu « un héros voguer au gré de ses désirs plus qu'au gré des vents; la foudre ouvrir le ciel et l'onde à sillons redoublés, et bouillonner en source de feu; de pâles éclairs s'armer de toutes parts; un héros méditer son retour à grands pas; la suprême sagesse des dieux qui brave la crédule faiblesse des mortels; un grand cœur qui ne manque à son devoir que pour s'en instruire mieux; » un interlocuteur qui dit : « Ne pénétrez-vous pas un si triste silence? des remords d'un cœur né vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin que les dieux; » une Électre qui dit : « Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien. »

Il n'est que trop vrai, et il faut l'avouer à la honte de notre littérature, que dans la plupart de nos auteurs tragiques on trouve rarement six vers de suite qui n'aient de pareils défauts; et cela, parce qu'ils ont la présomption de ne consulter personne[1], ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaissance qu'ils ont eux-mêmes des langues vivantes, de la noble simplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie grecque, les leur fait mépriser. La précipitation et la paresse sont encore des défauts qui les perdent sans ressource[2]. Xénophon leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage, οἱ πόνοι ὄψον τοῖς ἀγαθοῖς.

1. .... *In Metii descendat judicis aures.*
Horat., *de Arte poet.*, 387.

2. .... *Carmen reprehendite, quod non*
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.
Horat., *de Arte poet.*, 292.

Enivrés d'un succès passager, ils se croient au-dessus des plus grands maîtres, et des anciens, qu'ils ne connaissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magnæ mentis opus*, dit Juvénal. Ce n'est pas un faible effort et un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre Racine joignit à un travail infini une grande connaissance de la tragédie grecque, une étude continuelle de ses beautés et de celles de leur langue et de la nôtre : il consultait de plus les juges les plus sévères, les plus éclairés, et qui lui étaient sincèrement attachés ; il les écoutait avec docilité : enfin, il se faisait gloire, ainsi que Despréaux, d'être revêtu des dépouilles des anciens ; il avait formé son style sur le leur ; c'est par là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes ; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les sentiments, mettre de plus grands mouvements dans les intrigues ; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque surtout n'imitera pas la pureté de leur style et du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies ; mais enfin les yeux s'ouvrent : on a eu beau louer, protéger ces pièces, elles finissent par être, aux yeux de tous les hommes instruits, des monuments de mauvais goût.

.... *Vos exemplaria Græca*
Nocturna versate manu, versate diurna.
HORAT., *de Arte poet.*, 268.

FIN DE LA DISSERTATION.

ROME SAUVÉE

OU

CATILINA.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

(24 FÉVRIER 1752.)

Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.
Virg., *Æn.*, VI, 823.

AVERTISSEMENT[1].

Cette pièce, ainsi que *la Mort de César*, est d'un genre particulier, le plus difficile de tous peut-être, mais aussi le plus utile. Dans ces pièces, ce n'est ni à un seul personnage, ni à une famille qu'on s'intéresse, c'est à un grand événement historique. Elles ne produisent point ces émotions vives que le spectacle des passions tendres peut seul exciter. L'intérêt de curiosité, qu'on éprouve à suivre une intrigue, est une ressource qui leur manque. L'effet des situations extraordinaires, ou des coups de théâtre, y peut difficilement être employé. Ce qui attache dans ces pièces, c'est le développement de grands caractères placés dans des situations fortes, le plaisir d'entendre de grandes idées exprimées dans de beaux vers, et avec un style auquel l'état des personnages à qui on les prête permet de donner de la pompe et de l'énergie sans s'écarter de la vraisemblance : c'est le plaisir d'être témoin, pour ainsi dire, d'une révolution qui fait époque dans l'histoire, d'en voir sous ses yeux mouvoir tous les ressorts. Elles ont surtout l'avantage précieux de donner à l'âme de l'élévation et de la force : en sortant de ces pièces, on se trouve plus disposé à une action de courage, plus éloigné de ramper devant un homme accrédité, ou de plier devant le pouvoir injuste et absolu. Elles sont plus difficiles à faire : il ne suffit pas d'avoir un grand talent pour la poésie dramatique, il faut y joindre une connaissance approfondie de l'histoire, une tête faite pour combiner des idées de politique, de morale et de philosophie. Elles sont aussi plus difficiles à jouer : dans les autres pièces, pourvu que les principaux personnages soient bien remplis, on peut être indulgent pour le reste ; mais on ne voit pas sans dégoût un Caton, un Clodius même, dire d'une manière gauche des vers qu'il a l'air de ne pas entendre. D'ailleurs, un acteur qui a éprouvé des passions, qui a l'âme sensible, sentira toutes les nuances de la passion dans un rôle d'amant, de père, ou d'ami ; mais comment un acteur qui n'a point reçu une éducation soignée, qui ne s'est point occupé des grands objets qui ont animé les personnages

1. Cet *Avertissement* est de Condorcet, l'un des éditeurs de Kehl. (Éd.)

qu'il va représenter, trouvera-t-il le ton, l'action, les accents, qui conviennent à Cicéron et à César?

Rome sauvée fut représentée à Paris sur un théâtre particulier. M. de Voltaire y joua le rôle de Cicéron. Jamais, dans aucun rôle, aucun acteur n'a porté si loin l'illusion : on croyait voir le consul. Ce n'étaient pas des vers récités de mémoire qu'on entendait, mais un discours sortant de l'âme de l'orateur. Ceux qui ont assisté à ce spectacle, il y a plus de trente ans, se souviennent encore du moment où l'auteur de *Rome sauvée* s'écriait :

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire,

avec une vérité si frappante, qu'on ne savait si ce noble aveu venait d'échapper à l'âme de Cicéron ou à celle de Voltaire.

Avant lui, *la Mort de Pompée* était le seul modèle des pièces de ce genre qu'il y eût dans notre langue, on peut dire même dans aucune langue. Ce n'est pas que le *Jules César* de Shakspeare, ses pièces tirées de l'histoire d'Angleterre, ainsi que quelques tragédies espagnoles, ne soient des drames historiques; mais de telles pièces, où il n'y a ni unité ni raison, où tous les tons sont mêlés, où l'histoire est conservée jusqu'à la minutie, et les mœurs altérées jusqu'au ridicule, de telles pièces ne peuvent plus être comptées parmi les productions des arts que comme des monuments du génie brut de leurs auteurs, et de la barbarie des siècles qui les ont produites.

PRÉFACE.

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable, et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser et le théâtre de Paris.

Ou a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclaration d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes; et on a eu surtout pour objet de faire connaître Cicéron aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive, et l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que Cicéron occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux, il y a cinquante ans, savent en quel temps Cicéron était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu longtemps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable. L'auteur était superficiellement connu; le consul était presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que Cicéron aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où Alexandre avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que, s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle; mais, comme César n'eût été que le second des orateurs, Cicéron n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde : et quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'Arpinum pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnaient à Rome!

Ce qui étonne surtout, c'est que, dans les tumultes et les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'État et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de Newton et les idées de Leibnitz, comme Cicéron rendait compte des principes de Zénon, de Platon, et d'Épicure, mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie?

Ce que peu de personnes savent, c'est que Cicéron était encore un des premiers poëtes d'un siècle où la belle poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de Lucrèce. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur Marius, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Jam satiata animum, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans *Rome sauvée*, et dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires*.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole; il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;

Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier, et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc Cicéron passe-t-il pour un mauvais poëte? parce qu'il a plu à Juvénal de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule :

O fortunatam natam, me consule, Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réussir.

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer ait fait un vers si impertinent. Il y a des sottises qu'un homme de génie et de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire Cicéron incapable de la poésie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. Juvénal, dans le siècle suivant, adopta ce bruit populaire, et le fit passer à la postérité dans ses déclamations satiriques; et j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute, par exemple, au P. Malebranche ces deux vers:

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon sens croira que le P. Malebranche ait fait quelque chose de si absurde? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le temps; et, si le P. Malebranche était un grand homme, on dirait un jour : « Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère. »

On a reproché à Cicéron trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme et à son ami, et on impute à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs, je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les âmes vertueuses de sensibles. Cicéron, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas : quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme et à son ami qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, et d'être persécuté par des ingrats et par des

perfides? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, et l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches; il parlait de son affliction sans honte, et de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut, et humain. Préférerait-on la politique de César, qui, dans ses *Commentaires*, dit qu'il a offert la paix à Pompée, et qui, dans ses lettres, avoue qu'il ne veut pas la lui donner? César était un grand homme, mais Cicéron était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poëte, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile; que son âme ait été sensible et vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux même dont il fut l'oracle, le libérateur et le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, et il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encore l'âme farouche de Catilina que l'âme généreuse et noble de Cicéron, qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que Cicéron est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hasardent tout, sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de Catilina. Ben Johnson n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des *Catilinaires*, et même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler Cicéron en vers. La prose du consul et les vers des autres personnages font, à la vérité, un contraste digne de la barbarie du siècle de Ben Johnson; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple sérieux et instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous, qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de Cicéron et de la république romaine ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point Cicéron, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils sont seulement moins sensibles aux beaux-arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient faits en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs et les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, et beaucoup plus que *Zaïre;* mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme *Zaïre* sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite, et une seule scène entre César et Catilina était plus difficile à faire que la plupart des pièces où

l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces, et l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, et tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les savants ne trouveront pas ici une histoire fidèle de la conjuration de Catilina; ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que Cicéron, Catilina, Caton, César, ont fait dans cette pièce, n'est pas vrai; mais leur génie et leur caractère y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de Cicéron, on a du moins étalé toute sa vertu et tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans Catilina ces contrastes de férocité et de séduction qui formaient son caractère; on a fait voir César naissant, factieux et magnanime, César fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agents d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qui par là sont indignes de figurer sur la scène avec Cicéron, César, Caton.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, et s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, et tout le prix qu'on attend.

AU LECTEUR.

Cette pièce est fort différente de celle qui parut il y a plus d'un an en 1752, à Paris, sous le même titre. Des copistes l'avaient transcrite aux représentations, et l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères; il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'auteur. On fit de cette copie infidèle une édition furtive : cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre; et on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encore. L'auteur a soigneusement corrigé la présente édition, faite à Leipsick par son ordre et sous ses yeux; il y a même changé des scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les auteurs soient imprimés malgré eux. Un libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre qui lui tombe entre les mains ; et ce libraire se plaint ensuite quand l'auteur auquel il a fait tort donne son véritable ouvrage. Voilà où la littérature en est réduite aujourd'hui.

PERSONNAGES.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS SURA.
CONJURÉS.
LICTEURS.

Le théâtre représente, d'un côté, le palais d'Aurélie, de l'autre, le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — CATILINA.

(Soldats dans l'enfoncement.)

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé!
Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Éteindre de ton nom la splendeur usurpée!
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible, et déjà ton égal!
Quoi! César, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est pas d'intelligence?
Mais le piége est tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime:
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
De mes sanglants projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés, et de père, et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous.

SCÈNE II. — CATILINA, CÉTHÉGUS; AFFRANCHIS ET SOLDATS, *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos desseins et Rome dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs serments et leur foi.
Mais tout est-il prévu? César est-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conspirer sans César!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer.
Dans ce piége sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste;
Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite;
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître;
Il aime la patrie, et tu dois le connaître :
Tes soins pour le tenter ont été superflus
Que faut-il décider du sort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends; tu sais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi;
Quand sa haine impuissante, et sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne;
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.

Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglants mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi; l'amour m'a servi mieux.
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.
(Aux conjurés qui sont dans le fond.)
Vous, courez dans Préneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts;
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole, allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez, et gardez vos serments.
(A Céthégus.)
Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvements.

SCÈNE III. — AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

Ah! calmez les horreurs dont je suis poursuivie,
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel spectacle, et quel réveil affreux!
Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, sont-ils donc revenus?
De ce front si terrible éclaircissez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance est si chère
(Je ne vous parle point des dangers de sa mère,
Et je ne vois, hélas! que ceux que vous courez),
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés :
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune,
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le sénat, le peuple divisés,
Une foule de rois l'un à l'autre opposés :

On se menace, on s'arme; et, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage, et de justes mesures.

AURÉLIE.

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous?
En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel! que fera mon père, alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux?
Souvent les noms de fille, et de père, et de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez :
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste!
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux, sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point; ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne puis m'expliquer, mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneur et de gloire.

AURÉLIE.

La gloire est bien douteuse, et le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter?
Les noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché!
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,

Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;
De mon père au sénat je vois percer le flanc;
Vous-même, environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrents de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres;
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, et non pas des murmures,
Quand je sers et l'État, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

Ah! cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée :
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner :
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras : déjà ta conduite est suspecte
A ce consul sévère, et que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! lui, mon lâche rival!

SCÈNE IV. — CATILINA, AURÉLIE; MARTIAN, *l'un des conjurés.*

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :
Il vous mande en secret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius séduit le craigne et le révère;
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur :
Mais de vos sentiments j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi! vous, femme et Romaine, et du sang d'un Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître; adieu, mais connais-moi:
Apprends que cette épouse à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

SCÈNE V. — CICÉRON, *dans l'enfoncement;* LE CHEF DES LICTEURS, CATILINA.

CICÉRON, *au chef des licteurs.*

Suivez mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends, sans témoin, sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi! c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui? vous?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié....

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penser que Rome et le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui règne sur les rois?

A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'État être un jour le soutien :
Mais pour être consul, devenez citoyen.
Pensez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance,
En décriant mes soins, mon état, ma naissance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère et bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels souillant les priviléges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacriléges;
Qui comptez tous vos jours, et marquez tous vos pas
Par des plaisirs affreux ou des assassinats;
Qui savez tout braver, tout oser, et tout feindre :
Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que, pour un autre usage, ont mis en vous les dieux;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout, dans votre âme aveugle, est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix, que craint l'audace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais, devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'État vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Étrurie;
On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains;
Que malgré vous encore il est de vrais Romains;
Que ce cortége affreux d'amis vendus au crime

Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur;
Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre;
Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace;
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'État que nous servons tous deux :
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égarements,
D'une ardente jeunesse impétueux enfants;
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, et le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république;
Que soldat en Asie, et juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès et nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais! moi qui l'ai su défendre!

CICÉRON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'État, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils soutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, et Pompée, et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté...?

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous; l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi :
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être,
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître;
Il préside au sénat, et je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable :
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

SCÈNE VI. — CICÉRON, *seul.*

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?
Tu ne peux m'imposer, perfide; ne crois pas
Éviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

SCÈNE VII. — CICÉRON, CATON.

CICÉRON.

Eh bien! ferme Caton, Rome est-elle en défense?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déjà ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

CICÉRON.

Du sénat?

CATON.

Enivré de sa grandeur suprême,
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers,
La vertu disparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage et la postérité.
Faisons notre devoir : les dieux feront le reste.

CATON.

Eh! comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahison marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des soldats, subalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard,
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorants?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome;
Mais pour sauver l'État il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son âme;
Je sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore, et ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons, n'attendons pas que, de sang abreuvée,

Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Tandis que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence;
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat : ce corps faible et jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine;
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ses cris injurieux :
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, et qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressants,
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu ?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis;

Mon parti seul m'alarme, et je crains mes amis,
De Lentulus Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, et surtout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse ? tu crains une femme et des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils, partagent trop ses vœux.
O Rome ! ô nom fatal ! ô liberté chérie !
Quoi ! dans ma maison même on parle de patrie !
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfants,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais César !

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe, et, s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret, respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace;
Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi !

CÉTHÉGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II. — CÉTHÉGUS, LENTULUS SURA.

SURA.

Ainsi, malgré mes soins et malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière;
Vous lui donnez Préneste; il devient notre appui.
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre.
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec César, mais sans m'y confier;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer :
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien?
Pourquoi vous abaisser à briguer ce soutien?
On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute, et sur votre vaillance
J'ai fondé dès longtemps ma plus forte espérance;
Mais César est aimé du peuple et du sénat :
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal :
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel est son caractère;
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je la déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous :
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie :

Je ferai plus, peut-être; en un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.
(A Céthégus.)
Va, prépare en secret le départ d'Aurélie;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas,
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCÈNE III. — CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien! César, eh bien! toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi dont j'ai présagé les éclatants destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave?
Tu le hais, je le sais, et ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend;
Et tu balancerais, et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage!
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui!
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels,
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siége au-dessus de toi sur la pourpre romaine?
Souffriras-tu longtemps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'État, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,

Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue;
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidèle à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service.
Je ne peux te trahir; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvements spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine, et du Tage,
La victoire m'appelle; et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.

Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, et, s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla, dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité :
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité;
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels États, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers?
Tu peux, avec le temps, être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome :
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité,
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire;
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des temps, et moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou régner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas temps de feindre.
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton âme aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — CATILINA.

Ah! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime;
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.

Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCÈNE V. — CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS SURA.

SURA.

César s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous servir, et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fidèles.
Les voici, ces héros vengeurs de nos querelles.

SCÈNE VI. — CATILINA, LES CONJURÉS.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.
Encor quelques moments, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérants,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui, pour récompense,
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire :
Vous pourriez dédaigner une telle victoire;
A vos cœurs généreux je promets des combats :
Je vois vos ennemis expirants sous vos bras :
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais surtout qu'un concert unanime et parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent; je sors, et je marche à leur tête.

Au dehors, au dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du Capitole, un chemin glorieux.
C'est là que, par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.

(Il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.)

Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop longtemps?

LENTULUS.

Je dois les amener, sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron :
Immolez César même, oui, César et Caton.
Eux morts, le sénat tombe, et nous sert en silence.
Déjà notre fortune aveugle sa prudence;
Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes;
Que Rome et Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir.

(A Céthégus et à Lentulus Sura.)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,

Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat !

MARTIAN.

Périsse l'infidèle
Qui pourra différer de venger ta querelle !
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière est à vous.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — CATILINA, CÉTHÉGUS, AFFRANCHIS, MARTIAN SEPTIME.

CATILINA.

Tout est-il prêt ? enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, seigneur ; Mallius, à ses serments fidèle,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au dehors, au dedans les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglants sacrifices ;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardents émissaires
Oseraient épier nos terribles mystères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer ;
Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés ;

Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomptable, et ce superbe choix
Des descendants de Mars et des vainqueurs des rois;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César, Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est là mon premier pas; c'est un des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,
Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez; que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

SCÈNE II. — AURÉLIE, CATILINA, CÉTHÉGUS, ETC.

AURÉLIE, *une lettre à la main.*

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt:
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire?
Eh bien! je reconnais le seing de votre père.

AURÉLIE.

Lis....

CATILINA, *lit la lettre.*

La mort trop longtemps a respecté mes jours,
Une fille que j'aime en termine le cours.
Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
Je sais de votre époux les complots odieux.

César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous avez partagé leur trahison funeste;
Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux....
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA.

Il pourra nous servir.
(A Aurélie.)
Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois, dois-je compter sur vous?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le silence et la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien! que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même instant;
Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé; César est accusé;
C'est ce que j'attendais, tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen est secret : je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans son courroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire;
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,
Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout est prêt; on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il est digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,

Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi....

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié; la carrière est ouverte,
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée.
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais; il fut aisé, cruels, de me séduire!
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocité l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, et qui me fut soumis?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un consul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURÉLIE.

Je menace le crime.... et je tremble pour toi.
Dans mes emportements vois encor ma tendresse,
Frémis d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crains ..

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :
C'est assez m'offenser. Écoutez : je vous aime;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne;
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne :
Mais sachez....

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
Quoi ! tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours....

SCÈNE III. — CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS SURA, AURÉLIE, ETC.

SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise;
Nonnius vient dans Rome; il sait notre entreprise.
Un de nos confidents, dans Préneste arrêté,
A subi les tourments, et n'a point résisté.
Nous avons trop tardé; rien ne peut nous défendre,
Nonnius au sénat vient accuser son gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'est que trop instruit.

AURÉLIE.

Eh bien ! de tes forfaits tu vois quel est le fruit !
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire !
Es-tu désabusé? tes yeux sont-ils ouverts?

CATILINA, *après un moment de silence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais.... me trahirez-vous?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.

Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger;
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre;
Il n'est que ce parti quand on est découvert :
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd,
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers;
Coupable, je t'aimais; malheureux, je te sers :
Je mourrai pour sauver et tes jours et ta gloire.
Adieu; Catilina doit apprendre à me croire :
Je l'avais mérité.

CATILINA, *l'arrêtant.*

Que faire, et quel danger?
Écoutez.... le sort change, il me force à changer....
Je me rends.... je vous cède.... il faut vous satisfaire....
Mais.... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, et Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis; et le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCÈNE IV. — CATILINA, CÉTHÉGUS, AFFRANCHIS, LENTULUS SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer; ton génie invincible,
Animé par l'obstacle, en sera plus terrible.

Sans ressource à Préneste, accusés au sénat.
Nous pourrions être encor les maîtres de l'État:
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire?

CÉTHÉGUS, *à Catilina*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie; et, dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les moments, et j'observe les lieux.
Aurélie, en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suspendra pour un temps sa course et sa menace.
Cicéron, que j'alarme, est ailleurs arrêté.
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves, et sicaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains.
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius :
Allez; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur :
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous.... Ciel! que vois-je?

SCÈNE V. — CICÉRON, ET LES PRÉCÉDENTS.

CICÉRON.

Arrête, audacieux coupable;
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez....
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires.
Sont-ils, ainsi que vous, des Romains consulaires
Que la loi de l'État me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons!

CICÉRON.

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-mêmes, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(On emmène Septime et Martian.)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius : il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCÈNE VI. — CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS SURA.

CÉTHÉGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissants efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit :
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.

Le sénat en tumulte est déjà divisé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je; au sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vais-je?

CÉTHÉGUS.

Eh bien?

CATILINA.

Aurélie! ah, grands dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Écartez-la, surtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle; le siége de Cicéron, plus élevé, est au milieu.)

SCÈNE I. — CÉTHÉGUS, LENTULUS SURA, *retirés vers le devant.*

SURA.

Tous ces pères de Rome, au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblants tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissants travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime; et, par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'État,
Cet antique respect, et cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.

Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans les âmes stoïques;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, respecté, n'a fait que des jaloux;
Caton est sans crédit; César nous favorise :
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit!
Tout homme a sa faiblesse, et cette âme hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu sais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts....

CÉTHÉGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche, écoute.

(Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.)

SCÈNE II. — CATON *entre au sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURÉNA, CÉSAR, CATULLUS, MARCELLUS, *etc.*

CATON, *en regardant les deux conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidents
S'occupent en secret de soins trop importants.
Le crime est sur leur front, qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler.
L'âme de ce tyran dans le sénat respire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends assez, Caton; qu'osez-vous dire?

CATON, *en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être, ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus et dans Catilina
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous? et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(César s'assied.)

CATON, *à César*.

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie,
Pompée, en ces périls, soit encore arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCÈNE III. — Les mêmes, CICÉRON.

(Cicéron arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.)

CICÉRON.

Ah! dans quels vains débats perdez-vous ces instants?
Quand Rome à son secours appelle ses enfants,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS

O ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICÉRON, *debout*.

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus, j'avais surpris moi-même.
Nonnius, mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous, arrive de Préneste.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,

M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort; on court, on vole, on les poursuit,
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple, qui se presse, et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
Égaré, furieux, se frayait un chemin :
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.

(Cicéron s'assied avec le sénat.)

SCÈNE IV. — LES MÊMES, CATILINA.

(Catilina, debout entre Caton et César. Céthégus est auprès de César, le sénat assis.)

CATILINA.

Oui, sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe? toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter...?

CÉSAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux. et surtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée :
Il vous parle pour elle; et moi je l'ai vengée
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui

Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'État, Rome, et vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICÉRON.

Moi, perfide!
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver;
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime?
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.
Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez:
Pour prix de mon service, approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON, *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom!

CATILINA.

Moi, trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien! sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICÉRON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,

Ce dépôt des forfaits et des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignait de mes regards la lumière odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah! cruel, ce n'est pas la première famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainsi : c'est donc là notre sort!
Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudisse et qu'on te récompense!
Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton service, et tes droits, et tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment : jugez entre elle et lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome, il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi! Rome est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, et doit être honoré.
(A Catilina.)
Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome! ô ma patrie! ô dieux du Capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui!
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
César, vous m'entendez; et Rome trop à plaindre
N'aura donc désormais que ses enfants à craindre?

CLODIUS.

Rome est en sûreté; César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien?

CICÉRON

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardents et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et sa tranquille rage,
Sans crainte et sans danger, médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis;
Il proscrit le sénat, et s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes :
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes :
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droits et de formalités;
Clodius à mes yeux de son parti se range;
Aucun ne peut souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCÈNE V. — LE SÉNAT, AURÉLIE.

AURÉLIE.

O vous ! sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance :
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
(En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infâme assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux !

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

O ciel ! Catilina !
L'ai-je bien entendu ? Quoi ! monstre sanguinaire !
Quoi ! c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père ?
(Des licteurs la soutiennent.)

CATILINA, *se tournant vers Céthégus, et se jetant éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands dieux ! je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA, *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé.... Respectez mon cœur, mon désespoir....
Songez qu'un nœud plus saint et plus inviolable....

SCÈNE VI. — LE SÉNAT, AURÉLIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

O comble de la rage et de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Justes dieux ! où me réduisez-vous?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître !
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés !
Il frémit devant vous ! Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah ! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point....

AURÉLIE.

Va, monstre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tu les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,

Fidèle à mes serments, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!

(Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.)

Murs sacrés, dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi...! Perfide, imite-moi.

(Elle se frappe.)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON, *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable!

AURÉLIE.

Je devais.... un billet remis entre vos mains....
Consul.... de tous côtés je vois vos assassins....
Je me meurs....

(On emmène Aurélie.)

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang, et tant d'assassinats?
Il vous impose encor? Vous laissez impunie
La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi dont l'ambition, de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse, à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu :
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu :
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglants, dans ta tribune épars,
Des inconstants Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage :
C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir;
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON.
Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.
En as-tu la puissance?

SURA.
Oses-tu prononcer quand le sénat balance?

CATILINA.
La guerre est déclarée; amis, suivez mes pas.
C'en est fait; le signal vous appelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.
(Il sort avec quelques sénateurs de son parti.)

CICÉRON.
Eh bien! choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains! ô majesté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie
Lucullus, Muréna, César même, écoutez :
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles :
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles!
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

SCÈNE VII. — LE SÉNAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.
Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON, *en lisant.*
Quoi! d'un danger plus grand l'État est menacé!
César qui nous trahit veut enlever Préneste.
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste!
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans?

CÉSAR.
J'ai lu, je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.
(Il sort.)

CATON.
Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.
Marchons, servons l'État contre eux et contre lui.
(A une partie des sénateurs.)
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,

Courez au Capitole, et défendez vos dieux :
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.
(A d'autres sénateurs.)
Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.
(Les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus Sura.)
Point d'esprit de parti, de sentiments jaloux :
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrasement les flammes étincellent.
Dieux! animez ma voix, mon courage, et mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — CATON, ET UNE PARTIE DES SÉNATEURS, *debout, en habit de guerre.*

CLODIUS, *à Caton.*

Quoi! lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le sénat, s'exposant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave!
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave!
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, et contre des Romains!
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre!
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
Condamne insolemment ses maîtres à la mort!
Catilina pour nous serait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'État;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais sachez que le sang de nos patriciens,
Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,
Ce sang si précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject et le plus condamnable.

Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite, et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver, ou perdre la patrie.
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis!

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtiments plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le sénat; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur; il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, et des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, et les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers! Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?
Vous redoutez César! Eh, qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus; mais voici votre père.

SCÈNE II. — CICÉRON, CATON, UNE PARTIE DES SÉNATEURS.

CATON, *à Cicéron.*

Viens, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire;

Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu; voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Étalaient à mes yeux la déplorable image,
Et d'une ville en cendre, et d'un champ de carnage :
La flamme, en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés :
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête,
Ma main les a saisis; leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;
Et là, sur des amas de mourants et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces moments les soins de son grand cœur;
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers moments.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles;
Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie :
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

SCÈNE III. — LE SÉNAT, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh bien! dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire?
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux?

CÉSAR.

Des mortels misérables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, consul, et quels sont vos desseins?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne.
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'État votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire;
Je vous connais : je sais ce que vous pouvez faire,
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir :
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.
Partez; justifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.

Secondez Pétréius, et délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde :
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR, *en l'embrassant.*

Cicéron à César a dû se confier;
Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier.

(Il sort.)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICÉRON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes âmes.
Je l'enchaîne à l'État en me fiant à lui;
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté, dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

(Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.)

Eh bien! les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va partout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiége et nous presse;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que, jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfants,
En creusant vos tombeaux, il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout son génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le sang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser....

CICÉRON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie et vos témérités;
Ma puissance absolue est de peu de durée;
Mais tant qu'elle subsiste, elle sera sacrée.
Vous aurez tout le temps de me persécuter;
Mais quand le péril dure il faut me respecter.
Je connais l'inconstance aux humains ordinaire;
J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
A l'État malgré vous j'ai consacré mes jours;
Et, toujours envié, je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
Et si dans ce grand jour la fortune contraire....

CICÉRON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés, César est au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat.
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez.... Je vois César, et Rome est triomphante.
(Il court au-devant de César.)
Ah! c'est donc par vos mains que l'État soutenu....

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius est couvert d'une immortelle gloire;
Le courage et l'adresse ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des âmes héroïques,
A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui subjugua l'Asie, et détruisit Carthage.
Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.

Des soldats de Sylla, renversés sur la terre,
Semblent braver la mort, et défier la guerre.
De tant de nations ces tristes conquérants
Menacent Rome encor de leurs yeux expirants.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.
Mais il est, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands dieux! que ce héros soit toujours citoyen.
Dieux! ne corrompez pas cette âme généreuse;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

VARIANTES.

Monologue supprimé dans le premier acte :

CATILINA, *seul.*

Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne :
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.
Ton sénat factieux voit d'un œil courroucé
Un citoyen samnite à sa tête placé;
Ce sénat, qui lui même à mes traits est en butte,
Me prêtera les mains pour avancer ta chute.
Va, de tous mes desseins tu n'es pas éclairci,
Et ce n'est pas Verrès que tu combats ici.

Scène entre Caton et Cicéron, dernière du Ier acte; après ces mots de Caton :

Oui, j'accuse César.

Cicéron répondait :

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, dans le crime intrépide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.

Avec art quelquefois, souvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire, il conspira ma perte.
Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat,
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'État.
Je vois sa trahison, j'en cherche les complices;
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
Il faut tout prévenir. Des chevaliers romains
Déjà du champ de Mars occupent les chemins.
J'ai placé Pétréius à la porte Colline;
Je mets en sûreté Préneste et Terracine.
J'observe le perfide en tous temps, en tous lieux.
Je sais que ce matin ses amis odieux
L'accompagnaient en foule au lieu même où nous sommes...
Martian l'affranchi, ministre des forfaits,
S'est échappé soudain, chargé d'ordres secrets.
Ai-je enfin sur ce monstre un soupçon légitime?

CATON.

Votre œil inévitable a démêlé le crime;
Mais surtout redoutez César et Clodius....
Clodius, implacable en sa sombre furie,
Jaloux de vos honneurs, hait en vous la patrie.
Du fier Catilina tous deux sont les amis.
Je crains pour les Romains trois tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome;
Mais pour sauver l'État il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Sylla poursuit encor cet État déchiré;
Je le vois tout sanglant, mais non désespéré.
J'attends Catilina; son âme inquiétée
Semble, depuis deux jours, incertaine, agitée;
Peut-être qu'en secret il redoute aujourd'hui
La grandeur d'un dessein trop au-dessus de lui.
Reconnu, découvert, il tremblera peut-être.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.
Toi, ferme et noble appui de notre liberté,
Va de nos vrais Romains ranimer la fierté :
Rallume leur courage au feu de ton génie,
Et fais, en paraissant, trembler la tyrannie.

Cette scène entre Caton et Cicéron précédait, dans les premières éditions, la scène entre Cicéron et Catilina, et commençait le second acte.

Dans l'édition de Berlin, le second acte commençait ainsi :

SCÈNE I. — CATILINA, CÉTHÉGUS.

CATILINA.

Céthégus, l'heure approche, où cette main hardie
Doit de Rome et du monde allumer l'incendie.

CÉTHÉGUS.

Hâtons l'instant fatal, il peut nous échapper;
J'écoutais Cicéron, et j'allais le frapper,
Si j'avais remarqué qu'il eût eu des indices
Du danger qu'il soupçonne et du nom des complices.

CATILINA.

Non, Céthégus, crois-moi, ce coup prématuré
Soulèverait un peuple inconstant, égaré,
Armerait le sénat, qui flotte et qui s'arrête;
La tempête à la fois doit fondre sur leur tête;
Que Rome et Cicéron tombent du même fer,
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Lentulus viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace :
Tu sais comme ébloui des grandeurs de sa race
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir frivole il reste abandonné;
Conjuré sans génie, et soldat intrépide,
Il peut servir beaucoup, mais il faut qu'on le guide.
Et le fier Clodius?

CÉTHÉGUS.

Il voudrait de ses mains
Écraser, s'il pouvait, l'idole des Romains;
Mais il balance encor.

CATILINA.

Je pense le connaître,
Il se déclarera dès qu'il me verra maître;
Mais César, Aurélie, occupent mon esprit,
L'une d'un trouble affreux, et l'autre de dépit.

CÉTHÉGUS.

Je conçois que César t'inquiète et te gêne :
Je n'ai jamais compté sur cette âme hautaine.
Mais peux-tu redouter une femme et des pleurs?
Laisse-lui les remords, laisse-lui les terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Ce n'est pas le remords qui s'empare de moi,
La pitié pour l'État, bien moins encor l'effroi;
Mais ces liens secrets, une épouse adorée,
La naissance d'un fils, une mère éplorée,
Un cœur qui m'idolâtre, et qui dans ce grand jour
Peut payer de son sang ce malheureux amour;
Te dirai-je encor plus? l'involontaire hommage
Que sa vertu trompée arrache à mon courage,
Et ce respect secret qu'il me faut déguiser
Jusqu'à forcer mon âme à la tyranniser,
Voilà ce qui me trouble, et ce cruel orage
Ne pourra s'apaiser qu'au milieu du carnage.

CÉTHÉGUS.

Peut-elle nous trahir?

CATILINA.

Non, je connais son cœur.
Mais de tous nos desseins perçant la profondeur,
Son œil s'en effarouche, et son âme effrayée
Gémit dans les horreurs dont elle est dévorée.
Ciel! se peut-il qu'un cœur que mes mains ont formé,

Des préjugés romains soit encor animé?
O Rome! ô nom puissant! liberté trop chérie!
Quoi! dans ma maison même on parle de patrie?

CÉTHÉGUS.

Ne songeons qu'à César; nos femmes, nos enfants,
N'ont pas droit d'occuper ces précieux instants.
A ta longue amitié si César infidèle
Refuse la grandeur qui par ta voix l'appelle?
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

Sans doute, il le faudra, si par mon artifice
Je ne puis réussir à m'en faire un complice;
En un mot, si mes soins ne peuvent le fléchir,
Si César est à craindre, il faut s'en affranchir.
Mais déjà Lentulus vers nous se précipite,
Et je lis dans ses yeux la fureur qui l'agite.

SCÈNE II. — CATILINA, LENTULUS, CÉTHÉGUS.

LENTULUS.

Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public, ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré :
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.

LENTULUS.

Il la prévoit du moins : des chevaliers romains
Déjà du champ de Mars occupent les chemins;
Pétréius est mandé vers la porte Colline,
Il envoie à Préneste, on marche à Terracine;
Il sera dans une heure instruit de ton dessein.

CATILINA.

En recevant le coup il connaîtra la main;
Une heure me suffit pour mettre Rome en cendre;
Cicéron contre moi ne peut rien entreprendre.
Ne crains rien du sénat : ce corps faible et jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron :
Lucullus, Clodius, les Nérons, César même,
Frémissent comme nous de sa grandeur suprême.
Ce Samnite arrogant croit leur donner la loi.
Il a dans le sénat plus d'ennemis que moi.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie;
C'est un homme expirant, qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

LENTULUS.

Oui, nous le haïssons; mais il parle, il entraîne,
Il fait pâlir l'envie, il subjugue la haine;
Je le crains au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux,
J'entends avec mépris ses cris injurieux.
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure,
Qu'il triomphe au sénat, qu'on l'admire, et qu'il meure.
Vers ces lieux souterrains nous allons rassembler
Ces vengeurs, ces héros, prêts à se signaler.
Rassurez cependant mon épouse éperdue,
A nos grands intérêts accoutumez sa vue;
Que de ces lieux surtout on écarte ses pas :
Je crains de son amour les funestes éclats;
Ce terrible moment n'est point fait pour les larmes,
Et surtout sa vertu fait naître mes alarmes.
Allez, je vous attends; César vient, laissez-moi
De ce génie altier tenter encor la foi.

SCÈNE III.

CATILINA.

Il n'est plus temps de feindre, il faut tout éclaircir;
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
On poursuit mon trépas; je poursuis ma vengeance.
J'ai lieu de me flatter que tous mes ennemis
Vont périr à mes pieds, ou vont ramper soumis;
Et mon seul déplaisir est de voir votre père
Jeté par son destin dans le parti contraire.
Mais un père à vos yeux est-il plus qu'un époux?
Osez-vous me chérir? puis-je compter sur vous?

AURÉLIE.

Eh bien! qu'exiges-tu?

CATILINA.

Qu'à mon sort engagée,
Votre âme soit plus ferme, et soit moins partagée.
Souvenez-vous surtout que vous m'avez promis
De ne trahir jamais ni moi ni mes amis.

AURÉLIE.

Je te le jure encor : va, crois-en ma tendresse;
Elle n'a pas besoin de nouvelle promesse.
Quand tu reçus ma foi, tu sais qu'en ces moments,
Le serment que je fis valut tous les serments.
Ah! quelques attentats que ta fureur prépare,
Je ne puis te trahir.... ni t'approuver, barbare.

CATILINA.

Vous approuverez tout, lorsque nos ennemis
Viendront à vos genoux, désarmés et soumis,
Implorer en tremblant la clémence d'un homme
Dont dépendra leur vie et le destin de Rome.
Laissez-moi préparer ma gloire et vos grandeurs;
Espérez tout; allez.

AURÉLIE.

Laisse-moi mes terreurs.
Tu n'es qu'ambitieux, je ne suis que sensible,
Et je vois mieux que toi dans quel état horrible
Tu vas plonger des jours que j'avais crus heureux.
Poursuis, trame sans moi tes complots ténébreux;
Méprise mes conseils, accable un cœur trop tendre,
Creuse à ton gré l'abîme où tu nous fais descendre.
J'en vois toute l'horreur, et j'en pâlis d'effroi;
Mais en te condamnant, je m'y jette après toi.

CATILINA.

Faites plus, Aurélie, écartez vos alarmes,
Jouissez avec nous du succès de nos armes;
Prenez des sentiments tels qu'en avaient conçus
L'épouse de Sylla, celle de Marius;
Tels que mon nom, ma gloire et mon cœur le demandent.
Regardez d'un œil sec les périls qui m'attendent:
Soyez digne de moi. Le sceptre des humains
N'est point fait pour passer en de tremblantes mains.
Apprenez que mon camp, qui s'approche en silence,
Dans une heure au plus tard attend votre présence.
Que l'auguste moitié du premier des humains
S'accoutume à jouir des honneurs souverains;
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre;
Que votre père enfin reconnaisse aujourd'hui
Les intérêts sacrés qui m'unissent à lui;
Qu'il respecte son gendre, et qu'il n'ose me nuire.
Mais avant qu'en mon camp je vous fasse conduire,
Je veux qu'à ce consul, à mon lâche rival,
Vous fassiez parvenir ce billet si fatal.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Et tout ce qu'est César, et tout ce qu'il peut être.
Laissez, sans vous troubler, tout le reste à mes soins:
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

Même scène, après ces mots de Catilina:

Oui, de nos ennemis je vais punir la rage....

AURÉLIE.

Commence donc par moi, qu'il faudra désarmer;
Malheureux, punis-moi du crime de t'aimer.
Tu m'oses reprocher d'être faible et timide!
Eh bien! cruel époux, dans le crime intrépide,
Frappe ce lâche cœur qui t'a gardé sa foi,
Qui déteste ta rage, et qui meurt tout à toi!
Frappe, ingrat; j'aime mieux, avant que tout périsse,
Voir en toi mon bourreau que d'être ta complice.

CATILINA.

Aurélie! à ce point pouvez-vous m'outrager?

AURÉLIE.

Je t'outrage et te sers, et tu peux t'en venger.
Oui, je vais arrêter ta fureur meurtrière;
Et c'est moi que tes mains combattront la première.

Es-tu désabusé? tu nous as perdus tous.

CATILINA.

Dans ces affreux moments puis-je compter sur vous?
Vous serai-je encor cher?

AURÉLIE.

Oui, mais il faut me croire.
Je défendrai tes jours, je défendrai ta gloire.
J'ai haï tes complots, j'en ai craint le danger;
Ce danger est venu, je vais le partager.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins; et malgré ton outrage,
Malgré tes cruautés, constant dans ses bienfaits,
Cet amour est encor plus grand que tes forfaits.

CATILINA.

Eh bien! que voulez-vous? que prétendez-vous faire?

AURÉLIE.

Mourir, ou te sauver. Tu sais quel est mon père :
En moi de ses vieux ans il voit l'unique appui.
Il est sensible, il m'aime, et le sang parle en lui.
Je vais lui déclarer le saint nœud qui nous lie,
Il saura que mes jours dépendent de ta vie.
Je peindrai tes remords : il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi;
Et je te donne au moins, quoi qu'il puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
J'arrêterai mon père au péril de mes jours.

CATILINA, *après un moment de recueillement.*

Je reçois vos conseils ainsi que vos secours,
Je me rends.... le sort change.... il faut vous satisfaire.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE IV.

CATILINA.

Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
Mallius, un soldat qui n'a que du courage,
Un aveugle instrument de leur secrète rage,
Descend comme un torrent du haut des Apennins;
Jusqu'aux remparts de Rome il s'ouvre les chemins.
Le péril est partout; l'erreur, la défiance,
M'accusaient avec eux de trop d'intelligence.
Je voyais à regret vos injustes soupçons,
Dans vos cœurs prévenus tenir lieu de raisons.
Mais si vous m'avez fait cette injure cruelle,
Le danger vous excuse, et surtout votre zèle.
Vous le savez, César; vous le savez, sénat,
Plus on est soupçonné, plus on doit à l'État.
Cicéron plaint les maux dont Rome est affligée :
Il vous parlait pour elle, et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui

Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Il venait consommer ce qu'on ose entreprendre,
Allumer les flambeaux qui mettaient Rome en cendre,
Égorger les consuls à vos yeux éperdus :
Caton était proscrit, et Rome n'était plus.
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'État, Rome, et vous-mêmes.
Ainsi par Scipion fut immolé Gracchus;
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi ce fier Caton qui m'écoute et me brave,
Caton, né sous Sylla, Caton né son esclave,
Demandait une épée, et de ses faibles mains
Voulait sur un tyran venger tous les Romains.

SCÈNE V.

AURÉLIE.

Mon père par ma voix vous demande vengeance :
Son sang est répandu, j'ignore par quels coups;
Il est mort, il expire, et peut-être pour vous.
C'est dans votre palais, c'est dans ce sanctuaire,
Sous votre tribunal, et sous votre œil sévère,
Que cent coups de poignard ont épuisé son flanc.

(*En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)

Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore
Sur l'infâme assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici....

AURÉLIE.

Dieux...!

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina....
Qui s'en ose vanter!

AURÉLIE.

O ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? quoi! monstre sanguinaire!
Quoi! c'est toi.... mon époux a massacré mon père!

CICÉRON.

Lui? votre époux?

AURÉLIE.

Je meurs.

CATILINA.

Oui, les plus sacrés nœuds,
De son père ignorés, nous unissent tous deux.
Oui, plus ces nœuds sont saints, plus grand est le service.
J'ai fait en frémissant cet affreux sacrifice;
Et si des dictateurs ont immolé leurs fils,
Je crois faire autant qu'eux pour sauver mon pays,
Quand, malgré mon hymen et l'amour qui me lie,

J'immole à nos dangers le père d'Aurélie.

AURÉLIE, *revenant à elle.*

Oses-tu...?

CICÉRON, *au sénat.*

Sans horreur avez-vous pu l'ouïr?
Sénateurs, à ce point il peut vous éblouir?

LE SÉNAT, AURÉLIE, LE CHEF DES LICTEURS

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable....

CICÉRON.

Chez Nonnius, ô ciel!

CRASSUS.

Qui des deux est coupable?

CICÉRON.

En pouvez-vous douter? Ah! madame, au sénat
Nommez, nommez l'auteur de ce noir attentat.
J'ai toute la pitié que votre état demande;
Mais éclaircissez tout, Rome vous le commande.

AURÉLIE.

Ah! laissez-moi mourir! Que me demandez-vous?
Ce cruel...! je ne puis accuser mon époux....

CICÉRON.

C'est l'accuser assez.

LENTULUS.

C'est assez le défendre.

CICÉRON.

Poursuivez donc, cruels, et mettez Rome en cendre.
Achevez : il vous reste à le déclarer roi.

AURÉLIE.

Sauvez Rome, consul, et ne perdez que moi.
Si vous ne m'arrachez cette odieuse vie,
De mes sanglantes mains vous me verrez punie.
Sauvez Rome, vous dis-je, et ne m'épargnez point.

CICÉRON.

Quoi! ce fier ennemi vous impose à ce point!
Vous gardez devant lui ce silence timide!
Vous ménagez encore un époux parricide!

CATILINA.

Consul, elle est d'un sang que l'on doit détester;
Mais elle est mon épouse, il la faut respecter.

CICÉRON.

Crois-moi, je ferai plus, je la vengerai, traître!
(*A Aurélie.*)
Eh bien! si devant lui vous craignez de paraître,
Daignez de votre père attendre le vengeur,
Et renfermez chez vous votre juste douleur.
Là je vous parlerai.

AURÉLIE.

Que pourrai-je vous dire?
Le sang d'un père parle, et devrait vous suffire.
Sénateurs, tremblez tous.... le jour est arrivé....

Je ne le verrai pas.... mon sort est achevé,
Je succombe.

CATILINA.

Ayez soin de cette infortunée.

CICÉRON.

Allez, qu'en son palais elle soit ramenée.
(*On l'emmène.*)

CATILINA.

Qu'ai-je vu, malheureux! je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet, quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds a demandé vengeance;
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CICÉRON.

Qu'entends-je? Ah! sénateurs, en proie à votre sort,
Ouvrez enfin les yeux que va fermer la mort.
Sur les bords du tombeau, réveille-toi, patrie!
(*En montrant Catilina.*)
Vous avez déjà vu l'essai de sa furie,
Ce n'est qu'un des ressorts par ce traître employés;
Tous les autres en foule ici sont déployés.
On lève des soldats jusqu'au milieu de Rome;
On les engage à lui, c'est lui seul que l'on nomme.
Que font ces vétérans dans la campagne épars?
Qui va les rassembler aux pieds de nos remparts?
Que demande Lecca dans les murs de Préneste?
Traître, je sais trop bien tout l'appui qui te reste.
Mais je t'ai confondu dans l'un de tes desseins;
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Je te suis en tous lieux, à Rome, en Étrurie;
Tu me trouves partout épiant ta furie,
Combattant tes projets que tu crois nous cacher;
Chez tous tes confidents ma main va te chercher.
Du sénat et de Rome il est temps que tu sortes.
Ce n'est pas tout, Romains, une armée est aux portes,
Une armée est dans Rome, et le fer et les feux
Vont renverser sur vous vos temples et vos dieux.
C'est du mont Aventin que partiront les flammes
Qui doivent embraser vos enfants et vos femmes;
Et, sans les fruits heureux d'un travail assidu,
Ce terrible moment serait déjà venu.
Sans mon soin redoublé, que l'on nommait frivole,
Déjà les conjurés marchaient au Capitole.
Ce temple où nous voyons les rois à nos genoux,
Détruit et consumé, périssait avec vous.
Cependant à vos yeux Catilina paisible
Se prépare avec joie à ce carnage horrible:
Au rang des sénateurs il est encore assis;
Il proscrit le sénat, et s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes,
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes.
Et quand ma voix s'oppose à tant d'énormités,
Vous me parlez de droits et de formalités!
Vous respectez en lui le rang qu'il déshonore!

Vos bras intimidés sont enchaînés encore!
Ah! si vous hésitez, si, méprisant mes soins,
Vous n'osez le punir, défendez-vous du moins.

CATON.

Va, les dieux immortels ont parlé par ta bouche.
Consul, délivre-nous de ce monstre farouche!
Tout dégouttant du sang dont il souilla ses mains,
Il atteste les droits des citoyens romains;
Use des mêmes droits : pour venger la patrie
Nous n'avons pas besoin des aveux d'Aurélie.
Tu l'as trop convaincu, lui-même est interdit;
Et sur Catilina le seul soupçon suffit.
Céthégus nous disait, et bien mieux qu'il ne pense,
Qu'on doit immoler tout à Rome, à sa défense ;
Immole ce perfide, abandonne aux bourreaux
L'artisan des forfaits et l'auteur de nos maux :
Frappe malgré César, et sacrifie à Rome
Cet homme détesté, si ce monstre est un homme.
Je suis trop indigné qu'aux yeux de Cicéron
Il ait osé s'asseoir à côté de Caton.

(*Caton se lève, et passe du côté de Cicéron. Tous les sénateurs le suivent, hors Céthégus, Lentulus, Crassus, Clodius, qui restent avec Catilina.*)

CICÉRON, *au sénat.*

Courage, sénateurs, du monde augustes maîtres,
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.
Le démon de Sylla semblait vous aveugler :
Allez au Capitole, allez vous rassembler;
C'est là qu'on doit porter les premières alarmes.
Mêlez l'appui des lois à la force des armes;
D'une escorte nombreuse entourez le sénat,
Et que tout citoyen soit aujourd'hui soldat.,
Créez un dictateur en ces temps difficiles.
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles.
On attaque sans peine un corps trop divisé :
Lui-même il se détruit; le vaincre est trop aisé.
Réuni sous un chef, il devient indomptable.
Je suis loin d'aspirer à ce faix honorable :
Qu'on le donne au plus digne, et je révère en lui
Un pouvoir dangereux, nécessaire aujourd'hui.
Que Rome seule parle, et soit seule servie;
Point d'esprit de parti, de cabales, d'envie,
De faibles intérêts, de sentiments jaloux :
C'est par là que jadis Sylla régna sur vous;
Par là, sous Marius, j'ai vu tomber vos pères.
Des tyrans moins fameux, cent fois plus sanguinaires,
Tiennent le bras levé, les fers, et le trépas;
Je les montre à vos yeux : ne les voyez-vous pas?
Écoutez-vous sur moi l'envie et les caprices?
Oubliez qui je suis, songez à mes services;
Songez à Rome, à vous qui vous sacrifiez,
Non à de vains honneurs qu'on m'a trop enviés.
Allez, ferme Caton, présidez à ma place.
César, soyez fidèle; et que l'antique audace

Du brave Lucullus, de Crassus, de Céson,
S'allume au feu divin de l'âme de Caton.
Je cours en tous ces lieux où mon devoir m'oblige,
Où mon pays m'appelle, où le danger m'exige.
Je vais combler l'abîme entr'ouvert sous vos pas,
Et malgré vous, enfin, vous sauver du trépas.
(*Il sort avec le sénat.*)

CATILINA, *à Cicéron.*

J'atteste encor les lois que vous osez enfreindre :
Vous allumez un feu qu'il vous fallait éteindre,
Un feu par qui bientôt Rome s'embrasera;
Mais c'est dans votre sang que ma main l'éteindra.

CÉTHÉGUS.

Viens, le sénat encore hésite et se partage :
Tandis qu'il délibère, achevons notre ouvrage.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I,

D'APRÈS L'ÉDITION DE BERLIN.

CICÉRON, LICTEURS; LENTULUS ET CÉTHÉGUS *enchaînés.*

CICÉRON, *aux soldats.*

Allez de tous côtés, poursuivez ces pervers,
Et qu'en ce moment même on les charge de fers!
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'empire,
Je les tiens pour un jour : ce jour peut me suffire;
Je vengerai l'État, je vengerai la loi;
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici tes premiers sacrifices.
Vous, de Catilina détestables complices,
Dont la rage en mon sein brûlait de s'assouvir,
D'autant plus criminels que vous vouliez servir,
Qu'étant nés dans le rang des maîtres de la terre,
Vos odieuses mains, dans cette infâme guerre,
Ne versaient notre sang que pour mieux cimenter
Le trône où votre égal était prêt de monter;
Traîtres, il n'est plus temps de tromper ma justice;
Licteurs, vengez les lois, qu'on les traîne au supplice.

LENTULUS.

Va, le trépas n'est rien; le recevoir de toi,
Voilà le seul affront qui rejaillit sur moi;
Mais tremble en le donnant, tremble de rendre compte
Du sang patricien que tu couvres de honte :
Tu pourras payer cher l'orgueil de le verser,
Et c'est ton propre arrêt que j'entends prononcer.

CÉTHÉGUS.

Tu crois notre entreprise à tes yeux découverte,
Tu ne la connais pas : elle assure ta perte.
Tant de braves Romains ouvertement armés
Pour deux hommes de moins ne sont point alarmés.

Crois-moi, de tels desseins, des coups si redoutables,
Dont le moindre eût suffi pour perdre tes semblables,
Conservent quelque force et peuvent t'arrêter.
Souverain d'un moment, tu peux en profiter.
Hâte-toi, Cicéron, Catilina nous venge;
Notre sort va finir, mais déjà le tien change.

CICÉRON.

Oui, traîtres, le destin peut être encor douteux;
Mais sans en être instruits, vous périrez tous deux!
(*On les emmène.*)

SCÈNE II. — CICÉRON, CATON, *une partie des sénateurs.*

CATON, *aux sénateurs.*

Cessez de murmurer, remerciez un père.
(*A Cicéron.*)
Triomphe des ingrats; Rome ici te défère
Les noms, les noms sacrés de père et de vengeur.

FIN DE ROME SAUVÉE.

L'ORPHELIN DE LA CHINE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(20 AOÛT 1755.)

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

Je voudrais, monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois[1], et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agréments de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, et où je devrais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions et mes paroles : il se trompe quelquefois, vous le savez; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que, si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que, si votre oncle fonda les beaux-arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de *l'Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise, traduite par le P. Prémare, qu'on trouve dans le recueil que le P. du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au XIVe siècle, sous la dynastie même de Gengis-kan : c'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine : ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple : car, lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire, au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation, gouvernée par les

1. Les Génois avaient érigé une statue à Richelieu pour sa défense de leur ville en 1747. (ED.)

plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise qui porte le nom de *l'Orphelin* est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation : elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivants des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc longtemps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de Pilpay et de Lokman, qui renferment toute la morale, et qui instruisent en allégories toutes les nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs, et les Romains, sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on la compare à nos pièces du XIVe siècle. Certainement nos troubadours, notre basoche, la société des Enfants sans souci et de la Mère sotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII et de Charles VIII.

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies anglaises et espagnoles du XVIIe siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakspeare et de Lope de Vega, qu'on a nommées tragédies; c'est un entassement d'événements incroyables. L'ennemi de la maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Aymar, parmi nous, devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, et envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison, et un poignard; Tchao chante selon l'usage, et se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme

sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de Tchao. La princesse, veuve, accouche de l'orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfants, afin que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille et une Nuits* en action et en scènes; mais, malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et, malgré la foule des événements, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont là deux grands mérites en tout temps et chez toutes nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps et d'action, développements de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui, au XIVe siècle, et si longtemps auparavant, savaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans[1], sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers éléments de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si longtemps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plus tôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux Égyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois, chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, et ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé Metastasio a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison; et il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de *l'Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette

1. Le P. du Halde, tous les auteurs des *Lettres édifiantes*, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*; et ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis *la Henriade* jusqu'à *Zaïre*, et jusqu'à cette pièce chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré; et que, dans l'histoire du siècle de Louis XIV, j'ai célébré mon roi et ma patrie, sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois traduit en espagnol par le célèbre Navarette :

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le montre qu'à tes amis : crains le public et tes confrères; car on falsifiera, on empoisonnera ce que tu auras fait, et on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trompettes, les fera sonner pour te perdre, tandis que la vérité, qui est muette, restera auprès de toi. Le célèbre Ming fut accusé d'avoir mal pensé du Tien et du Li, et de l'empereur Vang; on trouva le vieillard moribond qui achevait le panégyrique de Vang, et un hymne au Tien et au Li, etc. »

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.
OCTAR, OSMAN, } guerriers tartares.
ZAMTI, mandarin lettré.
IDAMÉ, femme de Zamti.
ASSÉLI, attachée à Idamé.
ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSÉLI.

Eh ! qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les tristes sentiments de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?

Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-kan, dont les affreux explois
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà dans sa furie
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde;
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tû que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet État la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parents surpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après soi tant de rois ses suivants,
Dont le nom seul impose au reste des vivants !

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur, brillaient sur son visage;

Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; et mon cœur s'en applaudit peut-être :
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité
Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée;
Tout nous interdisait, dans nos préventions
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.
J'ai refusé sa main; je suis épouse et mère :
Il ne pardonne pas : il se vit outrager:
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Étrange destinée, et revers incroyable!
Est-il possible, ô dieu! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.

On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Être suprême et la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs....

SCÈNE II. — IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit:
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourants,
Portant partout le glaive et les feux dévorants.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.
De leurs nombreux enfants ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense;
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant tartare et du peuple ignorée :
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils! »
Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver :
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever :
Ne désespérons point, et préparons leur fuite;
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages;
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Éloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III. — ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

Étan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible;
Autour de notre enceinte une garde terrible

Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence
Obéit à leur voix dans cette ville immense;
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglants et déchirés....
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je? hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfants du Nord,
Gengis-kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts:
Ils habitent des champs, des tentes et des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense;
De nos arts, de nos lois, la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si longtemps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste ciel peut-être

Voudra pour l'orphelin signaler son pouvoir :
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

O ciel, prends ma défense !

SCÈNE IV. — ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains :
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCÈNE V. — ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits ? ô monstres ! ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'âme intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses ?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel ! Eh quoi ! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes,
Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin

Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais : « Mourons, et, lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe. »

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentiments secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent :
Mon cœur répond au vôtre; il sent tous vos tourments.
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes serments.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris, pourront-ils le défendre?

SCÈNE VI. — ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'État, que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Écoute : cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce Dieu de la terre et des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui :
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir, et mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure, et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si, trahissant vos vœux et démentant mon zèle,

Ou ma bouche ou ma main vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.
De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Étranger! lui! mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs :
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ÉTAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils.... que son sang.... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse;
Respecte mon malheur, et surtout ma faiblesse;
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi, par pitié.

SCÈNE VII. — ZAMTI.

J'ai fait taire le sang! Ah! trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel! impose silence aux cris de ma douleur :
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature :
Que peut-il par lui-même? achève, soutiens-moi :
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ZAMTI.

Étan auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils! mon cher fils! as-tu perdu le jour?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
Je n'en eus pas la force; en ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes?

SCÈNE II. — ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami.... je t'entends.... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi;
Est-il en sûreté?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés;
Présent fatal, peut-être!

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles!
O mes rois! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur et ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle.
Allons.... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III. — ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité

N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu;
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui suffit; et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu, si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée,
Je cessais d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,

Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie!
O ma chère Idamé! ces moments seront courts :
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande :
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblants, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles;
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Écoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir;
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abondonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez : ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes serments, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je; ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre :
Va, le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.

La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières;
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains :
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide;
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
Loin de l'abandonner, je vole à son secours;
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné ! cher et cruel époux !
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître....

IDAMÉ.

Js suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV. — ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux ?
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux;
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir !

Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V. — GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête :
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix :
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Étouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels et des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte : il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage :
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris :
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(A un des suivants.)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI. — GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger :
On dédaignait un Scythe, et la honte et l'outrage

De mes vœux mal conçus devinrent le partage;
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne :
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette âme égarée
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens;
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages .
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux :
Ses paroles, ses traits, respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon âme tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,

Ne rentrera jamais dans mon âme offensée;
Je bannis sans regret cette lâche pensée :
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir :
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCÈNE VII. — GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, seigneur, allait être égorgée;
Une garde autour d'elle était déjà rangée;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas;
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés :
« Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez!
C'est mon fils! on vous trompe au choix de la victime! »
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste :
« De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
Frappez : voilà le sang que vous me demandez. »
De larmes, en parlant, ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Longtemps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils :
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence :
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance :
Aux enfants de son maître on s'attache aisément;
Le danger, le malheur ajoute au sentiment;
Le fanatisme alors égale la nature,
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable : ils sont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines :
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers surtout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — GENGIS, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourments, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité;

Il semble sur son front porter la vérité :
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes;
Sa plainte, sa douleur, augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris :
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter :
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :
Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux? »
C'est ainsi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(A sa suite.)
Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que, par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès longtemps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort :
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? est-il possible? ô ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe? une erreur?
C'est Idamé! c'est elle! et mes sens....

SCÈNE II. — GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

Ah! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant....
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,

A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie :
Le repos de l'État me demande sa vie;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré;
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire :
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux :
Vous me l'avez promis; sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili;
En un mot, vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande;
Vous êtes dès longtemps instruite à m'outrager :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel, pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver?
Quel est cet insolent qui pense me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son Dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!... lui? Mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,

Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III. — GENGIS, OCTAR, OSMAN, *d'un côté;* IDAMÉ, ZAMTI, *de l'autre;* GARDES.

GENGIS.

Parle; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence :
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture, il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.

(A ses gardes.)

Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout; répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien! mon fils l'emporte : et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,

Assez de cruautés ternissaient tant de gloire;
Dans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité :
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux :
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère;
Je devais l'imiter : mais enfin je suis mère;
Mon âme est au-dessous d'un si cruel effort;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu :
L'un n'attend son salut que de son innocence;
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse :
Mon sort suivra le tien; je meurs si tu péris;
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas :
Va réparer ton crime, ou subir le trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes,
Du sein de leurs tombeaux, parle plus haut que toi :
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle :
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux?
Quoi! votre âme jamais ne peut être amollie?

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV. — GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle, et prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar; je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :
C'est un torrent qui passe en son cours homicide;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,

Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé! quoi! c'est là cette esclave!
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle :
Ses imprudents refus, la colère, et le temps,
En ont éteint dans vous les restes languissants;
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni; je le dois, je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
Un esclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juste ciel! à ce point mon cœur serait changé!
C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit et mes soupirs honteux!
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux!
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime!
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science :
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs :
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne:
J'en étais indigné; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr et plus illimité
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire:
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit.
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie : elle arrive; elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V. — GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien! que résout-elle, et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux.
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable,
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice :
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son âme, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez; volez.

SCÈNE VI. — GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que votre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât són enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ces rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi :
C'est peu de cet enfant; c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle :
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos, et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais!
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance :
Je cherchais Idamé; je ne vois près de moi

Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(A sa suite.)
Allez, au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra vous surprendre;
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
(Il reste seul.)
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés :
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II. — GENGIS, OCTAR.

GENGIS.
Eh bien ! vous avez vu ce mandarin farouche ?
OCTAR.
Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler;
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix,
Du haut d'un tribunal, nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.
GENGIS.
Non, je ne reviens point encor de ma surprise :
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentiments, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas ?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure;
L'autre, pour son époux, est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers :
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,

De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire :
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
Quel mérite ont des arts enfants de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
Le faible est destiné pour servir le plus fort :
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent;
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent;
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'État.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnais et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.
De ton zèle hardi réprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III. — GENGIS.

A mon sort à la fin je ne puis résister;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,

Dissipé les chagrins de mon âme oppressée?
Tant d'États subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté :
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages;
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour :
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... C'est elle, je la voi.

SCÈNE IV. — GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! seigneur, épargnez une femme, une mère:
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner;
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner;
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux :
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'État et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre :
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds :
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée :
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains;

Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre :
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté,
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changements tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée :
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits;
Et, quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future;
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main :
Elle était pure alors, et me fut présentée :
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir :
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés; mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'est sacré : je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu; mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité

De ces justes refus qui ne m'ont point coûté :
Je remplis mon devoir, et je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentiments, madame; il faut les suivre :
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; et si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son âme vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux! est-il croyable?
Quoi! lorsque envers vous-même il s'est rendu coupable;
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, seigneur, que je révère :
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère;
Et, si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage :
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus quand vous me résistez :
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups :
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés

(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés),
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame; obéissez.
Vos mœurs, que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y; vous savez jusqu'où va ma vengeance,
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V. — IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie!
O pur sang de mes rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix, sans balancer, vous condamne à la mort!

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même;
Ce pouvoir, qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Longtemps accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire!

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus :
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde :
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore,
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin, souvenez-vous que, dans ces mêmes lieux,
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCÈNE VI. — ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi :
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout, jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Étan, de son salut ce ministre fidèle,
Étan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers;
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous :
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'État, qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare;
Éteins sur mon tombeau les foudres du barbare :
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur :

Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux;
Règne, que ton roi vive, et que ton époux meure :
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère?
Tu t'abuses, cruel, et ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime?
Crois-moi; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance :
Dans ces remparts fumants, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés;
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu! que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne;
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats :
Mais Gengis a marché; la mort suivait ses pas;
Et des enfants du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant :
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Tout en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, et changeait de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que, sans horreur, je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris, dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle, à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cher objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère :
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

SCÈNE II. — IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(A sa suite.)
Veillez sur ces enfants; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(A Asséli.)
Éloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCÈNE III. — IDAMÉ.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV. — GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous que j'avais aimée, et que je dus haïr;

Vous qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle;
Finissez ses tourments.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance :
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas :
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle :
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment, le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné;
Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais, sur sa cendre,
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre;
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur
A quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, et, dans le même temps,
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisque enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor, mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais :

Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire ·
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable;
Votre haine est injuste, et votre amour coupable;
Cet amour est indigne et de vous et de moi :
Vous me devez justice; et si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; et déjà je la retiens à peine :
Je ne vous connais plus; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés;
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le suis; j'allais cesser de l'être :
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien! je tombe aux pieds de ce maître sévère :
Le ciel l'a fait mon roi; seigneur, je le révère :
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Écoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière :
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son âme enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grâce est encore accordée :
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte!
Faut-il encore aimer? est-ce là mon destin?

(Il sort.)

IDAMÉ.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V. — ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés

Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé longtemps.

IDAMÉ.

Eh bien! écoute-moi :
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblants sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort :
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes,
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi; frappe, et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidèle;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle;
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux;

Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois : tu balances?

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je....

SCÈNE VI. — GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.*

Arrêtez,
Arrêtez, malheureux! O ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui.... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'États, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti; tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main, plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu :

Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili : je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême :
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père :
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(A Zamti.)
Soyez ici des lois l'interprète suprême;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice, et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse règne, et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage :
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Êtes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN DE L'ORPHELIN DE LA CHINE.

SOCRATE.

OUVRAGE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE FEU M. THOMSON,

PAR FEU M. FATEMA, COMME ON SAIT.

(1759.)

PRÉFACE DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain : elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. Thomson. Le célèbre Addison avait balancé longtemps entre ce sujet et celui de Caton. Addison pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encore au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de Caton. Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Addison regardait Caton comme la victime de la liberté, et Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impression peut-être dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. Richard Steele dit expressément, dans le *Tatler*, « qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. » Le succès de *Caton* ayant enhardi Addison, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de *la Mort de Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'État, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thomson, son élève : celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies : il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, etc., et finit sa carrière par *la Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose, scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis M. Doddington et M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakspeare, d'introduire des personnages du peuple dans la tragé-

die; de peindre Xantippe, femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, et l'aimant; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté; et, quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, et l'autre à l'*Iliade*. M. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thomson, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédants aucun pédant aussi odieux et aussi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté *la Mort de Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. Thomson.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatema n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! Mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.
ANITUS, grand prêtre de Cérès.
MÉLITUS, un des juges d'Athènes.
XANTIPPE, femme de Socrate.
AGLAÉ, jeune Athénienne élevée par Socrate.
SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.
DRIXA, marchande, TERPANDRE ET ACROS, } attachés à Anitus.
JUGES.
DISCIPLES DE SOCRATE.
NONOTI, CHOMOS, BERTIOS[1], } pédants protégés par Anitus.

1. Nonotte, Chaumeix et Berthier. (ÉD.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS. — Ma chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA. — Oui, sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS. — Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candélabres d'argent, et à vous une demi-douzaine de robes de soie brochées d'or.

TERPANDRE. — Cela est un peu fort; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS. — Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup; et surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS. — C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS. — Allez, mes chers amis; les dieux vous maintiennent dans des sentiments si pieux et si justes ! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfants, et les enfants de vos petits-enfants.

TERPANDRE. — C'est de quoi nous sommes sûrs; car vous l'avez dit.

SCÈNE II. — ANITUS, DRIXA.

ANITUS. — Eh bien ! ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA. — Oh ! monseigneur, je ne suis point jalouse; et, pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera

charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS. — Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la Divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès; mais il est le tuteur d'Aglaé. Agathon, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé : il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA. — Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agathon a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères ?

ANITUS. — Agathon était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagants, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA. — Diable ! voilà qui est sérieux, cela.

ANITUS. — En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA. — Le voici : vous lui faites trop d'honneur. Je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS. — Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III. — ANITUS, SOCRATE.

ANITUS. — Eh ! bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux, et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois, et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE. — Je suis un homme simple, dépourvu de science, et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS. — Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible ; et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE. — Il est vrai que son père Agathon, qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS. — Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE. — C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement ; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu, par ce même testament, de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS. — Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion, sont dignes de votre belle âme. Mais on sait assez qu'Agathon était un homme riche.

SOCRATE. — Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

ANITUS. — On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune ; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE. — Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentiments d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS. — J'ai déjà le consentement de Xantippe, votre femme ; sans doute elle est instruite des sentiments d'Aglaé : ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE. — Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCÈNE IV. — SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE. — Venez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces. (*Il sort.*)

AGLAÉ. — Ah ! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS. — Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ. — Je le dois : il me sert de père, et il forme mon âme.

ANITUS. — Eh bien ! s'il dirige vos sentiments, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus ?

AGLAÉ. — Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS. — C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai.

AGLAÉ. — Non : l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS. — Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union; Xantippe, sa femme, presse ce mariage. Vous savez quels sentiments vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ. — Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS. — Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah ! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAÉ. — Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS. — Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ. — Sophronime n'est point impie; il lui est attaché dès l'enfance; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée : il ne tient qu'à moi d'être sa femme; mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS. — Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAÉ. — Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

ANITUS. — Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

AGLAÉ. — Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS. — C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

AGLAÉ. — Non, assurément; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS. — Vous craignez donc d'offenser les dieux, en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels ?

AGLAÉ. — Point du tout; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS. — L'Être suprême ! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler; vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentiments dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le

grand prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.—Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés; je veux le croire : mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS. —Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime?

AGLAÉ. — Oui, je suis très-résolue; et j'en suis très-fâchée.

ANITUS. — Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez : je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, et que la fortune reste; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille : je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ. — C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(Anitus sort.)

(*Aglaé seule.*) Que cet homme redouble mon chagrin! Je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime : hélas! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCÈNE V. — AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME. — Chère Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ. — Lui! il est l'ennémi de notre bienfaiteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME. — Hélas! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux?

AGLAÉ. —Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME. — Moi, grands dieux! moi qui voudrais les payer de mon sang! moi, qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui voudrais mourir pour vous! moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie! Vous pleurez, et j'en suis la cause! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAÉ. — Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que

vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME. — Quels mots funestes avez-vous prononcés! Non, je ne puis le croire; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ. — Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée : je jure que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, et que je méprise; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME. — Puisque vous m'aimez, je dois vivre; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCÈNE VI. — SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME. — O Socrate! mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes, entre les deux êtres par qui je respire : c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le désirer, me refuse; et, en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice : ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE. — Aglaé est maîtresse de ses volontés; son père m'a fait son tuteur, et non pas son tyran. Je faisais mon bonheur de vous unir ensemble : si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME. — Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ. — Elles le sont, du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laissait un bien honnête, avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie, que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon âme à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père, qui est

mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vos fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME. — Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien : si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux : mais j'avoue que je n'en ai pas la force; et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! Non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE. — Mes enfants, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament; mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ. — Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté; je sais travailler de mes mains : c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME. — C'en est trop mille fois pour moi, âme tendre, âme sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate : une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône; mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE. — Vos sentiments me plaisent autant qu'ils m'attendrissent; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ. — Non, Socrate, il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE. — Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout à l'heure.

SCÈNE VII. — SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE. — Allons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on

est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit : venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, et vite; c'est pour votre bien : ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME. — Ah ciel! ah! chère Aglaé!

SOCRATE. — Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE. — Comment, qu'on me laisse dire? Vraiment, je le prétends bien, et surtout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde, et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous, qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire : Drixa est votre fait : vous me remercierez tous deux, tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE. — Ne la cabrez pas, mes enfants; marquez-lui toute sorte de déférences; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME. — Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur : comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE. — Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connais mieux les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi, je dois le secret aux morts comme aux vivants.

SOPHRONIME. — Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous le refus d'Aglaé : c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE. — Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? Je connais la rage de mes ennemis, je sais toutes leurs calomnies; mais, quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME. — Rien n'est plus vrai; mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II. — SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ. — Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime : c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paye ma dot, qui se prive, pour nous, de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME. — Je me jette à vos pieds comme elle; je suis saisi comme elle; nons sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfants; mais que vos enfants ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissants de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE. — Levez-vous, mes enfants, vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi : ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? Je lui obéis : je trahirais l'amitié et la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute : le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père : c'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces moments.

AGLAÉ. — Ah! que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCÈNE III. — SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE. — Vraiment, vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher ami, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole : ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux! vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans? qui payera vos médecins, quand

vous serez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? Enfin que ferai-je, quand ce fripon, ce cou tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eus pour vous, s'attacheront à vous persécuter, comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des lisières; vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve; rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE. — C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus et vos injures, à vous aimer malgré votre humeur. (*Il sort.*)

SCÈNE IV. — XANTIPPE.

Le vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui; et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette âme-là quelque chose de supérieur à la mienne?

SCÈNE V. — XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA. — Eh bien! madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous! Fi! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon donc je voulais faire la fortune! Il me le payera, le traître.

XANTIPPE. — Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me suis assez fâchée contre lui : c'est un imbécile, je le sais bien; mais, dans le fond, c'est bien le meilleur cœur du monde : cela n'a point de malice; il fait toutes les sottises possibles, sans y entendre finesse, et avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse?

DRIXA. — Je me vengerai, vous dis-je. J'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres ! laissez-moi faire.

XANTIPPE. — Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI. — ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA. — Nos injures sont communes, respectable Anitus : vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS. — C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé : cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler; nous le mettrons en danger de sa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime; par là nous remplirons tous nos devoirs : il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA. — Vous parlez comme la sagesse elle-même : il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous; que faut-il faire ?

ANITUS. — Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA. — Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS. — Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate : c'est un scélérat hypocrite qui soutient les droits de l'aréopage contre moi; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages, capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote?

DRIXA. — Oui, assurément, monseigneur : j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur; mais en fait de dévotion je ne le cède à personne.

ANITUS. — Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous; et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE. — Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

ACROS. — Oui; mais quelle espèce d'impiété?

ANITUS. — De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA. — Oh! laissez-moi faire.

ANITUS. — Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques

gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis; recommandez-vous à Cérès : vous viendrez crier, au signal que je donnerai; c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de vivre heureux sur la terre.

SCÈNE VII. — ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS. — Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

NONOTI. — J'ai travaillé, monseigneur : il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS. — J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

BERTIOS. — Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

ANITUS — Prenez garde, Nonoti, je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI. — Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'âme est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que, par conséquent, Socrate est un ennemi de l'État, qu'il faut exterminer.

ANITUS. — On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI. — Monseigneur, je ne suis point son ennemi : je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS. — Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien! savant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS. — Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS. — A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS. — Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS. — Admirable! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui : nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

SCÈNE VIII. — ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS. — Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS. — Monsieur le prêtre, il y a longtemps que j'y pense : unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS. — Je sais bien que nous nous haïssons tous deux : mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS. — D'accord. Personne ne nous entend ici : je sais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand juge : mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS. — On ne peut mieux parler. (*A part.*) Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel, les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise!

MÉLITUS, *à part.* — Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geôle, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir?

ANITUS. — Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent : j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS. — Fort bien, mon cher ami ; comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCÈNE IX. — ANITUS, MÉLITUS, *quelques* JUGES *d'Athènes qui passent sous les portiques. (Anitus parle à l'oreille de Mélitus.)*

DRIXA, TERPANDRE, ACROS, *ensemble.* — Justice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice!

ANITUS. — Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS. — Justice, au nom du peuple!

MÉLITUS. — Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS. — Contre Socrate.

MÉLITUS. — Ah! ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS. — Je n'en sais rien.

TERPANDRE. — On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS. — Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA. — C'est un impie : il n'a point offert de gâteaux à Cérès.

Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans les temples; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS. — Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois : cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA. — C'est un hérétique; il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul dieu; c'est un athée.

TOUS TROIS ENSEMBLE. — Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS. — Voilà des accusations très-graves et très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS. — L'État est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA. — Oui, Minerve, sans doute : je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MÉLITUS. — Sur le hibou de Minerve ! O ciel ! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout à l'heure ?

LES JUGES, *ensemble*. — Oui, en prison, vite, en prison.

MÉLITUS. — Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA. — Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES. — Ah ! il faut du moins l'entendre : nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS. — C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les États où nous apportions la concorde.

MÉLITUS. — En prison ! en prison !

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENTS, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ; SOCRATE, *enchaîné;* VALETS DE VILLE.

XANTIPPE. — Eh, miséricorde ! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est incapable : hélas ! il est plus bête que méchant [1]. Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire : voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

SOPHRONIME. — Ah ! messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ. — Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

1. On prétend que la servante de La Fontaine en disait autant de son maître; ce n'est pas la faute à M. Thomson si Xantippe l'a dit avant cette servante. M. Thomson a peint Xantippe telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une Cornélie.

MÉLITUS. — Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE. — Cessez, ma femme, cessez, mes enfants, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers; je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS. — Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous; ils vous poussent des arguments jusque sous la potence.

ANITUS. — Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE. — Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCÈNE XI. — ANITUS, SOCRATE.

ANITUS. — Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE. — Vous avez donc un cœur?

ANITUS. — Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE. — Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS. — Écoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE. — Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS. — C'est peu pour votre âme intrépide et sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre âme soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste : je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon : il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE. — Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage. (*On l'emmène.*)

ANITUS. — Cet homme est incorrigible : ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher : il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LES JUGES, *assis sur leur tribunal*; SOCRATE, *debout.*

UN JUGE, *à Anitus.* — Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS. — Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS. — Silence. Écoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste, et athée : répondez.

SOCRATE. — Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être; à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE. — Ah! le scélérat!

SOCRATE. — Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je; sa nature est d'être infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre; chaque être est intimement lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein : il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissants et plus éclairés que les hommes; et, s'ils existent, ce sont des créatures comme vous; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux : mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais : « Il vous est permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous

n'adoriez jamais que l'Être éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre. »

ANITUS. — Quel galimatias impie !

SOCRATE. — Gardez de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfants, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes. d'oser dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfants de Dieu que de chercher à lui plaire, et d'être justes. Méritez ce titre, en ne rendant jamais de jugements iniques.

MÉLITUS. — Que de blasphèmes et d'insolences !

UN AUTRE JUGE. — Que d'absurdités ! On ne sait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS. — Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnements; ce n'est pas là ce qu'il nous faut : répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE. — Juges athéniens, prenez garde à vos hiboux. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout; ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout-puissant.

MÉLITUS. — Ah ! le blasphémateur ! ah ! le monstre ! il n'en a dit que trop : je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES. — Et nous aussi.

UN JUGE. — Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES. — Nous pensons de même.

MÉLITUS. — Les opinions semblent se partager.

ANITUS. — Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin ?

SOCRATE. — Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il

importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne; mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin, et vous, et l'aréopage, n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS. — Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate. (*Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.*) Vous l'avez entendu, auguste aréopage institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'État, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie. (*Anitus sort et les juges opinent.*)

UN JUGE. — Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE, *à celui qui vient de parler*. — Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE. — S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE. — On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

MÉLITUS. — Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent, par notre bouche, à boire de la ciguë tant que mort s'ensuive.

SOCRATE. — Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *sortant*. — Certainement cet homme-là méritait une pension de l'État au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE. — Cela est vrai; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE. — Je suis bien aise, après tout, de faire mourir un philosophe : ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE. — Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE. — Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner [1].

SCÈNE II. — SOCRATE.

Depuis longtemps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers moments, et interrompre la douceur du recueillement de mon âme ; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà : il faut se résigner à tout.

SCÈNE III. — SOCRATE, XANTIPPE, LES DISCIPLES DE SOCRATE.

XANTIPPE. — Eh bien! pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE. — Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bienvenus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, *à la tête des disciples de Socrate.* — Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe : nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes! Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE. — Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous faisions hier de l'immortalité de l'âme. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet, la matière change et ne périt point; pourquoi l'âme périrait-elle? Se pourrait-il faire que, nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non; puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE. — C'est bien dit; je n'y entends rien : on pensera

1. Au XVI[e] siècle, il se passa une scène à peu près semblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort; et allons dîner.*

toujours, parce qu'on a pensé ! Est-ce qu'on se mouchera toujours, parce qu'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE GÉÔLIER, OU VALET DES ONZE, *apportant la tasse de ciguë.* — Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE. — Quoi ! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévisagerai, monstre !

SOCRATE. — Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme ; elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez. (*Il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES. — Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

SOCRATE. — Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon âme seule qui a vécu avec vous ; et elle vous aimera à jamais. (*Il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE. — Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE. — Si c'est la règle, détachez. (*Il se gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES. — Quoi ! vous souriez ?

SOCRATE. — Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie[1]. (*Il boit.*)

CRITON. — Hélas ! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE. — Hélas ! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah ! ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE. — Calmez-vous, ma bonne Xantippe ; ne pleurez point, mes amis : il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON. — Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorants pervers, qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens ?

1. J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de Socrate. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler Socrate longtemps ne connaissent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* ; voilà la grande règle que M. Thomson a observée.

SOCRATE. — C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, et les ennemis de la superstition.

CRITON. — Hélas! faut-il que vous soyez une de ces victimes?

SOCRATE. — Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers moments encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON. — Hélas! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges : ils parlent au peuple; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus : sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah! cher Socrate, pourquoi avez-vous précipité vos derniers moments?

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ. — Divin Socrate, ne craignez rien; Xantippe, consolez-vous; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME. — Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ. — Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME — Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le poursuit lui et ses complices; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez, pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE. — Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES. — O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ. — Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON. — Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE. — Vous avez trop tardé.

AGLAÉ. — Comment! il n'est plus temps! juste ciel!

SOPHRONIME. — Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée?

SOCRATE. — Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison : j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon mal-

heur; il a mis au jour toute la force de votre belle âme. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, et songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie, qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ. — Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE. — Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE. — C'était un grand homme, quand j'y songe! Ah! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME. — Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite!

CRITON. — Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples!

FIN DE SOCRATE.

L'ÉCOSSAISE.

COMÉDIE EN CINQ ACTES, PAR M. HUME,

TRADUITE EN FRANÇAIS PAR JÉRÔME CARRÉ [1], REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 26 JUILLET 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DU TRADUCTEUR DE L'ÉCOSSAISE,

A M. LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

La petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux-arts et au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène César et Ptolémée, Athalie et Joad, Mérope et son fils, entourés et pressés d'une foule de jeunes gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable, que l'art de la tragédie et de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage. Il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très-illustres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes; mais, il faut l'avouer, nous ne sommes que les disciples des Newton, des Locke, des Galilée. Si la France a quelques historiens, les Espagnols, les Italiens, les Anglais même, nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul Massillon aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il est encore loin de l'archevêque Tillotson aux yeux du reste de l'Europe! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance : je vous dis seulement comment pensent les autres peuples; et vous savez, monsieur, vous qui, dans votre première jeunesse, avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres de l'Italie? C'est dans le seul art des Sophocle que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre : c'est pourquoi, dans plusieurs villes d'Italie, la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou

1. Il est sans doute inutile d'avertir que *l'Écossaise* est de Voltaire. (ÉD.)

en italien; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappants, ces actions grandes et terribles, qui, bien ménagées, sont un des plus grands ressorts de la tragédie; comment apporter le corps de César sanglant sur la scène; comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux, et l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache, et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène; et quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire et la vivacité d'une action également terrible et vraisemblable à la force des pensées, et surtout à la belle et naturelle poésie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce sera vous, monsieur, que la postérité devra remercier [1].

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il respire; et si on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'est-il plus? on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage, sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous; je veux qu'on sache que, tandis que vous occupez vos loisirs à faire revivre, par les soins les plus coûteux et les plus pénibles, un art utile [2] perdu dans l'Asie, qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente [3].

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a, dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils sont incapables de faire; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

1. Le comte de Lauraguais (qui fut depuis duc de Brancas) donna les sommes nécessaires pour supprimer les banquettes placées sur le théâtre, et qui formaient un des revenus des comédiens. (Ed.)

2. *Recherches sur la fabrication de la porcelaine.* (Ed.)

3. Pension donnee à Dumarsais. (Ed.)

PRÉFACE[1].

La comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est de M. Hume[2], pasteur de l'Église d'Édimbourg, déjà connu par deux belles tragédies jouées à Londres : il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. Hume, qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondements de la métaphysique et de la morale. Ces deux philosophes font également honneur à l'Écosse, leur patrie.

La comédie intitulée *l'Écossaise* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable Goldoni, avec peut-être plus d'intrigue, de force, et d'intérêt. Le dénoûment, le caractère de l'héroïne, et celui de Freeport, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France; et cependant c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune; ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs; rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur quand on ne doit montrer que les personnages; rien d'étranger au sujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action : c'est une justice que nous sommes obligé de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de Frélon, qui paraissait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce; mais cette justice qu'on lui rendait semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénoûment.

De plus, le caractère de Frélon est si lâche et si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car, dans les grandes villes où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence; de ces Arétins subalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres; comme si les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles!

L'un des deux illustres savants, et, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie qui ont présidé au *Dictionnaire encyclopédique*, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions

1. Par Voltaire. (Éd.)
2. On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. Hume. (Éd.)

et les états des hommes. L'emploi du Frélon de M. Hume est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissaient dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, et que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. Hume, qu'il a l'art de ne présenter son Frélon que dans des moments où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu, et d'action, y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite, rare chez les Anglais comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus; ce défaut insupportable ne se trouve point dans *l'Écossaise*.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'âme, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissants jusqu'aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique; car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain; il faut convenir que c'est un art, et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnements : il est aisé d'apprendre la trigonométrie; mais tout art demande un talent, et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote Montaigne sur les spectacles :

« J'ai soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent

à nostre college de Guienne, avecques dignité. En cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France; et m'en tenoit-on maistre ou ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfants de maison, et ai veu nos princes s'y addonner depuis en personne; à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur en Grèce, *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant; nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat* (Tit. Liv., XXIV, xxiv); car i'ai tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens, et les r'allier, comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices et ieux; la société et amitié s'en augmente; et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun, et à la veue mesme du magistrat; et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles; quelque divertissement de pires actions et occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'alleicher l'appetit et l'affection, aultrement on ne fait que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser. » *Essais*, liv. I, ch. xxv, à la fin.

A MESSIEURS LES PARISIENS[1].

Messieurs,

Je suis forcé par l'illustre M. Fréron de m'exposer *vis-à-vis*[1] de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment et du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienséance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. Fréron sera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, font *métier et marchandise* d'insulter *le tiers et le quart*, sans aucune *provocation*, comme dit Cicéron dans l'oraison *pro Murena*, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune, et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. Le Franc de Pompignan m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de *l'Écossaise* de M. Hume. Les comédiens français et les Italiens voulaient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, et voilà que

1. Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation. (Éd.)

M. Fréron emploie son autorité et son crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi[1]; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. Hume, M. Home; et puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le *Journal encyclopédique* du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137 :

« L'auteur de *Douglas* est le ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété. »

Je ne sais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, et je prie Dieu pour lui, comme je le dois; mais il résulte que l'auteur de *l'Écossaise* est M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume; ce qu'il fallait prouver, et ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de *l'Écossaise*. Il est vrai que, dans le journal que je cite, *l'Écossaise* n'est pas expressément nommée; on n'y parle que d'*Agis* et de *Douglas :* mais c'est une bagatelle.

Il est vrai qu'il est l'auteur de *l'Écossaise*, que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite : en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have committed many a blunder in your performance*, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : *you have quite impoverish'd the character of Wasp, and you have blotted his chastisement at the end of the drama....* vous avez affaibli le caractère de Frélon, et vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, et je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp (ce mot *wasp* veut dire *frelon*); mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue; et j'espère que MM. les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son Wasp sur la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage : j'ai aussi retranché quelque chose de milady Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. Fréron, dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi Frélon, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, messieurs, qu'est-ce

1. Le compte rendu de *l'Écossaise* par Fréron remplissait quarante-uatre pages de *l'Année littéraire*. (Éd.)

que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. Hume? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, que le bruit courut longtemps qu'*il avait été condamné aux galères;* et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de *l'Écossaise*. Je vous demande, messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JÉRÔME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint-Thomas-du-Louvre; car j'appelle *impasse*, messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac*. Je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac. Je vous prie de vous servir du mot *impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire au lieu de celui de cul, en dépit du sieur Fréron, ci-devant jésuite.

AVERTISSEMENT [1].

Cette lettre de M. Jérôme Carré eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'août 1760. On commença tard; et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si longtemps : *C'est apparemment*, répondit tout haut un homme d'esprit [2], *que Fréron est monté à l'hôtel de ville.* Comme ce Fréron avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de *l'Écossaise*, quoique M. Hume ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était sue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. Fréron fit encore la faute d'imprimer dans je ne sais quelles feuilles, intitulées *l'Année littéraire*, que *l'Écossaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais M. Jérôme Carré étoit bien loin de faire des cabales; tout Paris sait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire : d'ailleurs il n'avait jamais vu ce Fréron, et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir Fréron dans Frélon. Un avocat, à la seconde représentation, s'écria : *Courage, monsieur Carré; vengez le public!* Le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par

1. Par Voltaire. (ÉD.) — 2. D'Alembert. (ÉD.)

des battements de mains qui ne finissaient point. Carré, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. « Que vous êtes aimable, monsieur Carré, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume ! — Eh, messieurs, répondit Carré, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt. »

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de Fréron. « Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! Mais vous ne le corrigerez point. » L'innocent Carré était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un Français nommé Fréron ; et toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit, par cette aventure, combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que, toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de Frélon était très-peu important dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissements qu'à Paris. On peut dire à cela que ce Frélon était autant estimé dans les provinces que dans la capitale ; mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. Hume en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes : intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de milord Boldthinker au prétendu Hume, au sujet de sa pièce de *l'Écossaise*.

« Je crois, mon cher Hume, que vous avez encore quelque talent ; vous en êtes comptable à la nation : c'est peu d'avoir immolé ce vilain Frélon à la risée publique sur tous les théâtres de l'Europe, où l'on joue votre aimable et vertueuse *Écossaise* : faites plus ; mettez sur la scène tous ces vils persécuteurs de la littérature, tous ces hypocrites noircis de vices, et calomniateurs de la vertu ; traînez sur le théâtre, devant le tribunal du public, ces fanatiques enragés qui jettent leur écume sur l'innocence, et ces hommes faux qui vous flattent d'un œil et qui vous menacent de l'autre, qui n'osent parler devant un philosophe, et qui tâchent de le détruire en secret ; exposez au grand jour ces détestables cabales qui voudraient replonger les hommes dans les ténèbres.

« Vous avez gardé trop longtemps le silence : on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers ; il n'y a plus d'autre moyen de rendre les lettres respectables que de faire trembler ceux qui les outragent. C'est le dernier parti que prit Pope avant que de mourir : il rendit ridicules à jamais, dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être ; ils n'osèrent plus se montrer, ils disparurent ; toute la nation lui applaudit : car si, dans les commencements, la malignité donna un peu de vogue à ces lâches ennemis de Pope, de Swift et de leurs amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les Zoïles ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer à venger le genre humain. Ce n'est pas les Pantolabes et les Nomentanus seulement qu'il faut effleurer ; ce sont les Anitus et les Mélitus qu'il faut

écraser. Un vers bien fait transmet à la dernière postérité la gloire d'un homme de bien et la honte d'un méchant. Travaillez, vous ne manquerez pas de matière, etc. »

PERSONNAGES.

MAÎTRE FABRICE, tenant un café avec des appartements
LINDANE, Écossaise.
LE LORD MONROSE, Écossais.
LE LORD MURRAY.
POLLY, suivante.
FREEPORT, qu'on prononce *Fripoit*, gros négociant de Londres.
FRÉLON, écrivain de feuilles.
LADY ALTON : on prononce *lédy*.
ANDRÉ, laquais de lord Monrose.
PLUSIEURS ANGLAIS, qui viennent au café.
DOMESTIQUES.
UN MESSAGER D'ÉTAT.

La scène est à Londres.

ACTE PREMIER.

(La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartements dans le café [1].)

SCÈNE I. — FABRICE, FRÉLON.

FRÉLON, *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.* — Que de nouvelles affligeantes! Des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucune sur moi! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir! le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! Des places à des gens de lettres! et à moi rien! Encore, encore, et à moi rien! (*Il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'État; j'écris plus de feuilles que personne; je fais enchérir le papier.... et à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire,

1. On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre : la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille, et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris. (1761.)

c'est à nuire qu'on fait fortune. (*Au maître du café.*) Bonjour, monsieur Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE. — Monsieur Frélon, monsieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON. — Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE. — Non, sur mon âme, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, monsieur Frélon ?

FRÉLON. — C'est que j'ai du mérite, monsieur Fabrice.

FABRICE. — Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit : on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRÉLON. — J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, monsieur Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE. — Oh, pardi ! monsieur Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRÉLON. — Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher monsieur Fabrice ?

FABRICE. — Oh ! non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu....

FRÉLON. — Ha ! ha ! ha ! ha ! sa vertu !...

FABRICE. — Oui, qu'avez-vous à rire ? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte; un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON. — Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II. — LE LORD MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE. — Vous êtes monsieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE. — A vous servir, monsieur.

MONROSE. — Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel ! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis !... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE. — Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur,

toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE. — Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE. — Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très-vertueuse.

FRÉLON. — Eh! oui, très-vertueuse! hé! hé!

FABRICE. — Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE. — La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE. — M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus : il est très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en se promenant.* — Je n'en ai que faire.

FABRICE. — Je vais donner ordre que vous soyez bien servi. (*Il sort.*)

FRÉLON. — Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE. — Je ne suis point milord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis : quel est votre emploi dans la maison?

FRÉLON. — Je ne suis point de la maison, monsieur; je passe ma vie au café : j'y compose des brochures, des feuilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE. — Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRÉLON. — Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE. — Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRÉLON. — Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCÈNE III. — FRÉLON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE. — Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse, ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi,

misérable, et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murray, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom par l'arrêt qui me condamne en Écosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

UN *de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.* — Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE. — Je me soucie bien d'une pièce nouvelle! Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché, on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON, *écrivant.* — Cela n'est pas vrai; la pièce ne vaut rien; l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'État est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND. — Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, *toujours sur le devant du théâtre.* — Le fils de milord Murray me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.* — La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRÉLON. — Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR. — Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND. — Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRÉLON. — Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(Ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR. — Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR. — Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME. — Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON. — Le quatrième et le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.* — Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR. — Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR. — Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE. — Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! Quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu !

FABRICE, *arrivant avec une serviette.* — Messieurs, on a servi : surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*A Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE. — Avec cette cohue ? non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part, et dit à Fabrice :*) Écoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE. — Non, mais il revient bientôt.

MONROSE. — Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE. — Il y venait avant son voyage d'Espagne.

MONROSE. — Cela suffit : bonjour. Que la vie m'est odieuse ! (*Il sort.*)

FABRICE. — Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut : ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(Les survenants sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCÈNE IV. — FABRICE, POLLY, FRÉLON.

FABRICE. — Mademoiselle Polly ! mademoiselle Polly !

POLLY. — Eh bien ! qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE. — Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY. — Hélas ! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? nous sommes si tristes !

FABRICE. — Cela vous égayera.

POLLY. — Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE. — Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra. (*Il sort.*)

FRÉLON, *se levant de sa table.* — Je vous suis, monsieur Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? Vous rebutez toutes mes prières.

POLLY. — C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRÉLON. — Eh ! de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY. — D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON. — C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY. — Assurément non.

FRÉLON. — Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne?

POLLY. — Pour trois raisons : c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux, et méchant.

FRÉLON. — C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, à me dédaigner!

POLLY. — Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? Ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime; et vous êtes un impertinent.

FRÉLON. — Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY. — Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON. — J'ai partout des correspondances.

POLLY. — O ciel! cet homme peut nous perdre. Monsieur Frélon, mon cher monsieur Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRÉLON. — Ah! ah! j'ai donc deviné? il y a donc quelque chose? et je suis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY. — Quoi?

FRÉLON. — Il faut m'aimer.

POLLY. — Fi donc! cela n'est pas possible.

FRÉLON. — Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY. — Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRÉLON. — Elles sont très à leur aise, de là je conclus que tout leur manque; elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon! (*Il sort.*)

SCÈNE V. — LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples;* POLLY.

LINDANE. — Ah! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un homme dangereux, dont la langue, la plume, et les démarches, sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer partout, pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY. — Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais....

LINDANE. — Il veut me voir! et milord Murray n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY. — Non, madame; mais parce que milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE. — Ah! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde : ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY. — Hélas! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'âme vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi, je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE. — Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY. — Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler!

LINDANE. — Hélas! milord Murray n'est point venu! lui, que je devrais haïr! lui, le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murray nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY. — Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE. — Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien; personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose, pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite; il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert, en Écosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne; il est à Windsor : j'attends son retour. Mais, hélas! Murray ne revient point! Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces

du coup de la mort si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY. — Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE. — Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et, si les hommes sont compatissants avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère; et je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! milord Murray ne viendra point!

SCÈNE VI. — LINDANE, POLLY; FABRICE, *avec une serviette.*

FABRICE. — Pardonnez.... madame.... mademoiselle.... Je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés.... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE. — Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE. — C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez pas dîné hier.

LINDANE. — J'étais malade.

FABRICE. — Vous êtes plus que malade, vous êtes triste.... Entre nous, pardonnez.... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE. — Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE. — Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE. — Que voulez-vous dire?

FABRICE. — Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Écoutez : je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme, avec qui vous devriez manger.

LINDANE. — Moi me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!...

FABRICE. — C'est un vieillard qui me paraît un galant homme. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE. — Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE. — Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour; daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

LINDANE. — Je vous rends grâce avec sensibilité; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE. — Oh! je n'y tiens pas : vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire!

LINDANE. — Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE. — Pardon!

LINDANE. — Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.* — Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY. — Ah! ma chère maîtresse, c'est milady Alton, celle qui voulait épouser milord; je l'ai vue une fois rôder près d'ici : c'est elle.

LINDANE. — Milord ne viendra point, c'en est fait; je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre? (*Elle rentre.*)

SCÈNE VII. — LADY ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras.*

Suivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE. — A moi, madame?

LADY ALTON. — A vous, malheureux!

FABRICE. — Quelle diablesse de femme!

ACTE SECOND

SCÈNE I. — LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON. — Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, monsieur le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE. — Eh! madame, revenez à vous.

LADY ALTON. — Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE. — Pourquoi, madame? Quand milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; et quant à celle que vous appelez aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous la respecteriez.

LADY ALTON. — Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE. — Oh! quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON. (*Elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.* — Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II. — LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE. — Eh! qui peut frapper ainsi? et que vois-je?

LADY ALTON. — Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle?

LINDANE. — Hélas! madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON. — Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux; mais cet amour-là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE. — Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON. — Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE. — Tant pis pour vous, madame.

LADY ALTON. — Répondez-moi; milord Murray n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE. — Que vous importe, madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? Suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON. — Je suis votre partie : si milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE. — Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON. — Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE. — Eh bien! madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON. — Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites: voilà son portrait qu'il m'a donné. *(Elle le donne à Lindane.)*

LINDANE. — Qu'ai-je vu, malheureuse!... Madame....

LADY ALTON. — Eh bien?...

LINDANE, *en rendant le portrait.* — Je ne l'aime plus.

LADY ALTON. — Gardez votre résolution et votre promesse; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE. — Arrêtez, madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait; allons cacher la dernière de mes douleurs.

(Elles sortent.)

SCÈNE III. — LADY ALTON, FRÉLON.

LADY ALTON. — Quoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! *(A Frélon.)* Gazetier littéraire, approchez; m'avez-

vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRÉLON. — J'ai rempli les volontés de Votre Grandeur; je sais qu'elle est Écossaise, et qu'elle se cache.

LADY ALTON. — Voilà de belles nouvelles!

FRÉLON. — Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON. — Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRÉLON. — Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON. — Comment, pédant! une hypothèse!

FRÉLON. — Oui; j'ai supposé qu'elle est malintentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON. — Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-malintentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON. — Vous voyez bien que, dans un temps de trouble, une Écossaise qui se cache est une ennemie de l'État.

LADY ALTON. — Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût.

FRÉLON. — Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON. — Et tu serais capable de l'affirmer?

FRÉLON. — Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre; je pourrais même parler aux laquais de milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de malintentionné, l'a envoyée à Londres comme malintentionnée; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous, cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale en prison.

LADY ALTON. — Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une Écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'État. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON. — Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements : le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y á point proprement de mensonge.

LADY ALTON. — Tu me parais subtil : il semble que tu aies étudié à Saint-Omer[1]. Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE IV. — LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON. — Voilà, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage; et lui, par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état húmble une fierté qui me plaît; elle est décente, on la dit sage : mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*A Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître; faisons la paix : vous êtes un honnête homme, vous; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE. — Bien des gens m'ont déjà dit, madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

LADY ALTON. — Aimable! tu me perces le cœur.

SCÈNE V. — FREEPORT, *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau;* FABRICE.

FABRICE. — Ah! Dieu soit béni! vous voilà de retour, monsieur Freeport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FREEPORT. — Fort bien, monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*Au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE. — Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FREEPORT. — Non : que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'État?

FABRICE. — Rien pour le présent.

FREEPORT. — Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? qui logez-vous à présent?

FABRICE. — Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT. — Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand'chose : fripons ou sots, voilà pour les trois quarts; et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

1. Il y avait à Saint-Omer un collége de jésuites anglais très-renommé dans toute la Grande-Bretagne.

FABRICE. — Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT. — Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE. — Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement; elle s'appelle Lindane; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT. — C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE. — Oh! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, pauvre, et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT. — Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE. — Oh! point; sa fierté est encore une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes; j'ai mille peines à lui faire garder poūr ses besoins l'argent de son loyer : il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse, et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEPORT. — Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne; mais j'estime.... Écoutez : comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là; elle m'amusera.

FABRICE. — Oh! monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle; mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT. — J'aime les personnes de cette humeur; je hais la cohue aussi bien qu'elle : qu'on me la fasse venir; où est son appartement?

FABRICE. — Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT. — Allons, je veux entrer.

FABRICE. — Cela ne se peut pas.

FREEPORT. — Il faut bien que cela se puisse : où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures. (*Il pousse la porte et entre.*)

SCÈNE VI. — LINDANE, *paraissant tout effrayée;* POLLY *la suit;* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE. — Eh, mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT. — Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE. — Oui, monsieur, si madame le permet.

(Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.)

POLLY. — Cet homme me paraît familier.

FREEPORT. — Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis?

LINDANE. — Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être; c'est que je suis très-étonnée; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT. — Je suis très-connu; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la Bourse.

LINDANE. — Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT. — Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes; travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi.... ou sans moi.... comme vous voudrez.

POLLY. — Voilà un étrange original!

LINDANE. — O ciel! quelle visite je reçois! Cet homme bizarre m'assassine : je ne pourrai m'en défaire : comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir. (*Elle s'assied, et travaille à son ouvrage.*)

(Un garçon apporte du chocolat; Freeport en prend sans en offrir; il parle et boit par reprises.)

FREEPORT. — Écoutez. Je ne suis pas homme à compliment; on m'a dit de vous.... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY. — Et qui vous a dit tout cela, monsieur?

FREEPORT. — Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE. — C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, monsieur; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT. — Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore

plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY. — C'est par ordre du médecin.

FREEPORT. — Taisez-vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous?

POLLY. — Oh! l'original! l'original!

FREEPORT. — En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes.... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciment, point de reconnaissance; gardez l'argent et le secret. (*Il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY. — Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, *se levant et se détournant.* — Je n'ai jamais été si confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes et à prendre son chocolat.* — L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le roi est venu en haute personne.* Eh, malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.* — Monsieur....

FREEPORT. — Eh bien?

LINDANE. — Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT. — Qui vous parle de le rendre?

LINDANE. — Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY. — Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

FREEPORT. — Et que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

POLLY — Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, et, sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes mille fois. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez su malgré elle : obligez-la, malgré elle, à ne

pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE. — Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY. — Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE. — Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours lisant.* — Que disent ces bavardes-là?

POLLY. — Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE. — Polly, que dirait milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterais d'un autre! d'un inconnu!

POLLY. — Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuser. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE. — Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner, et qui ne sait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présents, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT, *toujours prenant son chocolat, et lisant.* — Hein! que dit-elle là?

POLLY, *s'approchant de lui.* — Hélas! monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille....

FREEPORT. — Ah! ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY. — Oui, monsieur, et moi aussi.

FREEPORT. — Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY. — Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT. — Elle ne sait ce qu'elle dit : pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY. — Entendez-vous, mademoiselle?

LINDANE. — Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait : je serais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.* — Monsieur, elle craint que l'on ne dise que vous l'aimez.

FREEPORT. — Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure.... comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. *(Il tire sa montre.)* Mon temps se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE. — Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance; mais surtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT. — Elle est folle.

LINDANE. — Fabrice! monsieur Fabrice! à mon secours! venez!

FABRICE, *arrivant en hâte.* — Quoi donc, madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.* — Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde; remettez-la-lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime, et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.* — Ah! monsieur Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action : mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE. — Non, cela n'est pas vrai. Ah! monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE. — Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*Bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état et sa vertu me pénètrent l'âme.

FREEPORT. — Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII. — LINDANE, POLLY.

POLLY. — Vous avez là bien opéré, madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE. — C'est à moi de mourir, ma chère enfant; milord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale; il l'aime encore, sans doute; c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir. (*Elle écrit.*)

POLLY. — Elle paraît désespérée; hélas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié sa lettre.* — Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui....

POLLY. — Que dites-vous?

LINDANE. — A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui; mes dernières volontés le toucheront. Va, (*Elle l'embrasse.*) sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY. — Ah! mon adorable maîtresse! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi! Que voulez-

vous faire? quel dessein horrible! quelle lettre! Dieu me préserve de la lui rendre jamais! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec milord? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE. — Tu m'ouvres les yeux, je lui aurai déplu, sans doute : mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille?

POLLY. — Quoi! madame, ce fut donc le père de milord qui....

LINDANE. — Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murray; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY. — Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

LINDANE. — Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais!

POLLY. — A l'aide, monsieur Fabrice, à l'aide! Ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE. — Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, monsieur le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(La femme et la servante de Fabrice, et Polly, emmènent Lindane dans sa chambre.)

LINDANE, *en sortant*. — Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCÈNE VIII. — MONROSE, FABRICE.

MONROSE. — Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE. — C'était cette belle demoiselle, dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE. — Ah! tant mieux, vous m'avez effrayé. Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE. — J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE. — Quoi! elle est d'Écosse?

FABRICE. — Oui, monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE. — Et son nom, son nom?

FABRICE. — Elle s'appelle Lindane.

MONROSE. — Je ne connais point ce nom-là. (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie! Tu es mort, cruel Murray, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! mes chers

enfants ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie !

FABRICE, *revenant*. — Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE. — Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE. — Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE. — Ah ! ce n'est que cela ? Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde.... oui.... je le veux. (*Il sort.*)

FABRICE. — Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON. — Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra, sans doute. Frélon avait raison ; une Écossaise ici dans ce temps de trouble ! elle conspire contre l'État ; elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de milord ; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de milord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ. — Oui, madame.

LADY ALTON. — Elle est pour moi ?

ANDRÉ. — Non, madame, je vous jure.

LADY ALTON. — Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ. — Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON. — Eh bien ! ne m'aimait-il pas à la folie, quand il m'écrivait ?

ANDRÉ. — Oh ! que non, madame ; il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON. — Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi : n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRÉ. — Oui, madame.

LADY ALTON. — Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRÉ. — Oui; mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON. — Je vous dis qu'elle est pour moi; et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ. — Ah! oui, madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié.... Mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON. — Laisse-moi faire.

ANDRÉ. — Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? Il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres se ressemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas sa lettre; elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi. (*Il sort.*)

LADY ALTON, *ouvre la lettre, et lit.* — Lisons : *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane....* Il ne m'en a jamais tant écrit.... *Il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes, et ce que je vous dois : je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent; comptez sur moi comme sur l'amant le plus fidèle, et sur un homme digne peut-être de vous servir.* — (*Après avoir lu.*) C'est une conspiration, il n'en faut point douter : elle est d'Écosse; sa famille est malintentionnée; le père de Murray a commandé en Écosse; ses amis agissent : il court jour et nuit. Dieu merci, j'ai agi aussi; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II. — LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON, *à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.* — Mademoiselle, allez dire tout à l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur (*Avec emportement.*) et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure, tout à l'heure : entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY. — Oh! madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON. — Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.* — Que voulez-vous, madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON. — Non; je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse, avec les erres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous

en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez milord pour jamais, et qu'il ignore, toute sa vie, votre retraite.

LINDANE. — Hélas! madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON. — Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE. — La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; et, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale. (*Elle sort.*)

LADY ALTON, *seule.* — Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. Mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste!

SCÈNE III. — FREEPORT, MONROSE, *paraissant dans le café avec* LA FEMME DE FABRICE; LA SERVANTE, LES GARÇONS DU CAFÉ, *qui mettent tout en ordre;* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.* — Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent : c'est votre faute.

FABRICE. — Au contraire, madame, nous souhaiterions....

LADY ALTON. — J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. (*Elle sort.*)

FABRICE. — Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente!

FREEPORT. — Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE. — Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE. — Ah! j'ai d'autres affaires en tête.... (*A part.*) Malheureux que je suis!

FREEPORT. — Je passe mon temps à la Bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois.... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, *à Freeport.* — Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT. — Moi? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE. — Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT. — Eh bien! que trouvez-vous donc là d'admirable? (*Il prend les gazettes.*) Ah! ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort!

MONROSE, *s'avançant.* — Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune! tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT. — Il était votre ami? j'en suis fâché.... « D'Édimbourg, le 14 avril.... On cherche partout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête. »

MONROSE. — Juste ciel! qu'entends-je? hem! que dites-vous? milord Monrose condamné à....

FREEPORT. — Oui, parbleu, le lord Monrose.... Lisez vous-même; je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.* — (*Froidement.*) Oui, cela est vrai.... (*A part.*) Il faut sortir d'ici. Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*A son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Hé, va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit.... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT. — Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie et fort honnête.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER. — Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE. — Oui, monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER. — Vous tenez un café et des appartements?

FABRICE. — Oui.

LE MESSAGER. — Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane?

FABRICE. — Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT. — Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER. — Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE. — Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.* — Une jeune Écossaise qu'on arrête, et le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas!

FREEPORT. — On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi! que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, monsieur le messager d'État.

FABRICE. — Ouais, mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon! Cela va perdre ma maison.... me voilà

ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien... Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER. — Point de raisonnement, en prison, ou caution, c'est la règle.

FABRICE. — Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER. — Votre personne et rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE. — Mon bon monsieur Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT. — Belle demande! apparemment.... Monsieur le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER. — Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT. — Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE. — Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT. — En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt.

(Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.)

SCÈNE V. — MONROSE, FABRICE.

FABRICE. — Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport; mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! il n'est pas complimenteur, mais il oblige en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE. — Il y a de belles âmes.... Que deviendrai-je?

FABRICE. — Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE. — Allons, partons cette nuit même.

FABRICE. — Il ne faut avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE. — Le seul ami que j'avais à Londres est mort!... Que fais-je ici?

FABRICE. — Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI. — MONROSE.

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! Je ne sais....

mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions.... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE VII. — MONROSE, POLLY.

MONROSE, *apercevant Polly qui passe.* — Mademoiselle, un petit mot, de grâce.... Êtes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui....

POLLY. — Oui, monsieur, je suis assez jeune; je suis Écossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE. — Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY. — Oh! non, monsieur; il y a si longtemps que je l'ai quitté.

MONROSE. — Et qui sont vos parents, je vous prie?

POLLY. — Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE. — Ah! j'entends; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY. — Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE. — Vous savez sans doute qui est votre maîtresse?

POLLY. — Oui, monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE. — Elle est donc malheureuse?

POLLY. — Oui, monsieur, et moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE. — Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille.

POLLY. — Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille. Que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE. — Une inconnue! O ciel si longtemps impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse...! Mais quelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY. — Oh! pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE. — Dix-huit ans!... hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans?...

POLLY. — Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge.

MONROSE. — Dix-huit ans! et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue! je ne me possède plus : il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

POLLY. — Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE. — Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY. — De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE. — Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerai peut-être : souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY. — Mon cher compatriote, vous m'attendrissez : attendez encore quelques moments. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII. — MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche*. — Monsieur, n'y a-t-il personne là ?

MONROSE. — Que j'attends son retour avec des mouvements d'impatience et de trouble !

FABRICE. — Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE. — Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE. — On vous cherche....

MONROSE, *se tournant*. — Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE. — On vous cherche, monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si, dans peu, on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE. — Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE. — Partez vite, croyez-moi ; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE. — Pardon.... Je ne sais.... où j'étais.... je vous entendais à peine.... Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne puis partir sans la voir.... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise.

FABRICE. — Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — FABRICE, FRÉLON, *dans le café, à une table;* FREEPORT, *une pipe à la main, au milieu d'eux.*

FABRICE. — Je suis obligé de vous l'avouer, monsieur Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRÉLON. — Tout ce qu'on dit est toujours faux : quelle mouche vous pique, monsieur Fabrice?

FABRICE. — Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poison.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.* — Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous.

FABRICE. — On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.* — De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE. — On commence même à dire que vous êtes un délateur; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.* — Un délateur.... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRÉLON. — Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE. — De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON. — Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE. — Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme (pardonnez si je répète ce qu'on dit), et d'un mauvais auteur!

FRÉLON. — Monsieur Fabrice, monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît : on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE. — Laissez là vos écrits : savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane?

FREEPORT. — Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE. — On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Écossais.

FRÉLON. — Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE. — On ajoute que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec

ceux de ce milord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, *à Frélon.* — Seriez-vous un mauvais sujet, en effet? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE. — Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FREEPORT. — Un milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE. — Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT. — Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise; je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai; je veux lui parler sérieusement. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II. — LORD MURRAY, *pensif et agité;* FRÊLON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas;* FABRICE, *s'éloignant un peu.*

LORD MURRAY, *à Fabrice, d'un air distrait.* — Je suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme; comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE. — Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAY. — Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle! daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés! Grâce à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. (*A Fabrice.*) Ami, laisse-moi parler en particulier à cet homme. (*En montrant Frélon.*)

FRÉLON, *à Fabrice.* — Eh bien! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en sortant.* — Je ne vois point cela.

LORD MURRAY, *à Frélon.* — Mon ami.

FRÉLON. — Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome...?

LORD MURRAY. — Non; il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Écosse; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'État.

FRÉLON. — Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAY, *lui donnant quelques guinées.* — Vous m'avez rendu service, sans le savoir; je ne regarde pas à l'intention: on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien;

tenez, voilà pour le bien que vous avez fait; mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme et de Mlle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRÉLON. — Grand merci, monseigneur. Tout le monde me dit des injures et me donne de l'argent : je suis plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III. — LORD MURRAY, POLLY.

LORD MURRAY, *seul un moment.* — Un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait... ! Entrons. (*A Polly, qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers !... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose : les ministres étaient à Windsor; il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY. — J'en tremble encore; ma maîtresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je ne sais comment j'ai eu assez de forces pour la secourir.

LORD MURRAY. — Tiens, voilà pour le service que tu lui as rendu.

POLLY. — Milord, j'accepte vos dons : je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAY. — Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! Malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ! combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY. — Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAY. — Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

POLLY. — Ah, milord ! gardez-vous-en bien; elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes !

LORD MURRAY. — Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

POLLY. — Je l'ignore.

LORD MURRAY. — O destinée ! juste ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit ? Et que se disaient-ils, Polly ?

POLLY. — Milord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendrissaient, ce bonhomme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCÈNE IV. — LADY ALTON, LORD MURRAY, POLLY.

LADY ALTON. — Ah ! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, et de votre intrigue.

LORD MURRAY. — Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (*A part.*) Quel contre-temps effroyable !

LADY ALTON. — Monstre ! perfide !

LORD MURRAY. — Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON. — Après une promesse de mariage ! scélérat ! après m'avoir juré tant d'amour !

LORD MURRAY. — Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais; quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON. — Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

LORD MURRAY. — Votre caractère, vos emportements : je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON. — Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAY. — Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, et pour les grâces.

LADY ALTON. — Traître ! tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

LORD MURRAY. — Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre : mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON. — Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout : des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous en lèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAY. — Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY. — Et moi, de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAY. — Ah ! madame, arrêtez-vous; un mot; expliquez-vous, écoutez....

LADY ALTON. — Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable. (*Elle sort.*)

SCÈNE V. — LORD MURRAY, POLLY.

LORD MURRAY. — Que prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O ciel! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux! Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane et cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY. — Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement : je crois que je le suis aussi; et, sans un homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire; mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAY. — Qu'ai-je entendu? quelle aventure! et que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne : le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. *(Il sort.)*

POLLY. — Voilà d'étranges aventures! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI. — MONROSE, LINDANE; POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*

MONROSE. — Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous, née dans le Locaber! et témoin de tant d'horreurs! persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentiments si nobles!

LINDANE. — Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette âme, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE. — O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance?

LINDANE. — Ce que je dois à mon père me force au silence : il est proscrit lui-même; on le cherche, je l'exposerais peut-être, si je me nommais : vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement; mais je ne vous connais pas : je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE. — Hélas ! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux.

LINDANE. — Je n'avais que cinq ans.

MONROSE. — Grand Dieu, qui avez pitié de moi ! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés !

LINDANE. — Quoi ! vous versez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.* — Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE. — J'avais dix ans quand elle mourut, dans mes bras, de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE. — Ah ! je succombe ! Quel moment et quel souvenir ! Chère et malheureuse épouse !... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres ! Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE. — Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère : mes larmes l'arrosent, et mon cœur, qui se fend, s'échappe vers vous.

MONROSE. — Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE. — Je respire à peine ! où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! Voici le premier instant heureux de ma vie.... O mon père !... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE. — Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murray, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice. Toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami qui pouvait, par son crédit, me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis : j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore : il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE. — Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murray ?

MONROSE. — Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE. — O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! Que faire ? quel parti prendre ? Ah ! mon père !

MONROSE. — Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE. — Je suis plus à plaindre que vous ne pensez.... Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE. — Résolu comme à la mort.

LINDANE. — Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE. — Vous m'attendrissez; votre voix pénètre mon cœur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE. — Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... Je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai.... C'en est fait, partons.

MONROSE. — Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE. — Cette vengeance me ferait mourir : partons, vous dis-je.

MONROSE. — Eh bien! l'amour paternel l'emporte : puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, et recevez encore mes embrassements et mes larmes.

SCÈNE VII. — LINDANE, POLLY.

LINDANE. — C'en est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murray; je suis morte pour lui.

POLLY. — Vous rêvez, mademoiselle; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE. — Il est ici, et il ne m'a point vue! c'est là le comble. O mon malheureux père! que ne suis-je partie plus tôt!

POLLY. — S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable milady Alton....

LINDANE. — Quoi! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire! Peut-on plus indignement se voir outrager? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY. — Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc; je vous jure que milord....

LINDANE. — Lui perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY. — Je vous jure que vous avez tort, que milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE. — La nature doit l'emporter sur l'amour : je ne sais où je vais, je ne sais ce que je deviendrai ; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY. — Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère maîtresse ; on vous aime.

LINDANE. — Ah ! Polly, es-tu capable de me suivre ?

POLLY. — Je vous suivrai jusqu'au bout du monde : mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE. — Laisse-moi, ne me parle point de milord. Hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi....

POLLY. — Eh bien ?

LINDANE. — Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs, me suffoquent. Allons tout préparer pour notre départ.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LINDANE, FREEPORT, FABRICE

FABRICE. — Cela perce le cœur, mademoiselle : Polly fait votre paquet, vous nous quittez.

LINDANE. — Mon cher hôte, et vous, monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, car on m'a dit ce que vous avez fait pour moi, vous ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits ; mais je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT. — Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller : est-ce que vous craignez quelque chose ? Vous avez tort ; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE. — Monsieur Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble. Je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT. — Je n'ai pleuré de ma vie : fi ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et, quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle : je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? Ne manquez pas de m'écrire.... n'y manquez pas.

LINDANE. — Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; et si jamais la fortune....

FREEPORT. — Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres : n'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE. — Mademoiselle, pardonnez; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE. — O ciel! autre infortune, autre humiliation : quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que milord.... et mon père....

FREEPORT, *à Fabrice.* — Oh! qu'à cela ne tienne : quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie. Je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*Bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi, revoyez-moi, quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCÈNE II. — LORD MURRAY, ET SES GENS, *dans l'enfoncement;* LINDANE, ET LES PRÉCÉDENTS, *sur le devant.*

LORD MURRAY, *à ses gens.* — Restez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer celui de Lindane!

LINDANE, *à Polly.* — Hélas! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT. — Ce milord-là vient toujours mal à propos : il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais, après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle.

LINDANE. — Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT. — Non, non; point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être : je vous dis que je n'aime point.... je vous verrai pourtant encore une fois; je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut : je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCÈNE III. — LORD MURRAY, LINDANE, POLLY.

LORD MURRAY. — Enfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas : une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane,

vous baissez les yeux, et vous pleurez! Quel est cet homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.* — Hélas! c'est un bon homme, un homme vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici longtemps à ma rivale en dédaignant de me voir; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAY. — Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches : je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous; si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE. — Non.

LORD MURRAY. — Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse; qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE. — Qui vous l'a dit?

LORD MURRAY, *montrant Polly.* — Elle-même, votre confidente.

LINDANE. — Quoi! tu m'as trahie?

POLLY. — Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE. — Eh bien! vous me connaissez : vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher. Et vous, son fils! vous! vous osez m'aimer!

LORD MURRAY. — Je vous adore, et je le dois. Mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous; confondons ensemble deux noms ennemis : j'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE. — Hélas! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais!

LORD MURRAY. — Que vous partiez! que vous me quittiez! Vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY. — Vous ne partirez point, mademoiselle; j'y mettrai bon ordre : vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

LORD MURRAY. — Eh! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE. — Mon père.

LORD MURRAY. — Votre père? Eh! où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE. — Il est ici : il m'emmène; c'en est fait.

LORD MURRAY. — Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE. — Ah! milord, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAY. — La vôtre est plus cruelle : croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*En se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel! que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur!

LINDANE. — Le voici qui vient me chercher : si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, éloignez-vous du moins pour quelque temps.

LORD MURRAY. — Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez : je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCÈNE IV. — MONROSE, LINDANE.

MONROSE. — Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE. — Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais : cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE. — Quoi! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir! après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces! avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature?

LINDANE. — Je n'ai point changé, j'en suis incapable.... je vous suivrai.... mais, encore une fois, attendez quelque temps; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instants précieux.

MONROSE. — Ils sont précieux, en effet, et vous les perdez : songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE. — Ces mots sont un coup de foudre pour moi : je n'y résiste plus; j'ai honte d'avoir tardé.... Cependant j'avais quelque espoir.... N'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah! malheureuse!

SCÈNE V. — FREEPORT ET FABRICE, *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE ET SA FILLE *partent de l'autre.*

FREEPORT, *à Fabrice.* — Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point. J'en suis bien aise; je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point; mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Freeport.* — Adieu, monsieur; nous partons le cœur plein de vos bontés : je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous; vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT. — Vous partez donc avec cette dame? je n'approuve point cela; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS; LORD MURRAY, *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAY. — Ah! je le tiens, ce gage de mon bonheur! Soyez béni, ô ciel, qui m'avez secondé!

FREEPORT. — Quoi! verrai-je toujours ce maudit milord? Que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE, *à sa fille, tandis que milord Murray parle à son domestique.* — Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE. — Mon père, c'est.... O ciel, ayez pitié de nous!

FABRICE. — Monsieur, c'est milord Murray, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE. — Murray! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs! (*Il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE. — Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE. — Cruelle fille? c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, *se jetant au-devant de Monrose.* — Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure; vous me perdriez.

FREEPORT. — Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAY, *toujours au fond du théâtre, à Monrose.* — Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE. — Je me meurs.

MONROSE. — Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE. — Monsieur, encore une fois....

LORD MURRAY. — Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*Il tire son épée.*)

LINDANE, *entre les bras de Polly.* — Cruel ! vous oseriez !...

LORD MURRAY. — Oui, j'ose.... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (*Il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT. — En voici bien d'une autre !

LORD MURRAY. — Percez mon cœur d'une main; mais de l'autre prenez cet écrit; lisez, et connaissez-moi. (*Il lui donne le rouleau.*)

MONROSE. — Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murray, que je dois tout ? Ah ! mon bienfaiteur !... (*Il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE. — Ah ! que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAY. — Embrassez-moi, mon père.

MONROSE. — Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAY, *en montrant Lindane.* — Voilà ma récompense.

MONROSE. — Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT, *à Fabrice.* — Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

FIN DE L'ÉCOSSAISE.

TANCRÈDE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(3 SEPTEMBRE 1760.)

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR

Madame,

Toutes les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt : celle que vous reçûtes de M. Crébillon, mon confrère à l'Académie, et mon premier maître[1] dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance; le mien durera moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance[2] les grâces et les talents se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, madame, et je dois le dire. J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; et j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seul m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'est pas celui qui mérite le moins d'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble; c'est là que l'esprit et le goût de la jeunesse se for-

1. Crébillon avait dédié son *Catilina* à Mme de Pompadour. (Éd.)

2. Les éditions de 1761 et 1763 ont ici un alinéa de plus.

« Continuez, madame, à favoriser tous les beaux-arts; ils font la gloire d'une nation; ils sont chers aux belles âmes; il n'y a que les esprits durs et insipides qui les dédaignent : vous en avez cultivé plusieurs avec succès, et il n'en est aucun sur lequel vous n'ayez des lumières. » (Éd.)

ment : les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, et nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi; c'est une école toujours subsistante de poésie et de vertu.

La tragédie n'est pas encore peut-être tout à fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre sur cet art des Sophocle et des Euripide. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'âme et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, madame, que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés; tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement ne permettait pas de délai; la pièce fut faite et apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidèles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts mêmes instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût [1].

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie essen-

1. Dans les mêmes éditions de Prault et de Duchesne, on lit de plus : « Je ne saurais trop recommander qu'on cherche à mettre sur notre scène quelques parties de notre histoire de France. On m'a dit que les noms des anciennes maisons qu'on retrouve dans *Zaïre*, dans *le Duc de Foix*, dans *Tancrède*, ont fait plaisir à la nation. C'est encore peut-être un nouvel aiguillon de gloire pour ceux qui descendent de ces races illustres. Il me semble qu'après avoir fait paraître tant de héros étrangers sur la scène, il nous manquait d'y montrer les nôtres. J'ai eu le bonheur de peindre le grand, l'aimable Henri IV, dans un poëme qui ne déplaît pas aux bons citoyens. Un temps viendra que quelque génie plus heureux l'introduira sur la scène avec plus de majesté.

tielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France, en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration; et la sorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède* approche peut-être trop de la prose. Ainsi il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacle magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir du spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France; cependant rien ne nous y manque : le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite province est devenue un jardin riant. Il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, madame, un peu loin de *Tancrède :* j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos moments, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serais plus diffus si je m'abandonnais aux sentiments de ma reconnaissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, madame, mon attachement et mon respect, que rien ne peut altérer jamais.

Ferney en Bourgogne, 10 d'octobre 1759.

PERSONNAGES.

ARGIRE, TANCRÈDE, ORBASSAN, LORÉDAN, CATANE, } chevaliers
ALDAMON, soldat.
AMÉNAÏDE, fille d'Argire.
FANIE, suivante d'Aménaïde.
PLUSIEURS CHEVALIERS, assistant au conseil.
ÉCUYERS, SOLDATS, PEUPLE.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire, et dans une salle du conseil, ensuite dans une place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au IX[e] siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commencèrent à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS, *rangés en demi-cercle.*

ARGIRE.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un État triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop longtemps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrasins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,

Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon[1] dans Rome, armé d'un saint courage
Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'État répandait le sang de ses enfants.
Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'État puisse renaître;
Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop longtemps entre nos deux maisons;
L'État en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille,
Je servirai l'État, vous, et votre famille;
Et, du pied des autels, où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux :
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy[2] vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
D'abord modeste et simple, il voulut vous servir;
Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.

1. Léon IV, un des plus grands papes que Rome ait jamais eus. Il chassa les Arabes, et sauva Rome en 849. (Ed.)

2. Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps de Charles le Chauve.

Sa race, accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
Tancrède[1], un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours
Trois simples écuyers[2], sans bien et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie[3],
Aux champs Apuliens[4] se faire une patrie;
Et, n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, et fonder des États.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord, et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité :
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef de musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!
Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous, Solamir entretienne
Des sujets corrompus, vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!

1. Ce n'est pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.
2. Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille, Drogon Bateric, et Ripostel.
3. La Normandie. — 4. Le pays de Naples.

Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisants que l'Arabe cultive[1]!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve surtout cette sévérité
Vengeresse des lois et de la liberté.
Pour détruire l'Espagne, il a suffi d'un traître[2]:
Il en fut parmi nous; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au salut de l'État que toute pitié cède;
Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un sang parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste et sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret attachés;
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'État, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui;
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai; mais enfin
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin :
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat?

1. En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.
2. Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

ARGIRE.

Non; je hais la rigueur,
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'État, l'État seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre[1];
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous; j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vus vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN.

Nous combattrons sous vous, seigneur; nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II. — ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'État, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si, dans notre querelle, à jamais assoupie,

1. Il était très-commun de marier des chrétiennes à des musulmans; et Abdélasis, le fils de Mussa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi Rodrigue. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Mon cœur, qui vous haït, ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
Ce cœur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'État, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère
Élevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines :
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang;
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III. — ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Le bien de cet État, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.

Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis...

AMÉNAÏDE, *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, seigneur; et sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMÉNAÏDE.

Mon père, en tous les temps je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, madame; et, loin de m'opposer
A de tels sentiments, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête :
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne; et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV. — ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure :
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre;

Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé longtemps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglants repoussa vos vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée :
Un malheur inouï m'en avait exilée ;
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime :
Je suis enfin la vôtre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune :
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère :

Elle abusa longtemps de son autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie :
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais! lui? Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse et le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde :
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'État;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat :
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentiments; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse :
La vôtre doit couler sous les lois du devoir;
Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ah! seigneur, croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie :

Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change, et ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment? Que dites-vous?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
Est peu respectueuse, et vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté
Dans votre république a moins de liberté :
A Byzance on le sert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, et défend le murmure.
Les musulmans altiers, trop longtemps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs :
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime :
La parole est donnée; y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant! détournez ces funestes présages;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens!

SCÈNE V. — AMÉNAÏDE.

Tancrède, cher amant! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCÈNE VI. — AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.

Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent :
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et, puisque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter :
Votre âme est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah ! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Écoute : dans ces murs Tancrède est regretté;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore;
Mais il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel, je t'implore!

(A Fanie.)

Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin;
Et, quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai? justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux!

AMÉNAÏDE.

Il ne le sera pas.... non, Fanie; et peut-être

Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens.... je t'apprendrai tout.... mais il faut tout oser;
Le joug est trop honteux; ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse.
Le trahir est un crime; obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide esclave, à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité!
Non, l'amour à mon sexe inspire le courage :
C'est à moi de hâter ce fortuné retour;
Et, s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — AMÉNAÏDE.

Où porté-je mes pas?... d'où vient que je frissonne?
Moi, des remords! qui, moi? le crime seul les donne....
Ma cause est juste.... O cieux! protégez mes desseins!
(A Fanie, qui entre.)
Allons, rassurons-nous.... Suis-je en tout obéie?

FANIE.

Votre esclave est parti; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois et dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins :
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins, remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire :
Tant la nature unit les malheureux mortels!

FANIE.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable, à qui tout autre cède,

Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments;
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.
Hélas! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars;
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père et respecte son âge;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne

Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la signe
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même est aujourd'hui porté :
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais; mon esprit en fut épouvanté :
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède, elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ces braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers :
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux;
Trop de prévention peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :
La foule des humains n'existe point pour moi;

Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II. — AMÉNAÏDE, FANIE, *sur le devant;* ARGIRE, LES CHEVALIERS, *au fond.*

ARGIRE.

Chevaliers.... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(A sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.)
Retirez-vous.... sortez....

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon père!

ARGIRE.

Moi, ton père! est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, *faisant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête.... ah, trop chère victime!
Qu'as-tu fait?

AMÉNAÏDE, *pleurant.*

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMÉNAÏDE.

Non....

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille!... il est donc vrai?... tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop longtemps.... Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle :
Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
Laisse-moi, malheureuse; ôte-toi de ces lieux :
Va, sors.... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE *sort presque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs.

SCÈNE III. — ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après son aveu même.... après ce crime affreux....
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux....
Je dois tout à l'État.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas.... c'est un barbare effort :
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir :
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'État était perdu. Nos dangers, nos serments,
Ne souffrent point de nous de vains ménagements :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'État parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.
Mais elle était ma fille.... et voilà son époux....
Je cède à ma douleur.... Je m'abandonne à vous....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — LES CHEVALIERS.

CATANE.

Déjà de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers musulmans,

Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(A Orbassan.)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime :
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste.
« Régnez dans nos États : » ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins.... et, coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise.... On approche.... C'est elle
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V. — LES CHEVALIERS, *sur le devant;* AMÉNAÏDE, *au fond*, *entourée de gardes.*

AMÉNAÏDE, *dans le fond.*

O céleste puissance!
Ne m'abandonnez point dans ces moments affreux.
Grand Dieu! vous connaissez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaissez mon cœur; est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui, mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur, sont outragés :
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous : un même soin m'anime.
Éloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI. — AMÉNAÏDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers moments venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne; il est trop inouï :
Et, pour vous, pour l'État, et surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit; je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats;
Le jugement de Dieu[1] dépend de notre bras;
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul; et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise
Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise,
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre âme surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née;

1. On sait assez qu'on appelait ces combats *le jugement de Dieu*.

La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des serments solennels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels;
A ma franchise altière il faut parler sans feinte :
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé.
Je puis mourir pour vous; mais je dois être aimé

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon âme éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance;
Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi; sachez que mon cœur vous offense;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
Je ne vous trahis point, je n'avais rien promis.
Mon âme envers la vôtre est assez criminelle;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle....
Je ne peux vous aimer; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort....
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père;
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi
Je ne puis vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense :
Mais, quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vous
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle;

Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII. — AMÉNAÏDE; SOLDATS, *dans l'enfoncement*

AMÉNAÏDE.

J'ai donc dicté l'arrêt.... et je me sacrifie!
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je suis donc condamnée!... Oui, je le suis pour toi;
Allons.... je l'ai voulu.... Mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux.... Ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourments, trépas honteux.... tout mon courage cède....
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable!.... un père, une patrie!
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!
(A Fanie, qui entre.)
Quels moments pour Tancrède! O ma chère Fanie!
(Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE.

Ah!... je vois s'avancer ces monstres odieux....
(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)
Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers sentiments, et mes derniers adieux,
Fanie.... il apprendra si je mourus fidèle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux;
Je ne meurs que pour lui.... ma mort est moins cruelle.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — TANCRÈDE, *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc.;* ALDAMON.

TANCRÈDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.

Que Tancrède est heureux ! que ce jour m'est prospère !
Tout mon sort est changé. Cher ami ! je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen....

TANCRÈDE.

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu :
C'est là mon seul mérite. Élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois....

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni!
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit : plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple, et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est celèbre assez.
(A ses écuyers.)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.)
Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;

Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas, et fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est *l'amour et l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
(A Aldamon.)
Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, *à part.*

Père d'Aménaïde!...

ALDAMON.

On le vit trop longtemps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre:
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, et parais devant elle;
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français

Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCÈNE II. — TANCRÈDE; SES ÉCUYERS *au fond.*

TANCRÈDE.

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui, dans tous les temps, accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur;
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arrive : un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir?
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidèle.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde; il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

SCÈNE III. — TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence :
Tu vois tous mes transports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime :
La gloire vous attend aux tentes des Césars;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :
Fuyez; vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins.... Oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel! Orbassan l'emporte! Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, et mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée;
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée,
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de nos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie;
Achève.... parle.... hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux;
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie :
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux;
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!... Dans Byzance il soupira pour elle :
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur;
Tant d'horreur n'entre point dans une âme si belle,
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE.

Écoute : je connais l'envie et l'imposture :
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure?
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Mais toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'États en États ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut longtemps accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse;
Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! seigneur, arrêtez : il faut donc tout vous dire;
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse; on ose en murmurer,
On pleure; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde! ô cieux!... Crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas :
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces moments formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père....

TANCRÈDE.

Retire-toi.... surtout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV. — ARGIRE, *dans un des côtés de la scène;* TANCRÈDE, *sur le devant;* ALDAMON, *loin de lui*, *dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... Pardonnez.... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux, et frémissant de vous interroger;
Malheureux comme vous.... Ah! par pitié.... de grâce,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai?... votre fille!... est-il possible?...

ARGIRE.

Hélas!

Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle est coupable?

ARGIRE, *avec des soupirs et des pleurs.*

Elle est.... la honte de son père

TANCRÈDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable! ô jour! ô détestables bords!
Jour à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre :
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
Et, malgré notre usage antique et solennel,
Si vanté dans l'Europe, et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente;
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

Il s'en présentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui, pour nous défendre, entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter.... Qui combattra?

TANCRÈDE.

Qui? moi.

Moi, dis-je; et, si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, seigneur, pour récompense,

De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance :
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V. — ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, CHEVALIERS, SUITE.

ORBASSAN, *à Argire.*

L'État est en danger, songeons à lui, seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
(Montrant Tancrède.)
Ce brave chevalier y guidera mes pas :
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
Allez aux musulmans porter vos derniers coups;
Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire :
L'inexorable loi ne sait rien ménager;
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.

Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient; éloignez-vous.

TANCRÈDE, *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'État nécessaire.

SCÈNE VI. — *La scène s'ouvre : on voit* AMÉNAÏDE *au milieu des gardes;* LES CHEVALIERS, LE PEUPLE, *remplissent la place.*

ARGIRE, *à Tancrède.*

Généreux inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets.... C'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels moments pour tous trois!

AMÉNAÏDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais; j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique :
Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux;
J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait sur mon âme une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez; mais écoutez, sachez tout mon malheur :
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur.
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice
(Apercevant Tancrède.)
Aurait pu.... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui?... je me meurs.

(Elle tombe évanouie entre les gardes.)

TANCRÈDE.

Ah! ma seule présence

Est pour elle un reproche! il n'importe.... Arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier : ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage;
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie;
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne,
Je jette devant toi le gage du combat.

(Il jette son gantelet sur la scène.)

L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur

(Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.)

Je le fais à moi-même; et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'État.
D'un combat singulier la gloire est périssable;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens; et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'État sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII. — ARGIRE, *sur le devant;* AMÉNAÏDE, *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

Ciel! que deviendra-t-il? Si l'on sait sa naissance
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMÉNAÏDE, *appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grâce? Ah! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable :
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable;
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille, accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cause est si belle.... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — TANCRÈDE, LORÉDAN, CHEVALIERS.

(Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.)

LORÉDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale :
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'État se livrait tout entier,

Et de qui la valeur fut à la vôtre égale;
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort?

TANCRÈDE, *dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.*

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine;
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître;
Défendez avec nous notre culte et nos lois;
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'État.
Je le hais plus que vous : mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, seigneur; et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'est là tout mon espoir.

LORÉDAN.

C'est celui de l'État; déjà le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; et vous, qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

(Les chevaliers sortent.)

TANCRÈDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II. — TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter de vos mains triomphantes
d'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCRÈDE.

Non sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort ni son ignominie;
Et, l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les serments, les autels moins sacrés
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage :
Je vous suis au combat; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle

L'image des vertus que je crus voir en elle?
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable.... et peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse.... il la faut expier,
Il faut périr.... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE.

Ah! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère:
Solamir en ces lieux adora ses attraits;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avais douté; je dois en croire un père:
Le père le plus tendre est son accusateur:
Il condamne sa fille; elle-même s'accuse;
Enfin mes yeux l'ont vu, ce billet plein d'horreur:
« Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur! »
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru se livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impétueux domine en Italie;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs États réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCÈNE III. — TANCRÈDE, ALDAMON, PLUSIEURS CHEVALIERS.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu : je m'arrache à ces lieux;
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV. — TANCRÈDE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE, CHEVALIERS.

AMÉNAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon Dieu tutélaire!
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(Tancrède la relève, mais en se détournant.)
Ce n'est point m'abaisser; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence?
Qui pourra condamner ma juste impatience?
Je m'arrache à ses bras.... mais ne puis-je, seigneur,
Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœur?
Je n'ose vous nommer.... et vous baissez la vue....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes consterné.... mon âme est confondue;
Je crains de vous parler.... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux.... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez.... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressants me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix.... je n'ai point d'autre espoir :
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être;
Mon cœur vous en dégage.... et le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse.... et moi, je vais chercher la mort.

SCÈNE V. — AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Veillé-je? et du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie!
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon âme étonnée.

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyait son amante!
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce, et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire;
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer; la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable?

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, *reprenant sa fierté et ses forces.*

Rien ne peut l'excuser....
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait; je ne veux jamais lui pardonner;

Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon âme offensée;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître;
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

SCÈNE VI. — ARGIRE, AMÉNAÏDE, SUITE.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments.
On va combattre; allons, guidez mes pas tremblants.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède!

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre sénat barbare?

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie;
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais.... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire·
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère;
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi rester! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez :
J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égarements de ton âme éperdue.
Ce n'est point en ces lieux comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine;

Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père, et défende ma gloire!
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable:
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné:
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCÈNE VII. — AMÉNAÏDE.

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups.... en garantir ta tête;
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi;
Punir ton injustice en expirant pour toi;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.—LES CHEVALIERS ET LEURS ÉCUYERS, *l'épée à la main;* DES SOLDATS, *portant des trophées;* LE PEUPLE, *dans le fond.*

LORÉDAN.

Allez, et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands sacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées;
Et, foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire;
Que le bonheur public apaise ses douleurs :
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'État heureux quand le père soupire!
  Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie?
  (A Catane.)
Seigneur, il a longtemps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand cœur :

Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir; et, toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et surtout à son bras;
Nous revenions vers vous, conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à la gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance;
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance
Aussi rapidement qu'il avait combattu.
« C'est pour jamais, » dit-il. Ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée :
Son père, en gémissant, suit à peine ses pas;
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes.
« C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde;
C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois. »
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LORÉDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste :
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite :
Mais, quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II. — LES CHEVALIERS, ARGIRE; AMÉNAÏDE, *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril; trop de zèle l'excite :
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,

Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas ! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III. — ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

O ciel ! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(Aménaïde s'avance.)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état, sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré;
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au delà du terme et de notre espérance :
C'est ce que fait Tancrède; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :
Tancrède va sortir de son erreur cruelle;

Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses;
Sa dernière prière a béni nos tendresses :
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur.... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien! ce sort est réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV. — ARGIRE, AMÉNAÏDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique,
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre État vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,

Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Roland, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtemps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble; hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes;
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine :
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V. — ARGIRE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute il l'est, madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? Ah, malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il est mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher.... O Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai.... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je? il le faut.... c'est mon dernier effort.

(Elle lit.)

Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
Vous avoir conservé la gloire avec la vie....
Eh bien, mon père!

(Elle se jette dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits:
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde, avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom!

AMÉNAÏDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie, et le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt, ô ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause.... Ah! devant qu'il expire....
Que vois-je? mes tyrans!

SCÈNE VI. — LORÉDAN, CHEVALIERS, SUITE, AMÉNAÏDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON; TANCRÈDE, *dans le fond, porté par des soldats.*

LORÉDAN.

O malheureux Argire !
O fille infortunée ! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux, versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette âme, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux;
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménaïde presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et, se retournant avec horreur vers Lorédan, dit :)

AMÉNAÏDE.

Barbares, laissez là vos remords odieux.
(Puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds.)
Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas ! peux-tu m'entendre ?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir ?
Hélas ! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon âme est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis :
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis;
Honore d'un regard ton épouse fidèle....
(Il la regarde.)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle !...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï ?
Peux-tu me soupçonner ?

TANCRÈDE, *se soulevant un peu.*

Ah ! vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous : elle seule était juste.

Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde.... ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible, hélas! et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse!

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah, Tancrède!

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me consoler;
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna sa foi;
Voilà de nos soupçons la victime innocente;
A sa tremblante main joignez ma main sanglante;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie!

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé.... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde!...

AMÉNAÏDE.

Eh bien!

TANCRÈDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant.... et jurez-moi de vivre....
(Il retombe.)

CATANE.

Il expire.... et nos cœurs de regrets pénétrés....
Qui l'ont connu trop tard....

AMÉNAÏDE, *se jetant sur le corps de Tancrède.*

Il meurt, et vous pleurez....
Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie!
(Elle se relève et marche.)
Que l'enfer engloutisse, et vous, et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre!
(Elle se rejette sur le corps de Tancrède.)
Tancrède! cher Tancrède!
(Elle se relève en fureur.)
Il meurt, et vous vivez!
Vous vivez!... je le suis.... je l'entends, il m'appelle....
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.
(Elle tombe dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah! ma fille!

AMÉNAÏDE, *égarée, et le repoussant.*

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère :
Vous fûtes leur complice.... Ah! pardonnez, hélas!
(A Tancrède.)
Je meurs en vous aimant.... J'expire entre tes bras,
Cher Tancrède....
(Elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

FIN DE TANCRÈDE.

LE DROIT DU SEIGNEUR.

COMÉDIE[1].

PERSONNAGES.

Le marquis DU CARRAGE.
Le chevalier DE GERNANCE.
MÉTAPROSE, baillif.
MATHURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTHE, élevée chez Dignant.
BERTHE, seconde femme de Dignant.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
Domestiques.

La scène est en Picardie; et l'action, du temps de Henri II.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

Écoutez-moi, monsieur le magister :
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acanthe, et n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLIF.

Plaisante question!
Eh! que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente :
J'ai mes raisons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acanthe :
C'est un beau nom; il vient du grec *Anthos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos se traduit par *Fleur;* et ta future

1. Représentée en cinq actes, sur le Théâtre-Français, le 18 janvier 1762, sous le titre *l'Écueil du sage;* remise au théâtre, en trois actes, le 12 juin 1779. (Ed.)

Est une fleur que la belle nature,
Pour la cueillir, façonna de sa main :
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père, à sa guise,
Donne des noms aux enfants qu'on baptise.
Acanthe a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du grec ?

LE BAILLIF.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLIF.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi ; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acanthe, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant ;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît aussi rechigner dans son âme.
Oui, cette Acanthe, en un mot cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine, et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas ;
Et, quand je parle, elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage, en mon chef résolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'est enfin, et de manière exacte :
Chez ses parents je t'en dresserai l'acte ;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis baillif, je suis notaire aussi ;
Et je suis prêt, dans mes trois caractères,
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu ? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très-pressé.... Voyez-vous, l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul!... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : et quand donc?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement :
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien! je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger désormais;
Car je suis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette; c'est Acanthe,
Entendez-vous, qui seule ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif?

LE BAILLIF.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre :
Il vient demain; ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Comment?

MATHURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :

J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLIF.

Mais il est fort honnête :
Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien longtemps
C'est établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles,
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout.... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands sots !

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes,
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes;
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons?
Sommes-nous pas cent contre un? Ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.

Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillifs, ma foi, sont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit, Mathurin : mais, je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos;
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison : ça m'embarrasse;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais palsambleu, vous m'avouerez aussi
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd, et brutal!
Tu n'as pas lu le code féodal.

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLIF.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'est comme qui dirait....

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles?

(Il menace le baillif, qui parle toujours en reculant; et Mathurin court après lui.)

LE BAILLIF.

Je suis baillif, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dîmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'âme!
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit baillif!

LE BAILLIF, *en s'en allant.*

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCÈNE II. — MATHURIN.

Chien de baillif! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vite;
Parlons au père, à la fille surtout;
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis.... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite : une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, et j'ai vu la friponne
Pour mes écus mugueter ma personne;
J'ai voulu rompre, et je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe, et je m'en vais l'avoir;
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, et son allure est fière :
Moi, je le suis; et, dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons....

SCÈNE III. — MATHURIN; COLETTE, *courant après*

COLETTE.

Je t'y prends, traître!

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait.... bonjour.

COLETTE.

Mathurin! Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année :
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers, que tu me faisais faire

Par le baillif, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi, mais tout allait fort bien :
Tout est passé, lâche! tu me délaisses.

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement;
En sens contraire il me pousse à présent :
Il est le maître.

COLETTE.

Eh! va, va, ta Colette
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.
Le diable est juste, et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'est bien à toi d'avoir l'âme inconstante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison;
Et, pour quelqu'un de notre Picardie,
Tu m'as parue un peu trop dégourdie :
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acanthe, enfin, aura la préférence :
La chose est faite : adieu; prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître! je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur; ma famille
A du crédit, et j'en ai : je suis fille;
Et monseigneur donne protection,

Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état :
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse : il faut
Voir le beau-père, et conclure au plus tôt.

SCÈNE IV. — MATHURIN, DIGNANT, ACANTHE, COLETTE

MATHURIN.

Allons, beau-père, allons bâcler la chose.

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien, non; je m'oppose
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(A Acanthe.)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTHE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!... Tout ce train-là me lasse :
Je suis têtu; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés,
Car je suis riche.... Or, beau-père, écoutez :
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel : ça n'est pas mal.
Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille;
Mes petits-fils deviendront présidents :
De monseigneur un jour les descendants
Feront leur cour aux miens; et, quand j'y pense,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur : il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE, *à Mathurin.*

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre baillif t'a donné sa folie.
Eh! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'est différent; je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acanthe.
Notre baillif dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille;
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur; je vis de ses bontés,
Je lui dois tout; j'attends ses volontés :
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTHE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien! fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi; ça m'irrite.

SCÈNE V. — Les précédents, BERTHE.

MATHURIN, *à Berthe, qui arrive.*

Ma belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis,
Chacun rebèque; et je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout à l'heure,

Je ne le serai point; tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne,
Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien :
J'en suis content, et je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir, en cachette,
Lit des romans que le baillif lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah! c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé : ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagements
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire :
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons, qu'on se dépêche :

Quels sots propos ! suivez-moi promptement
Chez le baillif.

COLETTE, *à Acanthe.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acanthe.

ACANTHE.

O ciel ! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE, *à Acanthe.*

Quoi donc ! sans sourciller?
Mais parlez donc.

ACANTHE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le baillif, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTHE.

Ah ! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgents;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.

(Ils sortent.)

ACANTHE.

Ah ! que je sens de trouble et de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Mathurin ?

SCÈNE VI. — ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ah ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTHE.

Mon Dieu, non.
Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée; il me faut un abri;
Et par besoin je dois prendre un mari.

C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine,
Mais je ne sais comment m'y prendre; hélas!
Que devenir?... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTHE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour :
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles,
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTHE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protége aussi.

ACANTHE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTHE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTHE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois?... ah! le plaisant château!
De Mathurin le logis est plus beau;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTHE.

Oui, je le sais; mais cette demoiselle
Est autre chose; elle est de qualité;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'âme est si bonne!
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTHE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'âme autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur âme est façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTHE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon âme;
Je crois en valoir mieux quand je les voi :
J'ai de l'orgueil, et je ne sais pourquoi....
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTHE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur.

COLETTE.

Oh, ma foi!
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTHE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, et conduit mon affaire;
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTHE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice!
Chère Colette, agissons bien à point,

Toi, pour l'avoir; moi, pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage;
Mais en perdant je gagne davantage.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — LE BAILLIF; PHLIPE, *son valet;* *ensuite* COLETTE.

LE BAILLIF.

Ma robe, allons.... du respect.... vite Phlipe.
C'est en baillif qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des clients qu'il faut expédier.
Je suis baillif, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(Il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio.... chapitre deux.
Empêchements.... Ces cas-là sont véreux;
Il faut savoir de la jurisprudence.
(A Colette.)
Approchez-vous.... faites la révérence,
Colette : il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF, *écrivant.*

Bon.
Colette.... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage?

COLETTE.

Fi donc, monsieur! j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF, *écrivant.*

Çà, vingt ans passe : ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.

Dites-les.... Aurait-il...?

COLETTE.

Oh! oui, monsieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil
A tout moment de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLIF, *écrivant.*

En légitime nœud.... quelle malice!
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout; mon témoin c'est moi-même :
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien :
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire;
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLIF.

En abuser! mais vraiment c'est un cas
Épouvantable, et vous n'en parliez pas!
Instrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages
Contre les lois, faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très-intact; et, pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits,
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,
Énormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'est pas tout; il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître baillif, qu'entendez-vous?

LE BAILLIF.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(Il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute :
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLIF.

Oui; quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, baillif; vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acanthe.

LE BAILLIF.

Il l'aura;
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis baillif, et j'ai les droits du maître
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marierez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II. — COLETTE.

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté; cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCÈNE III. — COLETTE, ACANTHE.

COLETTE.

A mon secours! me voilà déboutée.

ACANTHE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui; l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTHE.

Hélas! je suis bien pis.
De mes chagrins mon âme est oppressée;
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTHE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne sais quoi de brillant et de fier :
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTHE.

J'ai par malheur de trop hauts sentiments.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTHE

Le baillif Métaprose
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle chose!

COLETTE.

En quoi si belle?

ACANTHE.

On y voit des amants
Si courageux, si tendres, si galants!

COLETTE.

Oh! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTHE.

Colette,
Que les romans rendent l'âme inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTHE.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit;
A réfléchir que de nuits j'ai passées!
Que les romans font naître de pensées!
Que les héros de ces livres charmants
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel.... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village,
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit, et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTHE.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur, qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table,
Il m'accueillit : ah! qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays :
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras, sans doute, à son retour.

ACANTHE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTHE.

Je l'ai distincte et claire;
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance :
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin :
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire :
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah! qu'un roman est beau!

ACANTHE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur

N'aime-t-il pas en secret monseigneur?

ACANTHE.

Oh! non; je n'ose : et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentiments si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point.... mais il est cause
Que, l'ayant vu, je ne puis à présent
En aimer d'autre.... et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?
J'avouerai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTHE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance :
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et, réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable :
Ah! la douceur est l'appât qui nous prend.
Que monseigneur, ô ciel, est différent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTHE.

Oh! Mathurin.... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais monseigneur est bon; il est le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle!

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTHE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTHE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTHE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh! moque-toi de Berthe.

ACANTHE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine :
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui qu'elle daigne accorder
Aux malheureux; cette dame est si bonne!
Laure surtout, cette vieille personne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié;
Car sais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ses bontés m'honore?
Entre ses bras elle me tient souvent,
Elle m'instruit, et pleure en m'instruisant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTHE.

Mais de ma destinée :
Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin.... Crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons....
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah! oui, ma chère Acanthe,
Enfuyons-nous; la chose est très-prudente.
Viens; je connais des chemins détournés
Tout près d'ici.

SCÈNE IV. — ACANTHE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acanthe.*

Quel chemin vous prenez!
Êtes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!

Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée.
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN, *approche sa main, et veut l'embrasser.*

Ah! palsandié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne, et détourne la tête!

ACANTHE.

Pardon, mon père; hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant; tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier : c'est, je pense, un des gens
De monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne :
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage;
Mais il est trop sérieux pour son âge;
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici;
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!

Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle.... Ha! ha! c'est toi, Colette;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?
Mathurin est ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je réponds sur mon âme
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTHE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTHE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter;
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect!

DIGNANT.

Votre avis est sensé;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE, *à Acanthe.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.

J'en fis l'épreuve; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(A Colette, en s'en allant.)
C'est très-bien dit. Eh bien! l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.
(Ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh, oh! nos gens viennent en diligence.
Eh quoi! déjà le chevalier Gernance?

SCÈNE VI. — LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier;
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille;
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acanthe est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas :
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène,
Avec sa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien;
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Eh! que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;
Elle est très-fraîche, elle est de qualité;
Cela convient à votre dignité :
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage,
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour;
Mais, entre nous, elle sent trop sa dame;
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, et je le suis aussi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante :
Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué
Je me sentis, l'an passé, provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;

Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine,
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir, à cinq cents pas d'ici,
Dormène et Laure, en très-mince équipage
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportements
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux; mais votre belle Acanthe
Est bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.
La résistance est un charme de plus;
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron faisant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acanthe ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et sonne les alarmes;
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;

C'est du secours qui vient aux ennemis :
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe.
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Cher chevalier, que mon cœur est en paix!
Que mes regards sont ici satisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines, me sont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manéges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du cœur laissent un vide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde, où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'on peut se réjouir partout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Longtemps en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différents!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant, vous savez qu'on apprête,
Pour ce jour même, une très-belle fête;
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage;
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage :
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous, par vos galants exploits.
Tout peut passer dans les villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévère;
Mais, entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon âme sensible;
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si, comme moi, cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois; mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut:
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez : de son cœur on est maître:
J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être;
Et, croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous;
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre;
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,

Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous;
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte;
Les plus prudents se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez surtout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons, et des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agréments, n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang; lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préserve!
Il faut savoir être maître chez soi;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philosophie
Me paraît toute à rebours du bon sens;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;

Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, et la mère, et la tante,
C'est le baillif, Colette, et tout le bourg.

SCÈNE II. — LE MARQUIS, LE CHEVALIER; LE BAILLIF, *à la tête des habitants.*

LE MARQUIS.

J'en suis touché. Bonjour, enfants, bonjour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant Votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs....

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah! finissez. Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe est votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-da, monsieur; la fiançaille est faite,
Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, baillif, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLIF.

La chose est constatée.
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et monseigneur saura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente,
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acanthe?

ACANTHE.

Je dois d'un père, avec raison chéri,
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême :
Eh bien! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS, *à Acanthe.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille,
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLIF.

Et votre droit, monseigneur! le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage :
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah! quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin....

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le serez; j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III. — LE BAILLIF, LES PRÉCÉDENTS, *moins le marquis et le chevalier.*

MATHURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heur
Chacun s'en aille, et qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte !

LE BAILLIF.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, *au baillif.*

Mais doit-on... ?

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre;
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(A Acanthe.)
Quand près de vous il daignera se rendre.
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté :
(Lui donnant des papiers cachetés.)
C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez pas.... O fille toujours chère....
Embrassez-moi.

ACANTHE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis; ils sont pour moi sacrés;
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois.... de vous je me sépare,
C'est pour jamais; mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons; tous ces beaux compliments
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE, *à Acanthe.*

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'homie
Mon Mathurin; vengez-moi des ingrats.

ACANTHE.

Le cœur me bat.... Que deviendrai-je? hélas!

SCÈNE IV. — LE BAILLIF, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître baillif; c'est une tyrannie.

LE BAILLIF.

C'est la condition *sine qua non.*

MATHURIN.

Sine qua non! quel diable de jargon!
Morbleu, ma femme est à moi.

LE BAILLIF.

Pas encore:
Il faut premier que monseigneur l'honore
D'un entretien selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils?

LE BAILLIF.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée;
Puis monseigneur, dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi! pas plus loin?

LE BAILLIF.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.

Et puis après ?

LE BAILLIF.

Monseigneur avec grâce
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour les présents.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle; il vous la considère;
Il examine à fond son caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLIF.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme ?

LE BAILLIF.

La loi porte
Que, s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTHE.

Moi, j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, *sortant.*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit; et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;

Songe surtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(Il sort.)

ACANTHE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue?
La peur me prend; je suis tout éperdue.

LE BAILLIF.

Asseyez-vous; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCÈNE V. — ACANTHE.

Il est aimable.... Ah! je le sais, sans doute.
Pourrai-je, hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et si mon âme avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour?...
Où suis-je?... on ouvre!... à peine j'envisage
Celui qui vient.... Je ne vois qu'un nuage.

SCÈNE VI. — LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE, *s'asseyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse, et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance :
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans sa poche.*
Donnez-les, belle Acanthe,
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts : ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins : comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché.... Vous deviez être heureuse.

ACANTHE.

Ah! je le suis un moment, monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTHE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien; et j'avouerai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que, dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs et leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTHE, *à genoux.*

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me seraient horribles;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles :
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous, la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empressement.*

Eh! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, et dans votre personne,
(Ils s'approchent.)
Dans vos discours, si nobles, si touchants,

Qui ne sont point le langage des champs !
Je l'avouerai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur ?
Partout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est vòtre partage :
Mais l'esprit seul, sans éducation,
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTHE.

Ah ! que pour moi votre âme est indulgente !
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.

LE MARQUIS.

Quoi ! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acanthe, il vous faut demeurer.
(Il s'approche.)

ACANTHE.

Pour épouser Mathurin ?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne
Je l'avouerai.

ACANTHE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentiments, d'honneur :
Elle a daigné m'aimer ; votre faveur,
Votre bonté peut me placer pres d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle ;
Elle me hait ; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître ;
Je ne serai point heureuse peut-être ;
Je souffrirai ; mais je souffrirai moins
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi ; croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,

Serait-ce point Dormène?

ACANTHE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être ...
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui.... votre idée est très-bonne.... Oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets.... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble et doux?

ACANTHE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez.... Vous pénétrez mon cœur:
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur
Vivre auprès d'elle.... et dans mon château même.

ACANTHE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime;
Elle a raison.... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déjà commencée,
La noce prête, et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime:
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTHE.

Quoi! vous daignez me plaindre? Ah! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux!
Qu'il le devient chaque instant davantage!

(Ils s'approchent.)

LE MARQUIS.

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(Il s'approche.)
Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTHE, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer....

Que vos parents, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême....
(Il s'approche encore.)
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
(Elle s'approche.)
Mais.... le temps presse, il faut prendre un parti :
Écoutez-moi....
(Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTHE.

Juste ciel ! si j'écoute !

SCÈNE VII. — LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLIF, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute :
Entrons, entrons ; le quart d'heure est fini.

ACANTHE.

Eh quoi ! sitôt ?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître baillif, ces siéges sont bien proches :
Est-ce encore un des droits ?

LE BAILLIF.

Point de reproches
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ;
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, baillif ?

LE BAILLIF.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô ciel ! quand je naquis,
De naître, hélas ! le vassal d'un marquis !
(Ils sortent.)

SCÈNE VIII. — LE MARQUIS.

Non, je ne perdrai point cette gageure....
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah ! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir :
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle....

Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit !... quoi ! dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer;
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCÈNE IX. — LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah ! voici bien, pardienne, une autre histoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERTHE.

Pour le coup, c'est le droit du seigneur :
On nous enlève Acanthe.

LE MARQUIS.

Ah !

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal....
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où ?

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà ! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Aller, courez, que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je; et, s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, *à son mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle;
Mais je me trompe, ou j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCÈNE X. — LE MARQUIS, *sur le devant;* DIGNANT, *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse:
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence:
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment ?... J'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite.... Une table à l'instant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah ! mon maître !
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS, *assis, examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire ;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux....
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre.... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux....
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ? Quoi ! Laure est donc sa mère ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier
En sa faveur.... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne subsistant que des nobles secours
Que, par mes mains, vous versiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il est trop vrai : je sais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop sévère....
Quel souvenir !... Que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !...
Je le savais : le père de Gernance
De Laure, hélas ! séduisit l'innocence ;
Et mes parents, par un zèle inhumain,
Avaient puni cet hymen clandestin.
Je lis, je tremble. Ah ! douleur trop amère !
Mon cher ami, quoi ! Gernance est son frère !

DIGNANT.

Tout est connu.

LE MARQUIS.

Quoi ! c'est lui que je vois !
Ah ! ce sera pour la dernière fois....
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel, qu'il connaisse son crime !
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit.... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCÈNE XI. — LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

Ah ! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous

Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez ; mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié ? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur :
Je suis un libertin, mais point menteur ;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène :
C'est une faute, il est vrai, j'en convien ;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne :
En étourdi je n'ai point perdu temps ;
J'ai commencé par des propos galants.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçants, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je vu ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur :

Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru, dans ces premiers moments,
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence;
Mais, pour réponse, Acanthe à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main :
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel ! comme elle a tancé ma hardiesse !
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse, et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang ?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé longtemps.

LE MARQUIS.

De moi ?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.

Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur âme s'est remplie :
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras :
Elle revient des portes du trépas;
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue :
« Ah ! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
C'est lui.... je meurs.... » A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vite, et pesez mûrement....
Pauvre jeune homme ! hélas ! comme il soupire !...
(Il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acanthe.)
Tenez, c'est là, là surtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur ! Acanthe !...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh ! par ma foi, je ne suis pas devin....
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage :
Je suis son frère, et vous êtes cousin;
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah ! la voici.... j'ai perdu la gageure.

SCÈNE XII. — Les précédents, ACANTHE, COLETTE, DIGNANT.

ACANTHE.

Où suis-je ? hélas ! et quel nouveau malheur !
Je vois mon père avec mon ravisseur !

DIGNANT.

Madame, hélas ! vous n'avez plus de père.

ACANTHE.

Madame, à moi ! qu'entends-je ? quel mystère

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, et surtout de l'amour :
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh ! quel mortel fait son destin soi-même ?...
Nous sommes tous, madame, à vos genoux :
Au lieu d'un père, acceptez un époux

ACANTHE.

Ciel ! est-ce un rêve ?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre :
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTHE.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur ?

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;
Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène : elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc ?

LE MARQUIS.

Toi ! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en faisant tous les lots je t'abandonne :
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête....
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse, et mon cœur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

FIN DU DROIT DU SEIGNEUR.

SAÜL.

DRAME TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. HUT[1].

(1763.)

AVIS.

M. Huet, membre du parlement d'Angleterre, était petit-neveu de M. Huet, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut*. Ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of God*, « l'Homme selon le cœur de Dieu. » Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à David le roi Georges II, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

PERSONNAGES.

SAUL, fils de Cis, et premier roi juif.
DAVID, fils de Jessé, gendre de Saül, et second roi.
AGAG, roi des Amalécites.
SAMUEL, prophète et juge en Israël.
MICHOL, épouse de David et fille de Saül.
ABIGAÏL, veuve de Nabal et seconde épouse de David.
BETHSABÉE, femme d'Urie et concubine de David.
LA PYTHONISSE, fameuse sorcière en Israël.
JOAB, général des hordes de David et son confident.
URIE, mari de Bethsabée et officier de David.
BAZA, ancien confident de Saül.
ABIÉZER, vieil officier de Saül.
ADONIAS, fils de David et d'Agith, sa dix-septième femme.
SALOMON, fils adultérin de David et de Bethsabée.
NATHAN, prince et prophète en Israël.
GAG ou GAD, prophète et chapelain ordinaire de David.
ABISAG, de Sunam, jeune sunamite.
ÉBIND, capitaine de David.
ABIAR, officier de David.
YESEZ, inspecteur général des troupes de David.
LES PRÊTRES DE SAMUEL.
LES CAPITAINES DE DAVID.
UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.
UN MESSAGER.
LA POPULACE JUIVE.

PREMIER ACTE.

La scène est à Galgala. (*Rois*, I, chap. XI, versets 15, 21, 33.

1 Ce drame est de Voltaire. (Éd.)

SECOND ACTE.

La scène est sur la colline d'Achila. (*Rois*, I, chap. XXVI.)

TROISIÈME ACTE.

La scène est à Siceleg. (*Rois*, II, chap. I, versets 1, 2 et suiv.)

QUATRIÈME ACTE.

La scène est à Hébron. (*Rois*, II, chap. V, versets 1, 3; chap. II, versets 1, 3, 4.)

CINQUIÈME ACTE.

La scène est à Hérus-Chalaïm. (*Rois*, II, chap. V, verset 9; chap. XX, verset 3. *Rois*, III, chap. II, versets 10 et 11.)

On n'a pas observé, dans cette espèce de tragi-comédie, l'unité d'action, de lieu et de temps. On a cru, avec l'illustre La Motte, devoir se soustraire à ces règles. Tout se passe dans l'intervalle de deux ou trois générations, pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts selon l'esprit juif; tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SAÜL, BAZA.

BAZA. — O grand Saül! le plus puissant des rois, vous qui régnez sur les trois lacs, dans l'espace de plus de cinq cents stades; vous, vainqueur du généreux Agag, roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés sur les plus puissants ânes, ainsi que les cinquante fils d'Amalec; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon et de Belzébut; vous qui, sans doute, mettrez sous vos lois toute la terre, comme on vous l'a promis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de si nobles triomphes et de si grandes espérances?

SAÜL. — O mon cher Baza! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlants de Benjamin, et presse le doux raisin de la vallée d'Engaddi! Hélas! je cherchais les ânesses de mon père, je trouvai un royaume[1]; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût à Dieu, au contraire, que j'eusse cherché un royaume, et trouvé des ânesses! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA. — Est-ce le prophète Samuel? est-ce votre gendre David qui vous cause ce mortel chagrin?

SAÜL. — L'un et l'autre. Samuel, tu le sais, m'oignit malgré lui; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choisir un prince, et, dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

1. *Rois*, I, chap. X, verset 1; XIX, 3, 4.

BAZA. — Vous deviez bien vous y attendre; il était prêtre, et vous étiez guerrier; il gouvernait avant vous; on hait toujours son successeur.

SAÜL. — Eh! pouvait-il espérer de gouverner plus longtemps? il avait associé à son pouvoir ses indignes enfants, également corrompus et corrupteurs, qui vendaient publiquement la justice: toute la nation s'éleva contre ce gouvernement sacerdotal. On tira un roi au sort : les dés sacrés[1] annoncèrent la volonté du ciel; le peuple la ratifia, et Samuel frémit : ce n'est pas assez de haïr en moi un prince choisi par le ciel, il hait encore le prophète; car il sait que, comme lui, j'ai le nom de voyant, que j'ai prophétisé comme lui; et ce nouveau proverbe répandu dans Israël : *Saül[2] est aussi au rang des prophètes*, n'offense que trop ses oreilles superbes: on le respecte encore; pour mon malheur il est prêtre, il est dangereux.

BAZA. — N'est-ce pas lui qui soulève contre vous votre gendre David?

SAÜL. — Il n'est que trop vrai, et je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA. — Votre Altesse Royale est trop bien affermie par ses victoires, et le roi Agag, votre illustre prisonnier[3], vous est ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire et de votre clémence : voici qu'on l'amène devant Votre Altesse Royale.

SCÈNE II. — SAÜL, BAZA, AGAG, SOLDATS.

AGAG. — Doux et puissant vainqueur, modèle des princes, qui savez vaincre et pardonner, je me jette à vos sacrés genoux; daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon; je serai désormais un voisin, un allié fidèle, un vassal soumis; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur et un maître : je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté : j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit et pardonne.

SAÜL. — Illustre prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en sauvant vos jours[4]: les rois doivent respecter leurs semblables : qui se venge après la victoire est indigne de vaincre; je ne mets point votre personne à rançon, elle est d'un prix inestimable : soyez libre; les tributs que vous payerez à Israël seront moins des marques de soumission que d'amitié : c'est ainsi que les rois doivent traiter ensemble.

1. *Rois*, I, chap. x, versets 10, 20, 21.
2. *Rois*, I, chap. x, verset 6; xix, 23.
3. *Rois*, I, chap. xv, verset 8.
4. *Rois*, I, chap. xv, verset 9.

AGAG. — O vertu ! ô grandeur de courage ! que vous êtes puissante sur mon cœur ! Je vivrai, je mourrai le sujet du grand Saül, et tous mes États sont à lui.

SCÈNE III. — LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS, SAMUEL, PRÊTRES.

SAÜL. — Samuel, quelles nouvelles m'apportez-vous? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre?

SAMUEL. — De la part de Dieu.

SAÜL. Qu'ordonne-t-il ?

SAMUEL. — Il m'ordonne de vous dire qu'il s'est repenti [1] de vous avoir fait régner.

SAÜL. — Dieu se repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui se repentent; sa sagesse éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL. — Il peut se repentir d'avoir mis sur le trône ceux qui en commettent.

SAÜL. — Eh ! quel homme n'en commet pas ? parlez, de quoi suis-je coupable ?

SAMUEL. — D'avoir pardonné à un roi.

AGAG. — Comment ! la plus belle des vertus serait regardée chez vous comme un crime ?

SAMUEL, *à Agag.* — Tais-toi, ne blasphème point. (*A Saül.*) Saül, ci-devant roi des Juifs [2], Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites, sans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfants à la mamelle [3]?

AGAG. — Ton Dieu t'avait ordonné cela ! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

SAMUEL, *à ses prêtres.* — Préparez-vous à m'obéir ; et vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu?

SAÜL. — Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif ; j'ai pensé que la bonté était le premier attribut de l'Être suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL. — Vous vous êtes trompé, homme infidèle : Dieu vous réprouve, votre sceptre passera dans d'autres mains [4].

BAZA, *à Saül.* — Quelle insolence ! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAÜL. — Gardez-vous-en bien ; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le peuple, et que nous serions lapidés, si je résistais? car en effet, j'avais promis....

BAZA. — Vous aviez promis une chose abominable !

1. *Rois*, I, chap. XV, verset 11.
2. *Rois*, I, chap. XV, verset 23.
3. *Rois*, I, chap. XV, versets 3, 16.
4. *Rois*, I, chap. XXVIII, versets 16, 17, 19.

SAÜL. — N'importe; les Juifs sont plus abominables encore; ils prendront la défense de Samuel contre moi.

BAZA, *à part.* — Ah! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées.

SAÜL. — Eh bien donc! prêtres, que faut-il que je fasse?

SAMUEL. — Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur : (*A ses prêtres.*) O prêtres sacrés! enfants de Lévi, déployez ici votre zèle : qu'on apporte une table [1], qu'on étende sur cette table ce roi, dont le prépuce est un crime devant le Seigneur.

(Les prêtres lient Agag sur la table.)

AGAG. — Que voulez-vous de moi, impitoyables monstres?

SAÜL. — Auguste Samuel, au nom du Seigneur....

SAMUEL. — Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne; demeurez ici, il vous l'ordonne; soyez témoins du sacrifice qui, peut-être, expiera votre crime.

AGAG, *à Samuel.* — Ainsi donc vous m'allez donner la mort : ô mort, que vous êtes amère [2]!

SAMUEL. — Oui, tu es gras [3], et ton holocauste en sera plus agréable au Seigneur.

AGAG. — Hélas! Saül, que je te plains, d'être soumis à de pareils monstres!

SAMUEL, *à Agag.* — Écoute, tu vas mourir : veux-tu être Juif? veux-tu te faire circoncire?

AGAG. — Et si j'étais assez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie?

SAMUEL. — Non; tu auras la satisfaction de mourir Juif, et c'est bien assez.

AGAG. — Frappez donc, bourreaux!

SAMUEL. — Donnez-moi cette hache, au nom du Seigneur; et tandis que [4] je couperai un bras, coupez une jambe, et ainsi de suite, morceau par morceau.

(Ils frappent tous ensemble au nom d'Adonaï.)

AGAG. — O mort! ô tourments! ô barbares!

SAÜL. — Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible!

BAZA. — Dieu vous punira de l'avoir soufferte.

SAMUEL, *aux prêtres.* — Emportez ce corps et cette table : qu'on brûle les restes de cet infidèle, et que ses chairs servent à nourrir nos serviteurs. (*A Saül.*) Et vous, prince, apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que sacrifice [5].

SAÜL, *se jetant dans un fauteuil.* — Je me meurs; je ne pourrai survivre à tant d'horreurs et à tant de honte.

1. *Rois*, I, chap. XV, verset 32.
2. *Rois*, I, chap. XV, verset 32.
3. *Rois*, I, chap. XV, *Ibid.*
4. *Rois*, I, chap. XV, verset 33. Le texte de la pièce anglaise porte : *Heu, him into pieces before the Lord.*
5. *Rois*, I, chap. XV, verset 22.

SCÈNE IV. — SAÜL, BAZA, UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Seigneur, pensez à votre sûreté; David approche en armes, il est suivi de cinq cents brigands[1] qu'il a ramassés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

BAZA. — Eh bien! seigneur, vous le voyez: David et Samuel étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous serai fidèle jusqu'à la mort : quel parti prenez-vous?

SAÜL. — Celui de combattre et de mourir.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — DAVID, MICHOL.

MICHOL. — Impitoyable époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui, t'ayant d'abord pris pour son joueur de harpe[2], te fit bientôt après son écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID. — Il est vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes; il m'en a coûté assez cher : il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces[3] de Philistins pour présent de noces : deux cents prépuces ne se trouvent pas si aisément : je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entreprise; et je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samson : mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone et d'Égypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais et je vous adore.

MICHOL. — Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père!

DAVID. — Dieu m'en préserve! je ne veux que lui succéder : vous savez que j'ai respecté sa vie, et que, lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de son manteau[4]; la vie du père de ma chère Michol me sera toujours précieuse.

MICHOL. — Pourquoi donc te joindre à ses ennemis? Pourquoi te souiller du crime horrible de rébellion, et te rendre par là même si indigne du trône où tu aspires? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel, notre ennemi domestique; et de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré?

DAVID. — Ma noble épouse, ne me condamnez pas sans m'en-

1. *Rois*, I, chap. XXX, versets 8, 9. — Le texte de *la Vulgate* dit *six cents*. (ÉD.)
2. L'anglais dit *harper*.
3. *Rois*, I, chap. XVIII, verset 25. — Le texte ne parle que de *cent*. (ÉD.)
4. *Rois*, I, chap. XXIV, verset 5; XXVI, 12.

tendre : vous savez qu'un jour, dans le village de Bethléem, Samuel répandit de l'huile sur ma tête[1] : ainsi je suis roi, et vous êtes la femme d'un roi : si je me suis joint aux ennemis de la nation, si j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il est vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai rassemblé cinq cents malfaiteurs[2] perdus de dettes et de débauches, mais tous bons soldats. Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits; il m'a traité comme son fils, il a eu en moi une entière confiance; mais je n'ai jamais oublié que je suis Juif; et ayant des commissions du roi Akis pour aller ravager vos terres, j'ai très-souvent ravagé les siennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais[3] tout sans miséricorde, je ne pardonnais ni au sexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur; et, afin qu'il ne se trouvât personne qui pût me déceler auprès du roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocents agriculteurs que j'avais égorgés, et je lui disais, par un salutaire mensonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons, et les chèvres des Juifs; quand je trouvais quelque résistance, je faisais scier[4] en deux, par le milieu du corps, ces insolents rebelles, ou je les faisais rôtir dans des fours à brique[5]. Voyez si c'est aimer sa patrie, si c'est être bon Israélite.

MICHOL. — Ainsi, cruel, tu as également répandu le sang de tes frères et celui de tes alliés; tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs, rien ne t'est sacré; tu trahiras ainsi ta chère Michol, qui brûle pour toi d'un si malheureux amour.

DAVID. — Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jessé, je vous serai toujours fidèle.

SCÈNE II. — DAVID, MICHOL, ABIGAÏL.

ABIGAÏL, *en embrassant David.* — Mon cher, mon tendre époux, maître de mon cœur et de ma vie, venez, sortez avec moi de ces lieux dangereux; Saül arme contre vous, et Akis vous attend[6].

MICHOL. — Qu'entends-je? son époux? Quoi! monstre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, et vous avez pris une autre femme! Quelle est donc cette insolente rivale?

DAVID. — Je suis confondu.

ABIGAÏL. — Auguste et aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre servante : un héros tel que David a besoin de plusieurs femmes; et moi, je suis une jeune veuve qui ai besoin d'un mari : vous êtes obligée d'être toujours

1. *Rois*, I, chap. XVI, verset 13. — 2. *Rois*, I, chap. XXII, verset 2.
3. *Rois*, I, chap. XXVII, versets 8, 9, 10, 11.
4. *Rois*, II, chap. XII, verset 31.
5. L'auteur confond ici les Ammonites avec les habitants de Geth.
6. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 1.

auprès du roi votre père; il faut que David ait une compagne dans ses voyages et dans ses travaux; ne m'enviez pas cet honneur, je vous serai toujours soumise.

MICHOL. — Elle est civile et accorte du moins; elle n'est pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtresse de la maison : monstre, où as-tu fait cette acquisition?

DAVID. — Puisqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands [1], et usant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigaïl, de m'apporter tout ce qu'il avait; Nabal était un brutal [2] qui ne savait pas les usages du monde, il me refusa insolemment : Abigaïl est née douce, honnête, et tendre [3]; elle vola tout ce qu'elle put à son mari pour me l'apporter : au bout de huit jours le brutal mourut [4]....

MICHOL. — Je m'en doutais bien.

DAVID. — Et j'épousai la veuve [5].

MICHOL. — Ainsi Abigaïl est mon égale : çà, dis-moi en conscience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes?

DAVID. — Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'est pas trop pour un brave homme.

MICHOL. — Dix-huit femmes, scélérat! Eh! que fais-tu de tout cela?

DAVID. — Je leur donne ce que je veux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL. — Les voilà bien entretenues! tu es comme les oiseaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, et il en faut dix-huit au fils de Jessé!

DAVID. — Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL. — Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en aies dix-huit, je te pardonne; si je n'avais qu'une rivale, je serais plus difficile : cependant tu me le payeras.

ABIGAÏL. — Auguste reine, si toutes les autres pensent comme moi, vous aurez dix-sept esclaves de plus auprès de vous.

SCÈNE III. — DAVID, MICHOL, ABIGAÏL, ABIAR.

ABIAR. — Mon maître, que faites-vous ici entre deux femmes? Saül avance de l'occident, et Akis de l'orient; de quel côté voulez-vous marcher?

DAVID. — Du côté d'Akis, sans balancer [6].

1. *Rois*, I, chap. XXV. — 2. *Rois*, I, chap. XXV, verset 3.
3. *Rois*, I, chap. XXV, versets 3, 23, 24, 25 et 5; *ibid.*, versets 18, 19.
4. Dans l'anglais *Like kits.*
5. *Rois*, I, chap. XXV, versets 39, 40, 42.
6. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 2; XXIX, 2.

MICHOL. — Quoi! malheureux, contre ton roi, contre mon père!

DAVID. — Il le faut bien; il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous, Michol; adieu, Abigaïl.

ABIGAÏL. — Non, je ne te quitte pas.

DAVID. — Restez, vous dis-je; ceci n'est pas une affaire de femme; chaque chose a son temps, je vais combattre : priez Dieu pour moi.

SCÈNE IV. — MICHOL, ABIGAÏL.

ABIGAÏL. — Protégez-moi, noble fille de Saül; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin : réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL. — Quoi! ce matin même? l'impudent! et comment se nomme-t-elle?

ABIGAÏL. — Alchinoam[1]; c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

MICHOL. — C'est une vilaine race que cette race de Jacob; je suis fâchée d'en être; mais, par Dieu, puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, et je vais, de ce pas, en épouser un autre.

ABIGAÏL. — Allez, allez, madame; je vous promets bien d'en faire autant, dès que je serai mécontente de lui.

SCÈNE V. — MICHOL, ABIGAÏL, LE MESSAGER ÉBIND.

ÉBIND. — Ah, princesse! votre Jonathas, savez-vous?

MICHOL. — Quoi donc! mon frère Jonathas...?

ÉBIND. — Est condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

ABIGAÏL. — Jonathas qui aimait tant votre mari?

MICHOL. — Il n'est plus? on lui a arraché la vie?

ÉBIND. — Non, madame, il est en parfaite santé : le roi votre père, en marchant, au point du jour, contre Akis, a rencontré un petit corps de Philistins; et, comme nous étions dix contre un[2], nous avons donné dessus avec courage. Saül, pour augmenter les forces du soldat, qui était à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, et a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeunerait[3] : Jonathas, qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, et en a avalé la largeur de mon pouce : Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; il savait ce qu'il en coûte de manquer à sa parole; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel; enfin, Jonathas allait être offert

1. *Rois*, I, chap. XXV, verset 43. — 2. *Rois*, I, chap. XIV, verset 24.
3. *Rois*, I, chap. XIV, verset 27.

en victime; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide; Jonathas est sauvé, et l'armée s'est mise à manger et à boire; et, au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel. Il est mort d'apoplexie.

MICHOL. — Tant mieux; c'était un vilain homme[1].

ABIGAÏL. — Dieu soit béni!

ÉBIND. — Le roi Saül vient suivi de tous les siens; je crois qu'il va tenir conseil dans cette chènevière, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis et les Philistins.

SCÈNE VI. — MICHOL, ABIGAÏL, SAÜL, BAZA, CAPITAINES.

MICHOL. — Mon père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, et essuyer les infidélités de mon mari?

SAÜL. — Votre frère et votre mari sont des rebelles : comment! manger du miel un jour de bataille! il est bien heureux que l'armée ait pris son parti; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

ABIGAÏL, *à Michol.* — Ah! madame, comme il roule les yeux, comme il grince les dents! fuyons au plus vite; votre père est fou, ou je me trompe.

MICHOL. — Il est quelquefois possédé du diable[2].

SAÜL. — Ma fille, qui est cette drôlesse-là?

MICHOL. — C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAÜL. — Elle est assez jolie : je la prendrai pour moi, au sortir de la bataille.

ABIGAÏL. — Ah! le méchant homme! on voit bien qu'il est réprouvé.

MICHOL. — Mon père, je vois que votre mal vous prend; si David était ici, il vous jouerait de la harpe[3]; car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAÜL. — Taisez-vous, vous êtes une sotte; je sais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAÏL. — Ah! madame, comme il est méchant! il est plus fou que jamais; retirons-nous au plus vite.

MICHOL. — C'est cette malheureuse boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à sa furie.

SCÈNE VII. — SAÜL, BAZA.

SAÜL. — Mes capitaines, allez m'attendre; Baza, demeurez : vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il

1. Le texte porte : *A sad dog.* — 2. *Rois*, I, chap. VI, verset 25.
3. *Rois*, I, chap. XVI, verset 23; XVIII, 10.

faut combattre : nous avons de puissants ennemis; ils sont derrière la montagne de Gelboé [1]; je voudrais bien savoir quelle sera l'issue de cette bataille.

BAZA. — Eh! seigneur, il n'y a rien de plus aisé; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre? n'avez-vous pas même des vapeurs qui sont un véritable avant-coureur des prophéties?

SAÜL. — Il est vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus [2]; je ne sais ce que j'ai : as-tu fait venir la pythonisse d'Endor [3]?

BAZA. — Oui, mon maître; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous?

SAÜL. — Oui, sans doute, car elle a un esprit de Python [4].

BAZA. — Un esprit de Python, mon maître! quelle espèce est cela?

SAÜL. — Ma foi, je n'en sais rien; mais on dit que c'est une femme fort habile : j'aurais envie de consulter l'ombre de Samuel [5].

BAZA. — Vous feriez mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment consulte-t-on une ombre?

SAÜL. — La pythonisse les fait sortir de la terre, et l'on voit à leur mine si l'on sera heureux ou malheureux.

BAZA. — Il a perdu l'esprit! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amusez point à toutes ces sottises, et allons mettre vos troupes en bataille.

SAÜL. — Reste ici; il faut absolument que nous voyions une ombre : voilà la pythonisse qui arrive : garde-toi de me faire reconnaître; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCÈNE VIII. — SAÜL, BAZA; LA PYTHONISSE, *arrivant avec un balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE. — Quel mortel veut arracher les secrets du destin à l'abîme qui les couvre? qui de vous deux s'adresse à moi pour connaître l'avenir?

BAZA, *montrant Saül.* — C'est mon capitaine : ne devrais-tu pas le savoir, puisque tu es sorcière [6]?

LA PYTHONISSE, *à Saül.* — C'est donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ses lois éternelles? Combien me donnerez-vous?

SAÜL. — Un écu : et te voilà payée d'avance, vieille sorcière.

LA PYTHONISSE. — Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorants; ils se bornaient à changer en sang les eaux du Nil, je vais en faire davantage; et premièrement je commande au soleil de paraître.

1. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 4. — 2. *Rois*, I, chap. XVI, verset 14.
3. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 7. — 4. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 1.
5. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 8. — 6. *Old witch.*

BAZA. — En plein midi! quel miracle!

LA PYTHONISSE. — Je vois quelque chose sur la terre [1].

SAÜL. — N'est-ce pas une ombre?

LA PYTHONISSE. — Oui, une ombre.

SAÜL. — Comment est-elle faite?

LA PYTHONISSE. — Comme une ombre.

SAÜL. — N'a-t-elle pas une grande barbe?

LA PYTHONISSE. — Oui, un grand manteau et une grande barbe.

SAÜL. — Une barbe blanche?

LA PYTHONISSE. — Blanche comme de la neige.

SAÜL. — Justement, c'est l'ombre de Samuel; elle doit avoir l'air bien méchant?

LA PYTHONISSE. — Oh! l'on ne change jamais de caractère : elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

SAÜL. — Ah! je suis perdu [2].

BAZA. — Eh, seigneur! pouvez-vous vous amuser à ces fadaises? N'entendez-vous pas le son des trompettes? les Philistins approchent [3].

SAÜL. — Allons donc; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE. — Au moins j'ai son argent; mais voilà un sot capitaine.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DAVID ET SES CAPITAINES.

DAVID. — Saül a donc été tué [4], mes amis? son fils Jonathas aussi? et je suis roi d'une petite partie du pays légitimement.

JOAB. — Oui, milord; Votre Altesse Royale a très-bien fait de faire pendre celui [5] qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül; car il n'est jamais permis de dire qu'un roi est mort : cet acte de justice vous conciliera tous les esprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, et que vous êtes un bon homme.

DAVID. — Oui; mais Saül laisse des enfants : Isboseth, son fils, règne déjà sur plusieurs tribus [6]; comment faire?

JOAB. — Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins [7] qui doivent assassiner Isboseth, s'ils ne l'ont déjà fait;

1. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 13.
2. *Rois*, I, chap. XXVIII, verset 20.
3. *Rois*, I, chap, XXIX, verset 11.
4. *Rois*, I, chap. XXXI, versets 2, 3, 4; *Rois*, II, chap. I, versets 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
5. *Rois*, II, chap. I, verset 15.
6. *Rois*, II, chap. II, versets 8, 9, 10.
7. Rechab et Baana : *Rois*, II, chap. IV, versets 5, 6, 7.

vous les ferez pendre tous deux, et vous régnerez sur Juda et Israël.

DAVID. — Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laissé beaucoup d'argent? serai-je bien riche?

ABIÉZER. — Hélas! nous n'avons pas le sou; vous savez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes; il n'y avait que deux sabres dans tout l'État, encore étaient-ils tout rouillés[1] : les Philistins, dont nous avons presque tous été les esclaves, ne nous laissèrent pas dans nos chaumières seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues; aussi nos charrues nous sont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hérissé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raisin : nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres et des moutons, parce que c'était là tout ce qu'il avait; je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée; il y a quelques usuriers qui rognent les espèces à Tyr et à Damas; mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID. — S'est-on emparé du petit village de Salem et de son château?

JOAB. — Oui, milord.

ABIÉZER. — J'en suis fâché, cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre; c'est un lieu saint; car Melchisédech était autrefois roi de ce village.

DAVID. — Il n'y a point de Melchisédech qui tienne : j'en ferai une bonne forteresse; je l'appellerai Hérus-Chalaïm; ce sera le lieu de ma résidence; nos enfants seront multipliés comme le sable de la mer, et nous régnerons sur le monde entier.

JOAB. — Eh! seigneur, vous n'y pensez pas! cet endroit est une espèce de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau; il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID. — Oui, mais tous les peuples de ce pays-là sont puissants, nous risquerions de nous faire pendre : enfin, le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaïm, j'y demeurerai, et j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER. — Milord, deux de vos serviteurs viennent d'assassiner Isboseth, qui avait l'insolence de vouloir succéder à son père, et de vous disputer le trône; on l'a jeté par les fenêtres; il nage dans son sang; les tribus qui lui obéissaient ont fait serment de vous obéir, et l'on vous amène sa sœur Michol votre

1. *Rois*, I, chap. XIII, versets 19, 20, 21.

femme, qui vous avait abandonné[1], et qui venait de se marier à Phaltiel, fils de Saïs.

DAVID. — On aurait mieux fait de la laisser avec lui; que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isboseth, apportez-le-moi, nous le partagerons; vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboseth, et qui m'ont rendu ce signalé service; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu pressées : je vous rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous ensemble des actions de grâces au Dieu des armées qui a donné la force à mon bras, et qui a mis sous mes pieds le basilic et le dragon.

TOUS LES CAPITAINES ENSEMBLE. — Huzza! huzza[2]! longue vie à David, notre bon roi, l'oint du Seigneur, le père de son peuple! *(Ils sortent.)*

DAVID, *à un des siens.* — Faites entrer Bethsabée.

SCÈNE II. — DAVID, BETHSABÉE.

DAVID. — Ma chère Bethsabée, je ne veux plus aimer que vous : vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir; votre gorge est comme une grappe de raisin; votre nez comme la tour du mont Liban; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embrassements : Michol, Abigaïl, et toutes mes autres femmes, sont dignes tout au plus d'être vos servantes[3].

BETHSABÉE. — Hélas, milord! vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigaïl.

DAVID. — Il est vrai, elle peut me plaire un moment; mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons; car pour de l'argent, je n'en ai point encore; mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courses sur les grands chemins, soit vers le pays des Phéniciens, soit vers Damas, soit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Bethsabée? vous pleurez?

BETHSABÉE. — Hélas! oui, milord.

DAVID. — Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter?

BETHSABÉE. — Non.

DAVID. — Quel est donc votre chagrin?

BETHSABÉE. — Milord, je suis grosse[4]; mon mari Urie n'a pas

1. *Rois*, II, chap. IV.
2. C'est le cri de joie de la populace anglaise; les Hébreux criaient : *Allek eudi ah! Hi ha y ah!*
3. *Rois*, II, chap. V, verset 13. — 4. *Rois*, II, chap. XI, verset 15.

couché avec moi depuis un mois; et s'il s'aperçoit de ma grossesse, je crains d'être battue.

DAVID. — Eh! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous?

BETHSABÉE. — Hélas! j'ai fait ce que j'ai pu; mais il me dit qu'il veut toujours rester auprès de vous : vous savez qu'il vous est tendrement attaché; c'est un des meilleurs officiers de votre armée; il veille auprès de votre personne quand les autres dorment [1]; il se met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte : enfin, il vous préfére à moi.

DAVID. — Voilà une insupportable chenille : rien n'est si odieux que ces gens empressés, qui veulent toujours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun : qu'on me donne une table et des tablettes pour écrire [2].

BETHSABÉE. — Milord, pour des tables, vous savez qu'il n'y en a point ici; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire sur mes genoux.

DAVID. — Allons, écrivons : « Appui de ma couronne, comme moi serviteur de Dieu, notre féal Urie vous rendra cette missive; marchez avec lui, sitôt cette présente reçue, contre le corps des Philistins qui est au bout de la vallée d'Hébron; placez le féal Urie au premier rang [3], abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première flèche, de façon qu'il soit tué par les ennemis; et s'il n'est pas frappé par devant, ayez soin de le faire assassiner par derrière; le tout pour le besoin de l'État : Dieu vous ait en sa sainte garde! Votre bon roi David. »

BETHSABÉE. — Eh! bon Dieu! vous voulez faire tuer mon pauvre mari?

DAVID. — Ma chère enfant, ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter; c'est un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le scandale.

BETHSABÉE. — Hélas! votre servante n'a rien à répliquer; soit fait selon votre parole.

DAVID. — Qu'on m'appelle le bonhomme. Urie.

BETHSABÉE. — Hélas! que voulez-vous lui dire? pourrai-je soutenir sa présence?

DAVID. — Ne vous troublez pas. (*A Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, et méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

URIE. — J'obéis avec joie à ses commandements; mes pieds, mon bras, ma vie, sont à son service : je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

1. *Rois*, II, chap. XI, verset 11, — 2. *Rois*, II, chap. XI, verset 14.
3. *Rois*, II, chap. XI, verset 15.

DAVID, *en l'embrassant.* — Vous serez exaucé, mon cher Urie.

URIE. — Adieu, ma chère Bethsabée; soyez toujours aussi attachée que moi à notre maître.

BETHSABÉE. — C'est ce que je fais, mon bon mari.

DAVID. — Demeurez ici, ma bien-aimée; je suis obligé d'aller donner des ordres à peu près semblables, pour le bien du royaume; je reviens à vous dans un moment.

BETHSABÉE. — Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID. — Ah! je veux bien que les femmes soient maîtresses au lit : mais partout ailleurs je veux qu'elles obéissent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — BETHSABÉE, ABIGAÏL.

ABIGAÏL. — Bethsabée, Bethsabée, c'est donc ainsi que vous m'enlevez le cœur de mon seigneur?

BETHSABÉE. — Vous voyez que je ne vous enlève rien, puisqu'il me quitte, et que je ne peux l'arrêter.

ABIGAÏL. — Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Israël dit que vous êtes grosse de lui.

BETHSABÉE. — Eh bien! quand cela serait, madame, est-ce à vous à me le reprocher? n'en avez-vous pas fait autant?

ABIGAÏL. — Cela est bien différent, madame; j'ai l'honneur d'être son épouse.

BETHSABÉE. — Voilà un plaisant mariage; on sait que vous avez empoisonné Nabal votre mari, pour épouser David, lorsqu'il n'était encore que capitaine.

ABIGAÏL. — Point de reproches, madame, s'il vous plaît; vous en feriez bien autant du bonhomme Urie, pour devenir reine; mais sachez que je vais tout lui découvrir.

BETHSABÉE. — Je vous en défie.

ABIGAÏL. — C'est-à-dire que la chose est déjà faite.

BETHSABÉE. — Quoi qu'il en soit, je serai votre reine, et je vous apprendrai à me respecter.

ABIGAÏL. — Moi, vous respecter, madame!

BETHSABÉE. — Oui, madame.

ABIGAÏL. — Ah! madame, la Judée produira du froment au lieu de seigle, et on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je sois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi!

BETHSABÉE. — Si je m'en croyais, une paire de soufflets....

ABIGAÏL. — Ne vous en avisez pas, madame; j'ai le bras bon, et je vous rosserais d'une manière....

SCÈNE II. — DAVID, BETHSABÉE, ABIGAÏL.

DAVID. — Paix là donc, paix là : êtes-vous folles, vous autres? Il est bien question de vous quereller, quand l'horreur des horreurs est sur ma maison!

BETHSABÉE. — Quoi donc, mon cher amant! qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL. — Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

DAVID. — Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaissez, s'est avisé de violer sa sœur Thamar[1], et l'a ensuite chassée de sa chambre à grands coups de pied dans le cul!

ABIGAÏL. — Quoi donc! n'est-ce que cela? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID. — Ce n'est pas tout; mon autre fils Absalon, quand il a vu cette tracasserie, s'est mis à tuer[2] mon fils Ammon : je me suis fâché contre mon fils Absalon; il s'est révolté contre moi, m'a chassé de ma ville de Hérus-Chalaïm, et me voilà sur le pavé.

BETHSABÉE. — Oh! ce sont des choses sérieuses cela.

ABIGAÏL. — La vilaine famille que la famille de David! Tu n'as donc plus rien, brigand? ton fils est oint à ta place.

DAVID. — Hélas! oui; et, pour preuve qu'il est oint, il a couché[3] sur la terrasse du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAÏL. — O ciel! que n'étais-je là! j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Absalon qu'avec toi, vilain voleur, que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont jusqu'à la ceinture, et dont il vend des rognures pour deux cents écus par an, au moins : il est jeune, il est aimable, et tu n'es qu'un barbare débauché, qui te moques de Dieu, des hommes, et des femmes : va, je renonce désormais à toi, et je me donne à ton fils Absalon, ou au premier Philistin que je rencontrerai. (*A Bethsabée, en lui faisant la révérence.*) Adieu, madame.

BETHSABÉE. — Votre servante, madame.

SCÈNE III. — DAVID, BETHSABÉE

DAVID. — Voilà donc cette Abigaïl que j'avais crue si douce! Ah! qui compte sur une femme compte sur le vent : et vous, ma chère Bethsabée, m'abandonnerez-vous aussi?

BETHSABÉE. — Hélas! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espèce : que voulez-vous que je devienne si votre fils Absalon règne? et si Urie, mon mari, sait que vous avez voulu l'assassiner, vous voilà perdu, et moi aussi.

1. *Rois*, II, chap. XIII, versets 17, 18.
2. *Rois*, II, chap. XIII, versets 28, 29.
3. *Rois*, II, chap. XVI, verset 22.

DAVID. — Ne craignez rien; Urie est dépêché; mon ami Joab est expéditif.

BETHSABÉE. — Quoi! mon pauvre mari est donc assassiné? hi, hi, hi. (*Elle pleure.*) Ho, hi, ha.

DAVID. — Quoi! vous pleurez le bonhomme?

BETHSABÉE. — Je ne peux m'en empêcher.

DAVID. — La sotte chose que les femmes! elles souhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent; et, quand elles l'ont obtenue, elles se mettent à pleurer.

BETHSABÉE. — Pardonnez cette petite cérémonie.

SCÈNE IV. — DAVID, BETHSABÉE, JOAB.

DAVID. — Eh bien! Joab, en quel état sont les choses? qu'est devenu ce coquin d'Absalon?

JOAB. — Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, et je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID. — Ah! Absalon mon fils! hi, hi, ho, ho, hi.

BETHSABÉE. — Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils comme j'ai pleuré mon mari! chacun a sa faiblesse.

DAVID. — On ne peut pas dompter tout à fait la nature, quelque Juif qu'on soit; mais cela passe, et le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

SCÈNE V. — LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS ET LE PROPHÈTE NATHAN.

BETHSABÉE. — Eh! voilà Nathan le voyant, Dieu me pardonne! que vient-il faire ici?

NATHAN. — Sire, écoutez et jugez : il y avait un riche qui possédait[1] cent brebis, et il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une; le riche a pris la brebis, et a tué le pauvre : que faut-il faire du riche?

DAVID. — Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN. — Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, et Bethsabée est la brebis.

BETHSABÉE. — Moi, brebis!

DAVID. — Ah! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché[2].

NATHAN. — Bon, puisque vous l'avouez, le Seigneur va transférer[3] votre péché : c'est bien assez qu'Absalon ait couché avec toutes vos femmes : épousez la belle Bethsabée; un des fils que vous aurez d'elle régnera sur tout Israël : je le nommerai aima-

1. *Rois*, II, chap. XII, versets 1, 2, 3, 4 et 5.
2. *Rois*, II, chap. XII, versets 13 et 14.
3. *Rois*, II, chap. VII, verset 12.

ble, et les enfants des femmes légitimes et honnêtes seront massacrés.

BETHSABÉE. — Par Adonaï, tu es un charmant prophète; viens çà que je t'embrasse.

DAVID. — Eh! la, la, doucement : qu'on donne à boire au prophète : réjouissons-nous, nous autres : allons, puisque tout va bien, je veux faire des chansons gaillardes; qu'on me donne ma harpe. (*Il joue de la harpe.*)

Chers Hébreux, par le ciel envoyés[1],
Dans le sang vous baignerez vos pieds;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.
Ayez soin, mes chers amis[2],
De prendre tous les petits
Encore à la mamelle;
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidèle;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE. — Sont-ce là vos chansons gaillardes?

DAVID, *en chantant et dansant.*
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE. — Finissez donc vos airs de corps de garde; cela est abominable : il n'y a point de sauvage qui voulût chanter de telles horreurs[3] : les bouchers des peuples de Gog et de Magog en auraient honte.

DAVID, *toujours sautant.*
Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE. — Je m'en vais, si vous continuez à chanter ainsi, et à sauter comme un ivrogne : vous montrez tout ce que vous portez : fi! quelles manières!

DAVID. — Je danserai, oui, je danserai; je serai encore plus méprisable, je danserai devant des servantes; je montrerai tout ce que je porte, et ce me sera gloire devant les filles[4].

JOAB. — A présent que vous avez bien dansé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

1. « Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso. » *Ps.* LXVII, 24.
2. « Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram! » *Ps.* CXXXVI, 9.
3. C'est à cette occasion que l'auteur appelle David : *The Nero of the Hebrews*, page 87.
4. *Rois*, II, chap. VI, versets 20, 21.

DAVID. — Oui, vous avez raison, il y a temps pour tout : retournons à Hérus-Chalaïm.

JOAB. — Vous aurez toujours la guerre ; il faudrait avoir quelque argent de réserve, et savoir combien vous avez de sujets qui puissent marcher en campagne, et combien il en restera pour la culture des terres.

DAVID. — Le conseil est très-sensé : allons, Bethsabée, allons régner, m'amour. (*Il danse, il chante.*)

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — DAVID, *assis devant une table*; *ses* OFFICIERS *autour de lui.*

DAVID. — Six cent quatre-vingt-quatorze schellings et demi d'une part, et de l'autre cent treize un quart, font huit cent sept schellings trois quarts : c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor ; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE. — Milord, le temps est dur.

DAVID. — Et vous l'êtes encore bien davantage : il me faut de l'argent, entendez-vous ?

JOAB. — Milord, Votre Altesse Royale est volée comme tous les autres rois : les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée, pillent tous ; ils font bonne chère à nos dépens, et le soldat meurt de faim.

DAVID. — Je les ferai scier en deux ; en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chère du monde.

JOAB. — Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table[1] trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages, et de chapons ; trente tonneaux de fleur de farine, et soixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID. — Arrêtez donc, vous voulez rire ; il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la cour du roi d'Assyrie, et toute celle du roi des Indes.

JOAB. — Rien n'est pourtant plus vrai ; car cela est écrit dans vos livres.

DAVID. — Quoi ! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher ?

1. *Rois*, II, chap. IV.

JOAB. — C'est qu'on vole Votre Altesse Royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

DAVID. — Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant entre les mains de mon contrôleur général?

JOAB. — Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit[1] mille talents d'or, deux millions vingt-quatre mille talents d'argent, et dix mille drachmes d'or; ce qui fait au juste, au plus bas prix du change, un milliard trois cent vingt millions cinquante mille livres sterling.

DAVID. — Tu es fou, je pense : toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses : comment veux-tu que j'aie amassé ce trésor dans un aussi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce?

JOAB. — Je n'en sais rien, je ne suis pas financier.

DAVID. — Vous ne me dites que des sottises tous tant que vous êtes : je saurai mon compte avant qu'il soit peu; et vous, Yesès, a-t-on fait le dénombrement du peuple?

YESÈS. — Oui, milord; vous avez onze cent[2] mille hommes d'Israël, et quatre cent soixante-dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID. — Comment! j'aurais quinze cent soixante-dix mille hommes sous les armes? cela est difficile dans un pays qui, jusqu'à présent, n'a pu nourrir trente mille âmes : à ce compte, en prenant un soldat par dix personnes, cela ferait quinze millions sept cent mille sujets dans mon empire : celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB. — C'est là le miracle.

DAVID. — Ah! que de balivernes! je veux savoir absolument combien j'ai de sujets; on ne m'en fera pas accroire; je ne crois pas que nous soyons trente mille.

UN OFFICIER. — Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du Seigneur parler à Votre Altesse Royale.

DAVID. — On ne peut pas prendre plus mal son temps; mais qu'il entre.

SCÈNE II. — LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR GAG.

DAVID. — Que voulez-vous, docteur Gag?

GAG. — Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID. — Comment? en quoi? s'il vous plaît.

GAG. — En faisant faire le dénombrement du peuple.

DAVID. — Que veux-tu donc dire, fou que tu es? Y a-t-il une

1. *Paralipomènes*, chap. XXIX, versets 4 et 7.
2. *Paralipomènes*, chap. XXI, verset 5.

opération plus sage et plus utile que de savoir le nombre de ses sujets? un berger n'est-il pas obligé de savoir le compte de ses moutons?

GAG. — Tout cela est bel et bon; mais Dieu vous donne à choisir de la famine [1], de la guerre, ou de la peste.

DAVID. — Prophète de malheur, je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission : j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres prêtres, vous faites toujours bonne chère; si je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choisis la peste; j'espère que tu l'auras, que tu crèveras comme tu le mérites.

GAG. — Dieu soit béni [2]! (*Il s'en va criant : La peste! la peste! et tout le monde crie : La peste! la peste!*)

JOAB. — Je ne comprends rien à tout cela : comment! la peste, pour avoir fait son compte?

SCÈNE III. — LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS, BETHSABÉE, SALOMON.

BETHSABÉE. — Eh! milord! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choisir la peste; il est mort sur-le-champ [3] soixante-dix mille personnes, et je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi et pour mon fils Salomon, que je vous amène.

DAVID. — J'ai pis que le charbon [4], je suis las de tout ceci : il faut donc que j'aie plus de pestiférés que de sujets : écoutez, je deviens vieux, vous n'êtes plus belle; j'ai toujours froid aux pieds, il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB. — Parbleu, milord, j'en connais une qui sera votre fait; elle s'appelle Abisag de Sunam.

DAVID. — Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène, qu'elle m'échauffe.

BETHSABÉE. — En vérité, vous êtes un vilain débauché : fi! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille?

JOAB. — Milord, la voilà qui vient, je vous la présente.

DAVID. — Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien?

ABISAG. — Oui da, milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETHSABÉE. — Voilà donc comme tu m'abandonnes! tu ne m'aimes plus! et que deviendra mon fils Salomon, à qui tu avais promis ton héritage?

DAVID. — Oh! je tiendrai ma parole; c'est un petit garçon qui est tout à fait selon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou : approche, petit drôle, que je t'embrasse : je te fais roi, entends-tu?

1. *Rois*, II, chap. IV. — 2. Il y a dans l'original *pox*, *pox*.
3. *Rois*, II, chap. XXIV. — 4. *Id.*, *ibid.*

SALOMON. — Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner sous vous.

DAVID. — Voilà une jolie réponse; je suis très-content de lui : va, tu régneras bientôt, mon enfant; car je sens que je m'affaiblis; les femmes ont ruiné ma santé; mais tu auras encore un plus beau sérail que moi.

SALOMON. — J'espère m'en tirer à mon honneur.

BETHSABÉE. — Que mon fils a d'esprit! je voudrais qu'il fût déjà sur le trône.

SCÈNE IV. — LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS, ADONIAS.

ADONIAS. — Mon père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID. — Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS. — Mon père, j'ai deux grâces à vous demander : la première, c'est de vouloir bien me nommer votre successeur, attendu que je suis le fils d'une princesse, et que Salomon est le fruit d'une bourgeoise adultère, auquel il n'est dû, par la loi, qu'une pension alimentaire, tout au plus : ne violez pas en sa faveur les lois de toutes les nations.

BETHSABÉE. — Ce petit oursin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

DAVID. — Vous avez raison. Quelle est l'autre grâce que tu veux, petit misérable?

ADONIAS. — Milord, c'est la jeune Abisag de Sunam qui ne vous sert à rien; je l'aime éperdument et je vous prie de me la donner par testament.

DAVID. — Ce coquin-là me fera mourir de chagrin; je sens que je m'affaiblis, je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu, Abisag. (*Adonias sort.*)

ABISAG, *lui prenant la main.* — Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme glace.

DAVID. — Je sens que je me meurs; qu'on me jette sur mon lit de repos.

SALOMON, *se jetant à ses pieds.* — O roi! vivez longtemps.

BETHSABÉE. — Puisse-t-il mourir tout à l'heure, le vilain ladre, et nous laisser régner en paix!

DAVID. — Ma dernière heure arrive, il faut faire mon testament, et pardonner en bon Juif à tous mes ennemis : Salomon, je vous fais roi juif; souvenez-vous d'être clément et doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'assassiner[1] mon fils Adonias, quand même il embrasserait les cornes de l'autel.

SALOMON. — Quelle sagesse! quelle bonté d'âme! mon père, je n'y manquerai pas, sur ma parole.

DAVID. — Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres,

1. Salomon fit assassiner Adonias son frère.

et à qui je dois ma couronne ? je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire assassiner[1] aussi, car il a mis du sang dans mes souliers.

JOAB. — Comment, monstre ! je t'étranglerai de mes mains ; va, va, je ferai bien casser ton testament, et ton Salomon verra quel homme je suis.

SALOMON. — Est-ce tout, mon cher père ? n'avez-vous plus personne à expédier ?

DAVID. — J'ai la mémoire mauvaise : attendez, il y a encore un certain Semeï[2] qui m'a dit autrefois des sottises ; nous nous raccommodâmes ; je lui jurai, par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais ; il m'a très-bien servi, il est de mon conseil privé ; vous êtes sage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON. — Votre volonté sera exécutée, mon cher père.

DAVID. — Va, tu seras le plus sage des rois, et le Seigneur te donnera mille femmes pour récompense : je me meurs ! que je t'embrasse encore ! Adieu.

BETHSABÉE. — Dieu merci, nous en voilà défaits.

UN OFFICIER. — Allons vite enterrer notre bon roi David.

TOUS ENSEMBLE. — Notre bon roi David, le modèle des princes, l'homme selon le cœur du Seigneur[3] !

ABISAG. — Que deviendrai-je, moi ? qui réchaufferai-je ?

SALOMON. — Viens çà, viens çà, tu seras plus contente de moi que de mon bonhomme de père.

1. *Rois*, III, chap. II. — 2. *Id.*, *ibid.*
3. *The man after God's own heart.*

FIN DE SAÜL.

OLYMPIE[1].

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(17 mars 1764.)

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, roi de Macédoine.
ANTIGONE, roi d'une partie de l'Asie.
STATIRA, veuve d'Alexandre.
OLYMPIE, fille d'Alexandre et de Statira.
L'HIÉROPHANTE, ou grand prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.
SOSTÈNE, officier de Cassandre.
HERMAS, officier d'Antigone.
PRÊTRES.
INITIÉS.
PRÊTRESSES.
SOLDATS.
PEUPLE.

La scène est dans le temple d'Éphèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristyle, et la place qui conduit au temple.

ACTE PREMIER.

(Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle, Sostène est dans le péristyle, la grande porte s'ouvre. Cassandre, troublé et agité, vient à lui ; la grande porte se referme.)

SCÈNE I. — CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE.

Sostène, on va finir ces mystères terribles[2].
Cassandre espère enfin des dieux moins inflexibles :

1. *Avertissement des éditeurs de Kehl.* — Cette tragédie parut imprimée en 1763; elle fut jouée à Ferney, et sur le théâtre de l'électeur palatin. M. de Voltaire, alors âgé de soixante-neuf ans, la composa en six jours. *C'est l'ouvrage de six jours,* écrivait il à un philosophe illustre, dont il voulait savoir l'opinion sur cette pièce. *L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*, lui répondit son ami. *Aussi s'est-il repenti de son ouvrage*, répliqua M. de Voltaire, et quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Olympie a été traduite en italien et jouée à Venise, sur le théâtre de San-Salvator, avec un grand succès.

2. Ces mystères et ces expiations sont de la plus haute antiquité, et

Mes jours seront plus purs, et mes sens moins troublés;
Je respire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Éphèse assemblés,
Des guerriers qui servaient sous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire :
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois;
De ses deux protecteurs Éphèse a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage :
Ce règne, qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des dieux, et chéri des mortels;
Ce nom d'initié, qu'on révère et qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe, père d'Alexandre, se fit initier aux mystères de la Samothrace avec la jeune Olympias, qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans Plutarque, au commencement de la vie d'Alexandre; et c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de Cassandre et d'Olympie.

Il est difficile de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères et les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentants de se livrer au désespoir, et de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'âme était partout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsycose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel, soit que l'on crût, comme en Égypte, que l'âme serait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces mystères, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Égyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'âme était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine mosaïque. Le peuple grossier des Juifs, auquel Dieu daignait se proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine; il n'avait pas une seule formule de prière générale établie par ses lois. On ne trouve, ni dans le Deutéronome, ni dans le Lévitique, qui sont les seules lois des Juifs, ni prière, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'âme, ni peines, ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples; et c'est ce qui prouve la divinité de la mission de Moïse, selon le sentiment de M. de Warburton, évêque de Worcester [de Glocester]. Ce prélat prétend que Dieu, daignant gouverner lui-même le peuple juif, et le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'âme, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité chez qui les mystères furent inconnus. Zoroastre les avait apportés en Perse, Orphée en Thrace, Osiris en Égypte, Minos en Crète, Cyniras en Chypre, Érechthée dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie à venir, et sur celle d'un seul Dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner partout le nom de

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs, et de mes premiers soins.
Demeure en ces parvis.... Nos augustes prêtresses
Présentent Olympie aux autels des déesses :
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits, qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère et tendre Olympie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé!

SOSTÈNE.

Quoi! seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux!

mystères à ces cérémonies. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle Ovide, *vulgus deorum* (*Vos quoque, plebs superum, Fauni, Satyrique, Laresque*. Ovide, *Ibis*, 81), c'est-à-dire les âmes des héros, que l'on croyait participantes de la Divinité, et des êtres mitoyens entre Dieu et nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace, ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'Orphée :

« Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Démiourgos. Il est unique, il existe seul par lui-même, tous les autres êtres ne sont que par lui; il les anime tous : il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et il voit au fond de nos cœurs. »

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait, sur une espèce de théâtre, une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, poussant des gémissements et des plaintes, et levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, et l'on voyait le Démiourgos, qui représentait le maître et le fabricateur du monde, consolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confessaient à l'hiérophante, et juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, *initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, et qui entre en communication avec les dieux, c'est-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaisants d'être admis après leur mort auprès de l'Être suprême.

Ce sont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères, dans Platon, dans Cicéron, dans Porphyre, Eusèbe, Strabon, et d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations; le crime était trop énorme. Suétone (*Néron*, XXXIV) rapporte que Néron, après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister aux mystères d'Éleusine. Zosime (*Hist.*, II, IX) prétend que Constantin, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père, et son neveu, ne put jamais trouver d'hiérophante qui l'admît à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que Cassandre est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'Alexandre ; il n'a répandu le sang de Statira que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, et en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une âme sensible et née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage :
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang....
Que dis-je ? ô souvenir ! ô temps ! ô jour de crimes!
Il la comptait, Sostène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sûreté....
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père;
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olympie, à jamais conserve ton erreur !
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me détesteras, si tu peux te connaître.

SOSTÈNE.

Je ne pénètre point ces étonnants secrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone est seul votre allié....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié;
Je lui serai fidèle.

SOSTÈNE.

Il doit aussi vous l'être :
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(A part.)

Et qu'importe Antigone ?... O mânes d'Alexandre !
Mânes de Statira ! grande ombre ! auguste cendre !
Restes d'un demi-dieu, justement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez ?
Olympie, obtenez de leur ombre apaisée
Cette paix à mon cœur si longtemps refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,
Soit ici ma défense, et parle aux dieux pour moi....
Eh quoi ! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche et devance l'aurore !

SCÈNE II. — CASSANDRE, SOSTÈNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE, *à Hermas, au fond du théâtre.*

Ce secret m'importune, il le faut arracher :
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, *à Antigone.*

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène?

ANTIGONE.

Nos intérêts, Cassandre; après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les dieux,
Il est temps de songer à partager la terre.
D'Éphèse en ces grands jours ils écartent la guerre :
Vos mystères secrets des peuples respectés
Suspendent la discorde et les calamités;
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes :
Mais ce repos est court; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus : vos soins, votre courage,
Sans doute, achèveront son important ouvrage;
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver et marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux dieux qu'il vécût!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre;
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime :
Tous les Grecs demandaient cette grande victime;
L'univers était las de son ambition.
Athène, Athène même envoya le poison;
Perdiccas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains, des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein :
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilége!... Eh quoi! vos esprits abattus
Érigent-ils en dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,

Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,
Au rang du fils des dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilége; et, lorsqu'à Babylone
Nous avons renversé ses autels et son trône,
Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les dieux comme le genre humain

CASSANDRE.

J'avouerai ses défauts; mais, quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme[1]!

CASSANDRE.

Oui, sans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'est notre valeur,
Notre bras, notre sang, qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc?
Sa femme!... ses enfants!... Ah! quel jour, Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait Persan; nous étions les vaincus :
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,
La fière Statira, dans Babylone en cendre,
Soulevant ses sujets, nous eût immolés tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine

1. Il est bon d'opposer ici le jugement de Plutarque sur Alexandre à tous les paradoxes et aux lieux communs qu'il a plu à Juvénal (*Sat.* x, 168-172; xiv, 311-14) et à ses imitateurs (Boileau, *Sat.* xii, 100-108) de débiter contre ce héros. Plutarque, dans sa belle comparaison d'Alexandre et de César, dit que « le héros de la Macédoine semblait né pour le bonheur du monde, et le héros romain pour sa ruine. » En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'Alexandre, général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, et rien de plus injuste que la guerre de César contre sa patrie.

Remarquez surtout que Plutarque ne décide qu'après avoir pesé les vertus et les vices d'Alexandre et de César. J'avoue que Plutarque, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même, sa religion à part? Voilà ceux qui paraissaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Callisthène, et de Parménion.

Échappa dans ce jour aux fureurs de la reine;
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai; mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats; le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et, couvert de ce sang auguste et malheureux,
Étonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai longtemps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisants regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire :
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami.... que puis-je dire?
Croyez qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés :
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous surtout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers et vos Grecs invaincus
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate :
De tous ces nouveaux rois dont la grandeur éclate
Nul n'est digne de l'être, et dans ses premiers ans
N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le sais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous restons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout sanglants qu'il nous faut recueillir :
Alexandre, en mourant, les laissait au plus digne;
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.
Assurez ma fortune ainsi que votre sort :
Le plus digne de tous, sans doute, est le plus fort.

Relevons de nos Grecs la puissance détruite;
Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains,
Et l'Euphrate et le Nil ont trop de souverains:
Je combattrai pour moi, pour vous, et pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt; j'en crois votre promesse;
Et surtout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage;
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise:
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère[1]
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père:
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée;
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée:
Son nom est.... Olympie.

CASSANDRE.

Olympie!

ANTIGONE.

Oui, seigneur.

CASSANDRE, *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...
Que je livre Olympie!

ANTIGONE.

Écoutez; je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une âme ingrate:

1. L'acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas sans doute m'offenser?

CASSANDRE.

Non; vous verrez bientôt cette jeune captive;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains;
Sous les yeux vigilants des dieux et des déesses,
Olympie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.
Dans ce parvis ouvert au reste des vivants,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre;
Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre;
Et vous déciderez si la terre a des rois
Qui puissent asservir Olympie à leurs lois.

(Il rentre dans le temple, et Sostène sort.)

SCÈNE III. — ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez : quand l'Asie en alarmes
Voit cent trônes sanglants disputés par les armes,
Quand des vastes États d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain empire,
Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas :
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave et sur ses aventures
J'ai formé dès longtemps d'étranges conjectures :
J'ai voulu m'éclaircir; mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards;
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,
Les respects étonnants que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré :

Je vois des deux côtés les prêtresses paraître;
Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre;
Olympie et Cassandre arrivent à l'autel!

SCÈNE IV. — *Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les* PRÊTRES *d'un côté, et les* PRÊTRESSES *de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches, avec des ceintures bleues dont les bouts pendent à terre.* CASSANDRE *et* OLYMPIE *mettent la main sur l'autel;* ANTIGONE *et* HERMAS *restent dans le péristyle avec une partie du* PEUPLE, *qui entre par les côtés*[1].

CASSANDRE.

Dieu des rois et des dieux, être unique, éternel!
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
Qui punis les pervers, et qui soutiens les justes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirme, Dieu clément, les serments que je fais!

1. Ce spectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres et des prêtresses, un autel, des flambeaux, et toute la cérémonie d'un mariage : cet appareil, au contraire, ne serait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement et de la colère dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les desseins de Cassandre, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien est puéril. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvants. La partie qui regarde la pompe du spectacle est sans doute la dernière: on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les situations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel, et des assistants; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement et de la colère, qui contraste avec la joie des deux époux, son ouvrage aura de la vie et de la force. Ainsi, au second acte, Statira qui embrasse Olympie avec des larmes de joie, et l'hiérophante attendri et affligé; ainsi, au troisième acte, Cassandre reconnaissant Statira avec effroi, et Olympie dans l'embarras et dans la douleur; ainsi, au quatrième acte, Olympie au pied d'un autel, désespérée de sa faiblesse, et repoussant Cassandre qui se jette à ses genoux; ainsi, au cinquième, la même Olympie s'élançant dans le bûcher, aux yeux de ses amants épouvantés et des prêtres, qui, tous ensemble, sont dans cette attitude douloureuse, empressée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, et prêts à courir au secours : toutes ces peintures vivantes, formées par des acteurs pleins d'âme et de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur et la pitié, qui sont le seul but, la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui, étant susceptible de toutes ces hardiesses, eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers, par la vérité des sen-

Recevez ces serments, adorable Olympie;
Je soumets à vos lois et mon trône et ma vie,
Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,
Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint [1].
Et vous, filles des cieux, vous, augustes prêtresses,
Portez avec l'encens mes vœux et mes promesses
Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLYMPIE.

Protégez à jamais, ô dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,
Mon amant adoré, mon respectable époux;
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous est connu. Son rang et sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne :
Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés,
Soyez-en les garants, vous qui les consacrez;
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidèle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses, disposez la pompe solennelle
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, et nos chastes amours.
J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle;
Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidèle!...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu?
Vous-même prononcez si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre :
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles présents, indignes de son cœur.

timents, les yeux ne seront pas contents de ces spectacles prodigués; et, loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains suppléments qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule qui a presque toujours resserré la scène française dans le petit cercle des dialogues, des monologues, et des récits. Il nous a manqué de l'action; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent, et dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère et imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

1. Le feu de Vesta était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. Vesta signifiait *feu* chez les anciens Perses, et tous les savants en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la divinité. Ainsi, une erreur de nom produisit la déesse Vesta, comme elle a produit tant d'autres choses.

Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(Ils rentrent dans le temple : les portes se ferment, le peuple sort du parvis.)

SCÈNE V. — ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

ANTIGONE.

Va, je n'en doute plus, et tout m'est découvert;
Il m'a voulu braver; mais sois sûr qu'il se perd.
Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les dieux, et tantôt les offense;
Ce caractère ardent qui joint la passion
Avec la politique et la religion;
Prompt, facile, superbe, impétueux, et tendre,
Prêt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
Que l'amour à ce point ne saurait l'abaisser :
Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
De ses desseins cachés la trame est trop suspecte;
Il se flatte en secret qu'Olympie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt succéder sans pitié
Une haine implacable à sa faible amitié.

HERMAS.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître :
Dans nos grands intérêts souvent nos actions
Sont, vous le savez trop, l'effet des passions;
On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique,
Le faible quelquefois passe pour politique;
Et Cassandre n'est pas le premier souverain
Qui chérit une esclave et lui donna la main;
J'ai vu plus d'un héros, subjugué par sa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai : je pèse tes raisons;
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olympie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentiments secrets :
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts;
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints

Ne pourront-ils jamais unir les souverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos serments redoublés, tant de soins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le sais, dans la Grèce a des temples;
L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition, sans doute, et d'amour enivré,
Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olympie:
De mes yeux éclairés Cassandre se défie;
Il n'a que trop raison. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'est pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu sa main.... Cette enceinte sacrée
Voit déjà de l'hymen la pompe préparée;

(Les initiés, les prêtres et les prêtresses traversent le fond de la scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.)

Tous les initiés, de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains, inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je; on pourra lui ravir sa conquête....
Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les lois, les dieux, et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent.
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent.
Arrosons, s'il le faut, ces asiles si saints,
Moins du sang des taureaux que du sang des humains.

ACTE SECOND.

SCENE I. — L'HIÉROPHANTE, LES PRÊTRES, LES PRÊTRESSES.

(Quoique cette scène et beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple, ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.)

L'HIÉROPHANTE.

Quoi! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste
Où dieu pardonne au crime, et console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense?

UNE PRÊTRESSE[1].

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux;
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée :
Qu'on la fasse venir[2]. La volonté du ciel
Demande sa présence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olympie en triomphe aux dieux sera menée.
Cassandre, initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCÈNE II. — L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE, *à Statira.*

Venez, vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie
Pour annoncer ses lois aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du Dieu que vous représentez.

STATIRA, *couverte d'un voile qui accompagne son visage sans le cacher, et vêtue comme les autres prêtresses.*

O ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence, au monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....
(A l'hiérophante.)
Ah! seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le savez.

1. Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure, qui est attachée à Statira.
2. La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

L'HIÉROPHANTE.

Le ciel vous prescrit d'autres lois;
Et quand vous présidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,
Votre nom, votre rang, ne peuvent plus se taire;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je sois?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous pensons comme vous; mais la Divinité
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez.... Vous frémisssez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même....

(Aux prêtres et aux prêtresses.)

Vous qui servez d'un Dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce Dieu mes secrets soient cachés!

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés!...

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

STATIRA.

Eh bien! si vous savez pour quel excès d'horreur
Il demande sa grâce et craint un Dieu vengeur;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître;
Et quel maître, grands dieux! si vous pouvez connaître

Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre, à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante;
Vous serez plus surpris lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus[1].

(Les prêtres et les prêtresses élèvent les mains, et s'inclinent.)

L'HIÉROPHANTE.

O dieux! qu'ai-je entendu? dieux, que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux,
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.

1. Non-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris; mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de Boyer, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre et sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait: « Voilà une tragédie jouée dans un couvent; Statira est religieuse, Cassandre a fait une confession générale, l'hiérophante est un directeur, etc. »

Mais aussi il se trouvera des lecteurs éclairés et sensibles qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'ensevelir, les derniers jours de leur vie, dans des monastères, après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asiles chez les anciens, comme parmi nous. La Calprenède (dans son roman intitulé *Cassandre*) fait retrouver Statira dans un puits: ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion, elle est de la plus haute antiquité, et est expressément ordonnée par les lois de Zoroastre, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel et avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant et de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages, ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos âmes.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne sais quoi d'attendrissant et d'auguste. La comparaison que fait secrètement le lecteur entre le silence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner, et les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut et transporte une âme vertueuse et sensible.

Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, roi des rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers moments soulagea la misère.
(Montrant la prêtresse inférieure.)
Voyez-vous cette femme étrangère en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour;
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Éphésienne, elle guida mes pas
Dans cet auguste asile, au bout de mes États.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourants et de morts la campagne jonchée;
Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde et les maux qu'il enfante,
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre, et ma fille;
Dieu seul me reste.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui;
Son temple est votre cour : soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste et dangereuse,
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, seigneur, m'a consolée;
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le sacrifice est grand; je sens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute :
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint et se consume;

Et ces derniers moments que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir?

L'HIÉROPHANTE

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes, affranchis d'un corps vil et mortel,
Goûtent sans passions un repos éternel;
Un nouveau jour leur luit; ce jour est sans nuage;
Ils vivent pour les dieux : tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai, je fus reine, et ne suis que prêtresse;
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse?

L'HIÉROPHANTE.

Olympie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous:
C'est à vous de bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée;
C'est le sort des humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissants,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuse! Ah! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur?
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur est partout, je m'étais abusée :
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu : je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(Il sort.)

SCÈNE III. — STATIRA, OLYMPIE.

(Le théâtre tremble.)

STATIRA.

Lieux funèbres et saints,
Vous frémissez!... J'entends un horrible murmure;
Le temple est ébranlé!... Quoi! toute la nature
S'émeut à son aspect! et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble, et restent confondus!

OLYMPIE, *effrayée.*

Ah! madame!

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime;
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLYMPIE.

Dieux justes, soutenez mon courage abattu!
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente;
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah! j'en ai plus que vous!... Ma fille, embrassez-moi....
Du sort de votre époux êtes-vous informée?
Quel est votre pays? quel sang vous a formée?

OLYMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, et qui ne m'est pas dû.
Cassandre est roi, madame; il daigna dans la Grèce
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révère un maître.
Voilà mes sentiments, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Cassandre a donc pris soin de votre destinée?
Quoi! d'un prince ou d'un roi vous ne seriez pas née?

OLYMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

OLYMPIE.

Je n'étais qu'une esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.
Les dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits
Vous esclave!

OLYMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le sort des combats me tint sous sa puissance :
Je dois tout à son fils.

STATIRA.

Ainsi vos premiers jours

Ont senti l'infortune, et vu finir son cours!
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie!...
En quels temps, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers?

OLYMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'empire, et que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et soumise à Cassandre?

OLYMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone!... O puissance éternelle!
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le temps, son âge, ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendresse et l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel sur son visage
Du héros mon époux semble imprimer l'image....

OLYMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ses regards
Quand, moins fier et plus doux, loin des sanglants hasards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chère, espoir flatteur et vain!
Serait-il bien possible?... Écoutez-moi, princesse;
Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir?

OLYMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au sortir du berceau, je fus en esclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour;
J'ignore qui je suis, et qui m'a mise au jour....
Hélas! vous soupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes....
Eh quoi! vous me serrez dans vos bras languissants!
Vous faites pour parler des efforts impuissants!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis.... je succombe.... Olympie!
Le trouble que je sens va me coûter la vie.

SCÈNE IV. — STATIRA, OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O prêtresse des dieux! ô reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos tristes destins!
Que nous faudra-t-il faire et qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs : je suis prête, et je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui longtemps comme vous fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olympie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

STATIRA, *courant embrasser Olympie.*

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous,
O ma fille! ô mon sang! ô nom fatal et doux!
De vos embrassements faut-il que je jouisse,
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice!

OLYMPIE.

Quoi! vous seriez ma mère, et vous en gémissez!

STATIRA.

Non, je bénis les dieux trop longtemps courroucés;
Je sens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie :
Il te donne à Cassandre!

OLYMPIE.

Ah! si dans votre flanc
Olympie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter;
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Puissiez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies!

OLYMPIE.

Qui? lui? votre ennemi! tel serait mon malheur!

STATIRA.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Éphèse;
Il y brave les dieux, et feint qu'il les apaise!
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr!

OLYMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!
Quoi! vous êtes sa veuve! Olympie est sa fille!
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux!
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux!
Quoi! cet hymen si cher était un crime horrible!

L'HIÉROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLYMPIE.

Ah! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux;
Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître!
Je devais, à l'autel où vous nous unissiez,
Expirer en victime, et tomber à vos pieds.

SCÈNE V. — STATIRA, OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple, et les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires;
Les deux rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux :
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offense, et qu'il faut le calmer!
Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
Vers les parvis sacrés vole et se précipite;
Éphèse est divisée entre deux factions.
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs, vont disparaître;
Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !
Qu'ils laissent sûr la terre un asile de paix !
Leur intérêt l'exige.... O mère auguste et tendre,
Et vous.... dirai-je, hélas ! l'épouse de Cassandre ?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me présenter ;
Je connais le respect qu'on doit à leur couronne :
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes, je le sais, sans armes, sans soldats,
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense ;
Et, si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'hiérophante sort avec le prêtre inférieur.)

SCÈNE VI. — STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

O destinée ! ô Dieu des autels et du trône !
Contre Cassandre au moins favorise Antigone :
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos seuls ennemis attendre des secours,
Et chercher un vengeur, au sein de ma misère
Chez les usurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent États que j'ai possédés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
Dans quel profond abîme êtes-vous descendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLYMPIE.

Ma mère, je vous suis.... Ah ! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste :
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — CASSANDRE, SOSTÈNE, *dans le péristyle.*

(Le temple est fermé.)

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois;
Devais-je plus longtemps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

SOSTÈNE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olympie abuse contre vous :
Il anime le peuple; Éphèse est alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il sait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglants qu'Éphèse peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu! n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens;
Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime, après tout, mon cœur ne fut complice;
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras;
C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandait sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon âme en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,

Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux;
Non pas pour Olympie, et c'est là mon supplice,
C'est là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

SOSTÈNE.

On prétend qu'Olympie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostène; et si de cette loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple!
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Écartons loin de moi cette vaine terreur :
Je suis aimé; son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olympie.

SCÈNE II. — CASSANDRE, SOSTÈNE; L'HIÉROPHANTE, *sortant du temple.*

CASSANDRE.

Interprète du ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes;
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes;
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olympie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, seigneur,
Des devoirs bien sacrés, et bien chers à son cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds.
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!... Hélas! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olympie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Eh! que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE, *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi!
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIÉROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures[1]:

1. Cet exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, et il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel et à enseigner la vertu n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros, emportés par leurs passions, agissent, et un grand prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand prêtre Joad, dans la tragédie d'*Athalie*, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque, rencontrant Mathan en conférence avec Josabet, au lieu de s'adresser à Mathan avec la bienséance convenable, il s'écrie :

Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle! Et vous ne craignez pas
Que, du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!
Que veut-il? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Mathan semble lui répondre très-pertinemment en disant :

On reconnaît Joad à cette violence.
Toutefois il devrait montrer plus de prudence
Respecter une reine, etc.
(Acte III, scène v.)

On ne voit pas non plus pour quelle raison Joad, ou Joïada, s'obstine à ne vouloir pas que la reine Athalie adopte le petit Joas. Elle dit en propres termes à cet enfant : « Je n'ai point d'héritier,... je prétends vous traiter comme mon propre fils. »

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mère, et lui laisser son petit royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. Athalie, en effet, était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils Ochosias ou Achazia avait quarante-deux

Au Dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois prompts à se diviser.
Ne sont connus de nous que pour les apaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,

ans * quand il fut déclaré *melk* ou *roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère, Athalie, lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus; il est dit dans le quatrième livre des *Rois*, que Jéhu égorgea quarante-deux frères d'Ochosias, et cet Ochosias était le cadet de tous ses frères : à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, Athalie devait être âgée de cent six ans quand le prêtre Joad la fit assassiner **.

Je n'examine point ici comment le prêtre Ochosias pouvait avoir quarante ans et son fils quarante-deux, quand il lui succéda, je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre Joad arme ses lévites contre la reine, à laquelle il a fait serment de fidélité : de quel droit trompe-t-il Athalie en lui promettant un trésor? de quel droit fait-il massacrer sa reine dans la plus extrême vieillesse?

Athalie n'était certainement pas aussi coupable que Jéhu, qui avait fait mourir soixante et dix fils du roi Achab, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des *Rois*. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'Achab, tous ses courtisans et tous ses prêtres.

Cette reine avait à la vérité usé de représailles; mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle et de la tuer? Il était son sujet; et certainement, dans nos mœurs et dans nos lois, il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa reine, qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner Élisabeth, parce qu'elle avait fait condamner Marie Stuart.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie et des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière, avant de mettre sa reine à mort. L'Écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner Athalie *à la porte aux chevaux* ***, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de Joad, dans *Athalie*, peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? Car pourquoi l'action de Joad serait-elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ni la circoncision imposée aux Sichimites pour les égorger plus aisément,

* Vingt-deux ans. Cf. IV Rois, VIII, 26. (Éd.)

** Voici le compte :

Athalie se marie à quinze ans	15
Elle a quarante-deux fils	42
Ochosias, le quarante-troisième, commence à régner à quarante-deux ans	42
Il règne un an	1
Athalie règne, après lui six ans	6
Somme totale	106

*** IV *Rois*, XI, 10, 16. (Éd.)

Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olympie, et pour d'autres, seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olympie!...

ni l'inceste de Juda avec Thamar, sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Égyptien par Moïse. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'Eglon, roi des Moabites, par Aod ou Eud; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de Sizara par Jaël, ni qu'il ait été content que Jephté, encore teint du sang de sa fille, fît égorger quarante-deux mille hommes d'Ephraïm, au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibbolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de Benjamin, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le Saint-Esprit ne donne aucune louange à David pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du roitelet Akis, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfants et les bestiaux des villages alliés du roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à Salomon pour avoir fait assassiner son frère Adonias; ni à Bahasa pour avoir assassiné Nadab; ni à Zimri, ou Zamri, pour avoir assassiné Éla et toute sa famille; ni à Amri, ou Homri, pour avoir fait périr Zimri; ni à Jéhu pour avoir assassiné Joram.

Le Saint-Esprit n'approuve point que les habitants de Jérusalem assassinent le roi Amasias, fils de Joas; ni que Sellum, fils de Jabès, assassine Zacharias, fils de Jéroboam; ni que Manahem assassine Sellum, fils de Jabès; ni que Facée, fils de Roméli, assassine Facéia, fils de Manahem; ni qu'Osée, fils d'Ela, assassine Facée, fils de Roméli. Il semble, au contraire, que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'Écriture, pourquoi le meurtre d'Athalie serait-il consacré par le théâtre?

Certes, quand Athalie dit à l'enfant : « Je prétends vous traiter comme mon propre fils, » Josabet pouvait lui répondre : « Eh bien! madame, traitez-le donc comme votre fils, car il l'est; vous êtes sa grand'mère; vous n'avez que lui d'héritier : je suis sa tante; vous êtes vieille; vous n'avez que peu de temps à vivre; cet enfant doit faire votre consolation. Si un étranger et un scélérat comme Jéhu, melk de Samarie, assassina votre père et votre mère, s'il fit égorger soixante et dix fils de vos frères, et quarante-deux de vos enfants, il n'est pas possible que, pour vous venger de cet abominable étranger, vous prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste. Vous n'êtes pas capable d'une démence si exécrable et si absurde; ni moi ni mon mari ne pouvons avoir la fureur insensée de vous en soupçonner; ni un tel crime ni un tel soupçon ne sont dans la nature. Au contraire, on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni moi ni personne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois dénaturée et insensée. Élevez donc le petit Joas; j'en aurai soin, moi qui suis sa tante, sous les yeux de sa grand'mère. »

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable; mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise : « J'aime mieux exposer le petit enfant à périr que de le confier à sa grand'mère; j'aime mieux tromper ma reine, et lui promettre indignement de l'argent, pour l'assassiner, et risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de rendre à la reine son petit-fils; je veux garder cet enfant et égorger sa grand'-

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(Il sort, et le temple s'ouvre.)

SCÈNE III. — CASSANDRE, SOSTÈNE, STATIRA, OLYMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel! et je frémis!...
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'âme la plus noble et l'ardeur la plus pure!

OLYMPIE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare!... Ah! madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'alarmes?
Qui donc vous accompagne, et vous baigne de larmes?

STATIRA, *se dévoilant et se retournant vers Cassandre.*

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

À ses traits.... à sa voix....
Mon sang se glace!... Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olympie.

CASSANDRE.

O tonnerre du ciel,
Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plus tôt cette horrible prière?
Éternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups
Toi seul as fait tomber mon trône et mon époux;

mère, pour conserver plus longtemps mon autorité. » C'est là, au fond, la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du guerrier Abner et du prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du rôle de Josabet, j'excuse quelques longueurs; mais je crois que, si un roi avait dans ses États un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer.

Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, et, lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asile où je suis enterrée;
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux sacrés persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre;
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée,
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser.... Je pourrais dire encore
Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
Que je mets à vos pieds mon sceptre et mes États.
Tout est affreux pour vous!... Vous ne m'écoutez pas!
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie,
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi, ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille;
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur, et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi?

OLYMPIE.

Non.... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Éteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.

Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits;
Empêchez-moi surtout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais.... Ah! grands dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olympie à ce monstre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié : vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
  Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône :
Tu souillas de mon sang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des rois,
Que de voir mon sujet, mon ennemi.... Cassandre,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olympie est à moi; je sais quel fut son père;
Je suis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle est ma femme enfin :
Rien ne peut séparer mon sort et son destin.
Ni ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et, puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur;
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilége.
J'enlèverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olympie.
Il faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(Cassandre sort avec Sostène.)

SCÈNE IV. — STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphème! ô ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu?
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embrassements,
Tes soupirs enflammés consolent mes tourments;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.
Je peux tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLYMPIE.

Ah! le ciel m'est témoin si mon âme est formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée
Des mêmes sentiments et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!
Ma mère!... Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée?
Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits?
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCÈNE V. — STATIRA, OLYMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O reine! demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, et qui vient la défendre;
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;
Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
Laissa par son trépas maîtres de son empire.
Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
M'avouerez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit aù trône de Cyrus;
Il en est trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône et de la vie;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme elle?

OLYMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense;
Je crois vous mériter; soyez ma récompense.
Tout autre est un outrage, et c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux :
Parlez, et je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras, de la reine, et surtout de vous-même;
Prononcez : daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLYMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée;
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée;
J'épouse un bienfaiteur.... il est un assassin.

Mon époux de ma mère a déchiré le sein.
Dans cet entassement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?... Ah! dans de tels moments,
(Embrassant sa mère.)
Voyez à qui je dois mes premiers sentiments;
Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.
La majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;
Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre;
Il nomma le plus digne, et vous le devenez :
Son trône est vôtre bien, quand vous le soutenez.
Que des dieux immortels la faveur vous seconde!
Que leur main vous conduise à l'empire du monde!
Alexandre et sa veuve, ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères;
Et puissent désormais les destins, moins sévères,
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olympie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie,
Sortez de cet asile, et je vais tout presser
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.
(Il sort.)

SCÈNE VI. — STATIRA, OLYMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, et me faire oublier,
Par des serments nouveaux, le crime du premier.

OLYMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis?

OLYMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée?

STATIRA.

Que dis-tu?

OLYMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olympie!

OLYMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asile obscur est le trône où j'aspire?
Vous m'y verrez soumise, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons là tous ces rois, dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger son trépas;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! Et pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux, m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Est-ce elle que j'entends?

OLYMPIE.

Ma mère....

STATIRA.

O ciel vengeur!

OLYMPIE.

Cassandre!

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLYMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'âme,
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLYMPIE.

Ah ! madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable !
Dernier de mes moments ! cruelle fille, hélas !
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre et ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux et mon père;
Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main !

OLYMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée !
Fille trop chère !...

OLYMPIE.

Hélas ! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne.... et je meurs.

OLYMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu ?

OLYMPIE.

Je vous jure
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olympie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faiblesse, et par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne considérez point ma faiblesse et mon âge;
De mon père et de vous je me sens le courage :
J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère,
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père !

OLYMPIE.

Arrachez-moi ce cœur; vous verrez qu'un époux,

Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus;
Je te plains, Olympie, et ne t'accuse plus:
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu sais l'attendrir;
Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, et tu n'es point coupable.

OLYMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel! est la plus misérable?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les saints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés :
Vos soldats près du temple occupent ce passage :
Cassandre, ivre d'amour, de douleur, et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné; mais, dans cette entreprise,
Entre Cassandre et vous le peuple se divise.

ANTIGONE, *en sortant.*

Je le réunirai.

SCÈNE II. — ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE, *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, détestable ennemi :
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne?
La fille d'Alexandre a des droits assez grands
Pour faire armer l'Asie, et trembler nos tyrans.
Babylone est sa dot, et son droit est l'empire.
Je prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en imposeront pas aux yeux des nations.

Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère
Si tu fus innocent de la mort de son père :
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné
Séduisait Olympie en cachant sa naissance;
Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
Ce funeste secret dont je suis informé;
Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en est fait; et Cassandre
N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? pensais-tu que ses droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois?
Je peux de Statira prendre ici la défense;
Mais veux-tu conserver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux États,
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cède Olympie, et rien ne nous sépare;
Je périrai pour toi : sinon je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèse-les, et choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de sa justice
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

Si dans ton âme atroce il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercenaire
Pour assouvir ta rage et servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
De braver mon courage, ainsi que ma disgrâce.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux;
C'est un crime nouveau, c'est toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons; viens décider de ton sort et du mien,
T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie, et sois sûr qu'Olympie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE III. — CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÈNE; L'HIÉROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les* PRÊTRES *et les* INITIÉS, *qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.*

L'HIÉROPHANTE.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, et ses solennités[1].
Prêtres, initiés, peuple, qu'on les sépare;
Bannissez du lieu saint la discorde barbare;
Expiez vos forfaits.... Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant! vous, rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
Les mânes d'Alexandre, et le courroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olympie à mes yeux passe ici dans ses bras,
Et que cet hyménée illégitime, impie,
Soit la honte d'Éphèse, et l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute il le serait, si tu l'avais formé.

L'HIÉROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre et le trône des rois,
Également soumis, entendent cette voix;
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,

1. Il serait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristyle du temple; mais alors cette place occupant un grand espace, le vestibule un autre, et l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé longtemps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages, à la pièce, qui est toute en spectacles, et que l'hiérophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les duels sont plus fréquents dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat, dans Homère, est un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, et qui sont oisives; et c'est précisément ce que propose Cassandre.

Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il soit, et quel que soit son rang,
Des parents de sa femme a répandu le sang,
Fût-il purifié dans nos sacrés mystères
Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
Et par le repentir, plus nécessaire qu'eux,
Son épouse en un jour peut former d'autres nœuds;
Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence,
A l'exemple des dieux, ne pardonne l'offense.
La loi donne un seul jour; elle accourcit les temps
Des chagrins attachés à ces grands changements :
Mais surtout attendez les ordres d'une mère;
Elle a repris ses droits, le sacré caractère
Que la nature donne, et que rien n'affaiblit.
A son auguste voix Olympie obéit.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre
Les arrêts de la veuve et du sang d'Alexandre?

(Il sort avec sa suite.)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, pontife; elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)

SCÈNE IV. — CASSANDRE, SOSTÈNE, *dans le péristyle.*

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, cœur barbare et sans foi.
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asile,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le cœur.

SOSTÈNE.

Il séduit Statira, seigneur; il s'autorise
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il méprise.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure!
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pure,
Mon âme à cet espoir osait s'abandonner :
Tu m'ôtes Olympie, est-ce là pardonner?

SOSTÈNE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile et tendre,
Si soumis à vos lois, si content de se rendre,

Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le cœur ne connaît point un si prompt changement.
Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'aventure
Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux :
C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de son père;
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère;
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaise mes tourments.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostène, elle est leur fille, elle a le droit affreux
De haïr sans retour un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférents aux rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon âme criminelle
Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTÈNE, *apercevant Olympie.*

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est temps qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout soit prêt.

(Sostène sort.)

SCÈNE V. — CASSANDRE, OLYMPIE.

OLYMPIE, *courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*

Que mon cœur se soulève!
Qu'il est désespéré!... qu'il se condamne! hélas!
(Apercevant Cassandre.)
Que vois-je?

CASSANDRE.

Votre époux.

OLYMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien! j'en suis indigne, et je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure;
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure....
Mais, daignez me répondre.... ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLYMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance
Ai-je assez respecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLYMPIE.

Ah! c'est là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes serments vos serments solennels!

OLYMPIE.

Hélas! il est trop vrai.... Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olympie!

OLYMPIE.

Ah! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse :
C'est un forfait de plus.... Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître;
Et si pour Antigone....

OLYMPIE.

Arrête, malheureux!
D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'hymen, et le monde, et la vie en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asile où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie.... et surtout d'Antigone.
Va-t'en, ne me vois plus.... Va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien! de mon rival si l'amour vous offense,

Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLYMPIE.

Ma mère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour, au moins, peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse.
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.
(Il la prend par la main.)
Chère épouse, venez.

OLYMPIE, *la retirant avec transport.*

Traite-moi donc comme elle;
Frappe une infortunée à son devoir fidèle;
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain :
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main;
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel sait faire grâce, et vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, et c'est trop me haïr.

OLYMPIE.

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?...
Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice :
Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

SCÈNE VI. — CASSANDRE, OLYMPIE, SOSTÈNE.

SOSTÈNE.

Paraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiége la porte,
Il séduit vos amis près du temple assemblés,
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés :
Il atteste Alexandre, il atteste Olympie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez !
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLYMPIE.

Moi, vouloir ton trépas !.... va, j'en suis incapable....
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous, le jour m'est exécrable;
Et, s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.

(Il sort avec Sostène.)

SCÈNE VII. — OLYMPIE.

Malheureuse !... Et c'est lui qui cause mes alarmes !
Ah ! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes !
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?
Vous aurez sur mon âme un absolu pouvoir,
O sang dont je naquis, ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentiments....
Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres serments....
Dieux ! vous les receviez; ô dieux ! votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à son malheur....
Ayez quelque pitié d'une âme déchirée,
Qui périt infidèle, ou meurt dénaturée.
Hélas ! j'étais heureuse en mon obscurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité;
Sans parents, sans état, à moi-même inconnue....
Le grand nom que je porte est ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins.... Cassandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...
Que peut donc sur soi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma blessure cruelle;
Et ce trait malheureux, que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII. — OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

OLYMPIE.

Pontife, où courez-vous? protégez ma faiblesse.
Vous tremblez!... vous pleurez!...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuse princesse!
Je pleure votre état.

OLYMPIE.

Ah! soyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Résignez-vous au ciel; vous n'avez plus que lui.

OLYMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguste et chère!
La veuve d'Alexandre....

OLYMPIE.

Ah! justes dieux!... ma mère!
Eh bien?...

L'HIÉROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Jusque dans les parvis de l'enceinte sacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le sang; déjà, le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin :
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous :
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie et la calamité.

OLYMPIE, *tombant entre les bras d'une prêtresse.*

Je meurs.... soutenez-moi.... marchons.... Vit-elle encore?

L'HIÉROPHANTE.

Cassandre est à ses pieds; il gémit, il l'implore;
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours;
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLYMPIE, *se relevant.*

Cassandre à ses genoux!

L'HIÉROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ses cris, à nos voix, elle rouvre les yeux;

Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
Par cette main funeste en tout temps poursuivie :
Faible, et se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort;
Elle abhorre à la fois Cassandre et la lumière;
Et, levant à regret sa débile paupière :
« Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané;
Consolez Olympie. Elle m'aime, et j'ordonne
Que, pour venger sa mère, elle épouse Antigone. »

OLYMPIE.

Allons mourir près d'elle.... Exaucez-moi, grands dieux!
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIÉROPHANTE.

Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLYMPIE.

J'en ai besoin, seigneur, et j'en aurai peut-être.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristyle..*

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance est vaine;
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste : Olympie aujourd'hui
Seigneur, sera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'est plus!

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre
D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre :
Statira, succombant au poids de sa douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur;
La sensible Olympie, à ses pieds étendue,
Semble exhaler son âme à peine retenue.
Les ministres des dieux, les prêtresses en pleurs,
En mêlant leurs regrets, accroissent leurs douleurs.
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes;
Le temple retentit de sanglots et de plaintes :
On prépare un bûcher, et ces vains ornements
Qui rappellent la mort aux regards des vivants :
On prétend qu'Olympie, en ce lieu solitaire,
Habitera l'asile où s'enfermait sa mère;

Qu'au monde, à l'hyménée, arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, et jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non; de son devoir elle suivra les lois;
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits;
Statira me la donne; et ses ordres suprêmes
Au moment du trépas sont les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre et sa funeste ardeur
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas :
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment; Cassandre la révère.
Je sais qu'il est des lois qu'il me faut respecter;
Que pour gagner le peuple il le faut imiter :
Vengeur de Statira, protecteur d'Olympie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force, et sont plus assurés.

(Le temple s'ouvre.)

SCÈNE II. — ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, *s'avançant lentement;* OLYMPIE, *soutenue par les prêtresses : elle est en deuil.*

HERMAS.

On amène Olympie à peine respirante :
Je vois du temple saint l'auguste hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas;
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,

(A Olympie.)

Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche
En mêlant mes regrets à mes tristes soupirs,

Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs :
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire;
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLYMPIE.

Ah! seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu.... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains :
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée;
Mais je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, madame, et gardez sa promesse.

(Il sort avec Hermas.)

SCÈNE III. — OLYMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

OLYMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous, ministre d'un Dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je, sous vos yeux, consacrer ma misère
Aux autels arrosés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asile à ma calamité?
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

Je pleure vos destins; mais que puis-je pour vous?
Votre mère en mourant a nommé votre époux :
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière;
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLYMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante
De détourner ma main de cette main sanglante;
Je garde mes serments.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des dieux.
Bientôt tout va changer : vous pouvez, Olympie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie :

On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour.
Ce mélange est affreux; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLYMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, et tout autre,
Est horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés;
J'abandonne un époux.... c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre ou choisir Antigone :
Ces deux héros armés, si fiers et si jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs suprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
La piété se lasse, et surtout chez les grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrents;
Mais ce sang, dès demain, va couler dans Éphèse;
Décidez-vous, princesse, et le peuple s'apaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des lois,
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix :
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLYMPIE.

Il suffit : je conçois vos raisons et vos craintes;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes;
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur;
Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon cœur;
Je suis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux et la main qu'il vous donne?

OLYMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
N'est point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez; et cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIÉROPHANTE.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter :
Une urne contiendra sa dépouille mortelle;
Vous la recueillerez.

OLYMPIE.

Sa fille criminelle
A causé son trépas.... Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIÉROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLYMPIE.

Par vos lois que j'ignore,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher?

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! vous le devez; nous partageons vos larmes :
Vous n'avez rien à craindre; et ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triste et pure offrande.

(Les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

OLYMPIE, *à l'hiérophante.*

C'est l'unique faveur que sa fille demande....

(A la prêtresse inférieure.)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée;
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,
Satisfassent son ombre.... Il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.

(Elle sort.)

OLYMPIE, *à l'hiérophante.*

Allez donc : élevez cette pile fatale,
Préparez les cyprès et l'urne sépulcrale,
Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses
Mes sentiments, mon choix, vont être déclarés :
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse,
Vous n'avez que ce jour; il fuit, et le temps presse.

(Il sort avec les prêtres.)

SCÈNE IV. — OLYMPIE, *sur le devant;* LES PRÊTRESSES, *en demi-cercle au fond.*

OLYMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix résolu,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, sur mes sens déchirés :
Si tu m'aimes, hélas! si j'ose encor le croire,
Va, tu payeras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V. — OLYMPIE, CASSANDRE, LES PRÊTRESSES.

CASSANDRE.

Eh bien! je viens remplir mon devoir et vos vœux;
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLYMPIE.

Cassandre!

CASSANDRE.

Objet sacré! chère épouse!

OLYMPIE.

Ah! cruel!

CASSANDRE.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel :
Esclave infortuné du destin qui me guide,
Mon sort en tous les temps est d'être parricide.
(Il se jette à genoux.)
Mais je suis ton époux; mais, malgré ses forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Respecte, en m'abhorrant, cet hymen que j'atteste :
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste;
La mort est le seul dieu qui peut nous séparer;
Je veux, en périssant, te voir et t'adorer.
Venge-toi, punis-moi, mais ne sois point parjure :
Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLYMPIE.

Levez-vous, et cessez de profaner du moins
Cette cendre fatale, et mes funèbres soins.
Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument
De ma mère en ces lieux les membres se consument,
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter;
N'approchez pas, Cassandre, et sachez m'écouter.

SCÈNE VI.—OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, PRÊTRESSES.

ANTIGONE.

Enfin votre vertu ne peut plus s'en défendre;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts et ce jour de terreur;
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asile,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge et le mien,
Prononcez notre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, madame, et du moins je l'espère,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira, dans les cieux,
A côté d'Alexandre, arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre et le ciel observent Olympie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLYMPIE.

J'y consens; mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas, que, si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure; et vous devez connaître
Combien je vous respecte, et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez; j'y souscris.

OLYMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLYMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité :

Apprenez plus; sachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parents, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître :
Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi;
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée :
« Épousez Antigone, et je meurs consolée. »
Elle était expirante; et moi, pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver,
Outrager votre mère, et trahir la nature !

OLYMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi....
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez si nos liens ont été légitimes;
Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes;
Il serait superflu de vous les reprocher :
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher !
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse !

OLYMPIE.

Il faut vous éclairer : gardez votre promesse.
(Le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.)

SCÈNE VII. — OLYMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

LA PRÊTRESSE INFÉRIEURE.

Pricesse, il en est temps.

OLYMPIE, *à Cassandre.*

Vois ce spectacle affreux :
Cassandre, en ce moment, plains-toi, si tu le peux;
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre;
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLYMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien [1]. Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,

1. Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Vous, qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olympie, et qui ne dus pas l'être;
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours;
Toi, qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon âme bannis....
Apprends.... que je t'adore.... et que je m'en punis[1].

1. Le suicide est une chose très-commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant, si on mettait sur le théâtre un homme tel que le Caton d'Addison, philosophe et citoyen, qui, ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'âme*, de Platon, et une épée dans l'autre, prouve par les raisonnements les plus forts qu'il est des conjonctures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de Platon et de Caton réunis, la force des raisonnements, et la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des âmes vigoureuses et sensibles pour les porter à l'imitation, dans ces moments malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé, ni chez les Grecs, ni chez les Romains, par aucune loi; mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme Hercule, Cléomène, Brutus, Cassius, Arria, Pætus, Caton, l'empereur Othon, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bûcher a été respectée de temps immémorial dans toute la haute Asie; et aujourd'hui même encore, on en a de fréquents exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires, et légitimés par toutes les lois, qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain.

Je n'entends pas, par ces homicides, ceux qui, s'étant voués au service de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers auxquels il est indifférent de servir sous une puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail et sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, sans considérer ni leur patrie ni leur famille, tuent et se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de Caton, de Cassius et de Brutus. Tel soldat, et même tel officier a combattu tour à tour pour la France, pour l'Autriche, et pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre dont la maxime, non encore démentie, est de ne se jamais donner la mort, et de ne la donner à personne; ce sont les Philadelphiens, qu'on a si sottement nommés quakers. Ils ont même longtemps refusé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on faisait vers le Canada, pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois, et stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons, que des vases d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui, parmi nous, périssent par une mort volontaire? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une

Cendres de Statira, recevez Olympie.

(Elle se frappe, et se jette dans le bûcher.)

TOUS ENSEMBLE [1].

Ciel!

CASSANDRE, *courant au bûcher*.

Olympie!

LES PRÊTRES.

O ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.
(Revenant dans le péristyle.)
En est-ce assez, grands dieux?... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, sa veuve, et mon épouse!...
Antigone, ton âme est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envieras-tu toujours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.

(Il se tue.)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste et vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre, et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière!
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olympie?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

petite où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une âme immortelle? espèrent-ils que cette âme sera plus heureuse dans une autre vie? croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'âme générale du monde? imaginent-ils que l'entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation, dans les plantes, est détruite quand les plantes sont arrachées; comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus; comme la force, cet être métaphysique, cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie laissassent par écrit leurs raisons, avec un petit mot de leur philosophie : cela ne serait pas inutile aux vivants et à l'histoire de l'esprit humain.

1. L'hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

FIN D'OLYMPIE.

JULES CÉSAR.

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES, DE SHAKSPEARE.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Ayant entendu souvent comparer Corneille à Shakspeare, j'ai cru con' enable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance : j'ai choisi les premiers actes de *la Mort de César*, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels ils ne s'agit que d'une conspiration jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, et le jugement de Shakspeare, avec les pensées, le style, et le jugement de Corneille. C'est aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de Shakspeare : on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers : ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais, pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés, sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de Shakspeare, mais aucune traduction : on a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du *Maure de Venise*, Iago, au commencement de la pièce, vient avertir le sénateur Brabantio que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi Iago à la française :

« Je dis, monsieur, que vous êtes trahi, et que le Maure est actuellement possesseur des charmes de votre fille. »

Mais voici comme Iago s'exprime dans l'original anglais :

« Tête de sang, monsieur, vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu, si le diable vous le commandait : parce que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de rufiens. Vous avez une fille couverte par un cheval de Barbarie; vous aurez des petits-fils qui henniront, des chevaux de course pour cousins germains, et des chevaux de manége pour beaux-frères.

« LE SÉNATEUR. — Qui es-tu, misérable profane?

« IAGO. — Je suis, monsieur, un homme qui viens vous dire que le Maure et votre fille font maintenant la bête à deux dos.

« LE SÉNATEUR. — Tu es un coquin. » etc.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître Shakspeare, et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de *traduction*. Il n'y a pas six lignes de suite dans le *Jules César* français qui se trouvent dans le *César* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *César* est la plus fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter; cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR.

ANTOINE, LÉPIDE, } qui devinrent triumvirs avec Octave César, après la mort de Jules César.

CICÉRON, PUBLIUS, POPILIUS, } sénateurs.

BRUTUS, CASSIUS, TRÉBONIUS, CASCA, LIGARIUS, DÉCIUS, MÉTELLUS, CIMBER, CINNA, } conjurés.

FLAVIUS ET MARULLUS, tribuns.

ARTÉMIDORE de Cnide, devin; AUTRE DEVIN.

UN ASTROLOGUE.

UN HOMME DU PEUPLE ET UN SAVETIER.

CALPHURNIA, femme de César.

PORCIA, femme de Brutus.

UN DOMESTIQUE DE CÉSAR.

LUCIUS, l'un des domestiques de Brutus.

SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES, SUITE, etc.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1]. — FLAVIUS, MARULLUS, UN HOMME DU PEUPLE, UN SAVETIER.

FLAVIUS. — Hors d'ici ; à la maison ; retournez chez vous, fainéants : est-ce aujourd'hui jour de fête? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable sans les marques de votre profession[2]? Parle, toi, quel est ton métier?

L'HOMME DU PEUPLE. — Eh! mais, monsieur, je suis charpentier.

MARULLUS. — Où est ton tablier de cuir? où est ta règle? pourquoi portes-tu ton bel habit? (*En s'adressant à un autre.*) Et toi, de quel métier es-tu?

LE SAVETIER. — En vérité.... pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je suis.... comme qui dirait un savetier.

MARULLUS. — Mais, dis-moi, quel est ton métier? te dis-je ; réponds positivement.

LE SAVETIER. — Mon métier, monsieur? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, raccommodeur d'âmes[3].

MARULLUS. — Quel métier, faquin, quel métier, te dis-je, vilain salope?

LE SAVETIER. — Eh! monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS. — Qu'appelles-tu me raccommoder? que veux-tu dire par là?

LE SAVETIER. — Eh, mais! vous ressemeler.

FLAVIUS. — Ah! tu es donc en effet savetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER. — Il est vrai, monsieur, je vis de mon alène ; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes ; je suis un chirurgien de vieux souliers ; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

1. Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, sans compter les assistants. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième et le cinquième se passent à Modène et en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, Marullus et Flavius, leur parlent. Cette première scène est en prose.

2. C'était alors la coutume en Angleterre.

3. Il prononce ici le mot de *semelle* comme on prononce celui d'*âme* en anglais.

Il faut savoir que Shakspeare avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple ; que le peuple, plus riche en Angleterre qu'ailleurs, fréquente les spectacles, et que Shakspeare le servait selon son goût.

FLAVIUS. — Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER. — Eh! monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS.

(Il parle en vers blancs.)

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à son char,
Apportent des tributs aux souverains du monde?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir et sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, et toutes ses vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits, et sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfants dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du Capitole!
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris;
Les rivages du Tibre et ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux! vous assemble aujourd'hui?
Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!
Lâches, retirez-vous; retirez-vous, ingrats :
Implorez à genoux la clémence des dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude [1].

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes;
Assemblez vos amis, et les pauvres surtout :
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(Le peuple s'en va.)

Tu les vois, Marullus, à peine repentants;
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le Capitole, et moi par ce chemin;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous, le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes :
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

1. Si le commencement de la scène est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'État, pour les connaisseurs.

SCÈNE II. — CÉSAR, ANTOINE, *habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses;* CALPHURNIA, *femme de César;* PORCIA, *femme de Brutus;* DÉCIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, ET UN ASTROLOGUE.

(Cette scène est moitié en vers et moitié en prose.)

CÉSAR. — Écoute, Calphurnia.

CASCA[1]. — Paix, messieurs, holà! César parle.

CÉSAR. — Calphurnia!

CALPHURNIA. — Quoi, milord?

CÉSAR. — Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE. — Pourquoi, milord?

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez: César parle, on obéit soudain.

CÉSAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE, *avec une voix grêle.* — César!

CÉSAR. — Qui m'appelle?

CASCA. — Ne faites donc pas tant de bruit; paix, encore une fois.

CÉSAR. — Qui donc m'a appelé dans la foule? J'ai entendu une voix, plus claire que de la musique, qui fredonnait César. Parle, qui que tu sois, parle; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE. — César, prends garde aux ides de mars[2].

CÉSAR. — Quel homme est-ce là?

BRUTUS. — C'est un astrologue qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR. — Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

CASCA, *à l'astrologue.* — L'ami, fends la presse, regarde César.

CÉSAR. — Que disais-tu tout à l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE. — Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR. — C'est un rêveur, laissons-le aller; passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

1. Shakspeare fait de Casca, sénateur, une espèce de bouffon.

2. Cette anecdote est dans Plutarque, ainsi que la plupart des incidents de la pièce. Shakspeare l'avait donc lu ; comment donc a-t-il pu avilir la majesté de l'histoire romaine jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des insensés, des bouffons, des crocheteurs? On l'a déjà dit; il voulait plaire à la populace de son temps.

SCÈNE III. — BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS. — Voulez-vous venir voir les courses des lupercales?
BRUTUS. — Non pas moi.
CASSIUS. — Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS.
(En vers.)
Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'esprit d'Antoine
Ne sont point faits pour moi : courez si vous voulez.

CASSIUS.
Brutus, depuis un temps je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendresse,
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.
Vous vous êtes trompé : quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus, ont changé mon visage;
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.
Cet air sévère et triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais, parle-moi, Brutus; peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.
Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet [1]
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.
Oui, vous avez raison : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre! Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées;
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné :
Ah! si du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.
A quel écueil étrange oses-tu me conduire?
Et pourquoi prétends-tu que, me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse?

CASSIUS.
Écoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*

1. Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène, rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours qui le sont si peu? C'est que le goût n'était pas formé.

Te montrer quelques traits à toi-même inconnus;
Pardonne : tu le sais, je ne suis point flatteur;
Je ne fatigue point par d'indignes serments
D'infidèles amis qu'en secret je méprise;
Je n'embrasse personne afin de le trahir :
Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.

(On entend des acclamations et le son des trompettes.)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si longtemps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
Si l'amour de l'État les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, et brave le trépas;
Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais; je connais ta vertu,
Ainsi que je connais ton amitié fidèle.
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal.
Nous sommes nés tous deux libres comme César :
Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
Supporter la fatigue, et braver les hivers.
Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords :
« Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?
Oseras-tu nager, malgré tout son courroux? »
Il dit; et dans l'instant, sans ôter mes habits,
Je plonge, et je lui dis : « César, ose me suivre. »
Il me suit en effet, et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.
Bientôt j'entends César qui me crie : « Au secours!
Au secours! ou j'enfonce; » et moi, dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguste Énée,
Qui, dérobant Anchise aux flammes dévorantes,
L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,

J'arrachai ce César aux vagues en fureur :
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!
Il tonne, et Cassius doit se courber à terre,
Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!
Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne[1]
D'un grand accès de fièvre, et que, dans le frisson,
Je crois le voir encore, il tremblait comme un homme;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.
Ces yeux, dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces soupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre.
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, disait : « Titinius,
Titinius[2], à boire! » Une fille, un enfant,
N'eût pas été plus faible : et c'est donc ce même homme,
C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains!
Lui, notre maître! ô dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit.
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop séduite
Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaste colosse; et nous, petits humains,
Rampants entre ses pieds, nous sortons notre tête
Pour chercher, en tremblant, des tombeaux sans honneur.
Ah! l'homme est quelquefois le maître de son sort :
La faute est dans son cœur, et non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers.
César! Brutus! eh bien! quel est donc ce César?
Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Écrivez votre nom; sans doute il vaut le sien :
Prononcez-les; tous deux sont égaux dans la bouche :
Pesez-les; tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également[3].

1. Tous ces contes que fait Cassius ressemblent à un discours de *Gilles à la Foire*. Cela est naturel; oui : mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compère dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

2. L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, et qui parle d'une voix grêle.

3. Ces idées sont prises des contes de sorciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grâce aux Bacon, aux Shaftesbury, aux

Je voudrais bien savoir ce que ce César mange
Pour s'être fait si grand. O siècle! ô jours honteux!
O Rome! c'en est fait; tes enfants ne sont plus.
Tu formes des héros; et, depuis le déluge,
Aucun temps ne te vit sans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

(Cassius continue, et dit :)

Ah! c'est aujourd'hui que Roume existe en effet; car il n'y a de roum (de place) que pour César[1].

(Cassius achève son récit par ces vers :)

Ah! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui se serait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime :
Je vois ce que tu veux; j'y pensai plus d'un jour :
Nous en pourrons parler; mais, dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours; tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons; je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Être un vil paysan, que d'être un sénateur,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCÈNE IV. — CÉSAR *rentre avec tous ses courtisans;* BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche;
Il passe : il te dira, dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi
Combien l'œil de César annonce de colère;
Vois tous ses courtisans près de lui consternés;
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé; tel que, dans nos comices,
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,

Collins, aux Wollaston, aux Dodwel, aux Middleton, aux Bolingbroke, et à tant d'autres génies hardis.

1. Il y a ici une plaisante pointe; Rome, en anglais, se prononce *Roum;* et *room*, qui signifie place, se prononce aussi *roum*. Cela n'est pas tout à fait dans le style de *Cinna :* mais chaque peuple et chaque siècle ont leur style et leur sorte d'éloquence.

Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR, *dans le fond.* — Eh bien, Antoine!
ANTOINE. — Eh bien, César!

CÉSAR, *regardant Cassius et Brutus, qui sont sur le devant.*

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre; il a les yeux trop creux;
Il pense trop : je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble Romain qui t'est fort attaché.

CÉSAR[1].

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance :
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement et, dans son dur sourire,
Il semble se moquer de son propre génie;
Il paraît insulter au sentiment secret
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis, après tout, ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains; je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit; je suis sourd d'une oreille :
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine et sa suite.)

SCÈNE V. — BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA, *à Brutus.*

César sort, et Brutus par la manche me tire;
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui : je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

1. Cela est encore tiré de Plutarque.

CASCA.

Vous le savez assez : ne le suiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! si je le savais, vous le demanderais-je ?

(Cette scène est continuée en prose.)

CASCA. — Oui-da ! eh bien ! on lui a offert une couronne, et cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*Il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS. — Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA. — Pour la même raison.

CASSIUS. — Mais on a applaudi trois fois : pourquoi ce troisième applaudissement ?

CASCA. — Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS. — Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA. — Eh ! pardieu oui, et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, et, à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS. — Qui lui a offert la couronne ?

CASCA. — Eh ! qui donc ? Antoine.

BRUTUS. — De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA. — Je veux être pendu, si je sais précisément la manière ; c'était une pure farce : je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une couronne tout à fait, c'était un petit coronet[1] ; mais, selon mon jugement, il aurait bien voulu le prendre. On le lui a offert encore, il l'a rejeté encore ; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé ; et, à ce dernier refus, la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé : il s'est évanoui, il est tombé par terre ; et, pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS. — Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie, César s'est évanoui ?

CASCA. — Il est tombé tout au milieu du marché ; sa bouche écumait ; il ne pouvait parler.

BRUTUS. — Cela est vraisemblable ; il est sujet à tomber du haut mal.

1. Les coronets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que Shakspeare ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant ; mais il s'agit de la populace de Rome : et Shakspeare cherchait les suffrages de celle de Londres.

CASSIUS. — Non, César ne tombe point du haut mal; c'est vous et moi qui tombons; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA. — Je ne sais pas ce que vous entendez par là; mais je suis sûr que Jules César est tombé; et regardez-moi comme un menteur, si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé, selon qu'il lui plaisait ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théâtre.

BRUTUS. — Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA. — Jarni! avant de tomber, quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne, il m'a ouvert son manteau, et leur a offert de se couper la gorge.... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assemblée : « Messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable, je prie Vos Seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. » Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier : « Hélas! la bonne âme! » Mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS. — Et après tout cela il s'en est retourné tout triste?

CASCA. — Oui.

CASSIUS. — Cicéron a-t-il dit quelque chose?

CASCA. — Oui, il a parlé grec.

CASSIUS. — Pourquoi?

CASCA. — Ma foi, je ne sais; je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu se sont regardés en souriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornements, sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises; mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS. — Casca, veux-tu souper avec moi ce soir?

CASCA. — Non, je suis engagé.

CASSIUS. — Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA. — Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS. — Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA. — Attends-moi. Adieu, tous deux.

(Le reste de cette scène est en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il est devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente, et grossière;
C'est la sauce, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous;
Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi :
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai
Allez; en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCÈNE VI. — CASSIUS.

Brutus, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables :
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends, cette nuit, jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César;
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(Il sort.)

(Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.)

SCÈNE VII. — *On entend le tonnerre, on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICÉRON *entre par un autre côté, et rencontre Casca.*

CICÉRON.

Bonsoir, mon cher Casca. César est-il chez lui?
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondements?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Élever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;
Mais, jusqu'à cette nuit, je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICÉRON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux :
Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),
Un lion a passé tout près du Capitole;
Ses yeux étincelants se sont tournés sur moi;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir, sans brûler, la ville épouvantée.
Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit
A dans Rome, en plein jour, poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ces prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir sonder les lois de la nature.
C'est le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

CICÉRON.

Tous ces événements paraissent effroyables;
Mais, pour les expliquer, chacun suit ses pensées :
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au Capitole?

CASCA.

Il y viendra; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICÉRON.

Bonsoir donc, cher Casca; les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

SCÈNE VIII. — CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.

Pour moi, dans cette nuit, j'ai marché dans les rues;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie
Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens!
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.
Pourquoi ces yeux hagards, et ce visage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause?
Pourquoi ces feux errants, ces mânes déchaînés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfants qui prédisent?
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites?
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore;
Et si je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts;
Un insolent mortel, dont les rugissements
Semblent ceux du lion qui marche au Capitole;
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois,
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges!

CASCA.

C'est César; c'est de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh, quoi donc! les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.
Les Romains, dans nos jours, ont donc cessé d'être hommes!

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi;
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome, où déjà César règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,

Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
Il ne serait pas loup, s'il n'était des moutons [1].
Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome! et que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Êtes-vous un esclave? êtes-vous un Romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource :
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise :
Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai; compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à présent, dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les éléments armés, ensemble confondus,
Sont, comme mes projets, fiers, sanglants, et terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna; sa démarche est aisée à connaître :
C'est un ami [2].

1. Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse : ils n'ont point le proverbe! *Qui se fait brebis, le loup le mange.*

2. Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force, et de beautés vraies.

SCÈNE IX. — CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber serait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'est Casca : je peux répondre de son zèle;
C'est un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier[1]
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre;
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus, qui sut punir les rois :
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.

Allons, Casca; je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains; nous l'aurons tout entier,
Et deux mots suffiront pour subjuguer son âme.

CASCA.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, passera pour vertu.
Son crédit dans l'État est la riche alchimie,
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite.
Allons : il est minuit; et devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller, et s'assurer de lui.

1. Un papier, du temps de César, n'est pas trop dans le costume; mais il n'y faut pas regarder de si près : il faut songer que Shakspeare n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — BRUTUS, ET LUCIUS, *l'un de ses domestiques, dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

Ho! Lucius! holà! j'observe en vain les astres;
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Hé! Lucius! debout; éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous, milord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et, dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(Brutus reste seul.)

Il faut que César meure.... oui, Rome enfin l'exige.
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! Mais quoi! le diadème
Change-t-il, après tout, la nature de l'homme?
Oui, le brillant soleil fait croître les serpents.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.
Mais quoi! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.
N'importe; on sait assez quelle est l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs;
Et quand elle est au haut, alors elle se montre;
Alors, jusques au ciel élevant ses regards,
D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
C'est ce que peut César : il le faut prévenir.
Oui, c'est là son destin, c'est là son caractère;
C'est un œuf de serpent, qui, s'il était couvé,
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet :
Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil,
J'ai trouvé ce billet, monsieur, sur la fenêtre,
Cacheté comme il est; et je suis très-certain

Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t'en te reposer; il n'est pas jour encore.
Mais à propos, demain n'avons-nous pas les ides[1]?

LUCIUS.

Je n'en sais rien, monsieur[2].

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

BRUTUS, *décachetant le billet.*

Ouvrons; car les éclairs et les exhalaisons
Font assez de clarté pour que je puisse lire.

(Il lit.)

Tu dors; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome;
Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
Debout; sers ton pays; parle, frappe, et nous venge.
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils;
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je pense à Rome assez. — Rome, c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin! c'était un roi.... *Parle, frappe, et nous venge.*
Tu veux donc que je frappe....oui, je te le promets,
Je frapperai : ma main vengera tes outrages;
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien; cours ouvrir; quelqu'un frappe à la porte.

(Lucius va ouvrir.)

Depuis que Cassius m'a parlé de César,
Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
Qui dispute en secret avec cet attentat[3];
C'est la guerre civile en notre âme excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frère[4] est là qui vous demande.

1. Ce sont ces fameuses ides de mars, 15 du mois, où César fut assassiné.
2. Il l'appelle tantôt milord, tantôt monsieur, *sir*.
3. Il y a dans l'original : *Le génie tient conseil avec ces instruments de mort*. Cet endroit se retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.
4. *Votre frère* veut dire ici *votre ami*.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, monsieur, sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs chapeaux[1] jusques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages,
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.
O conspiration! quoi! dans la nuit tu trembles,
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage?
Va, ne te montre point; prends le masque imposant
De l'affabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

SCÈNE II. - CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, MÉTELLUS, TRÉBONIUS, *enveloppés dans leurs manteaux.*

TRÉBONIUS, *en se découvrant.*

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(A part, à Cassius.)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bienvenu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bienvenu de même.

1. *Hats*, chapeaux.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là, c'est Cimber, et celui-ci, Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bienvenus. Quels projets importants
Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(Il lui parle à l'oreille, et pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.)

DÉCIUS.

L'orient est ici; le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIUS.

Pardonnez, monsieur; déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le soleil est au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse;
Mais ses traits à présent frappent au Capitole[1].

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons là les serments. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs,
Ne sont pas des motifs assez puissants sur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits;
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause,
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie est notre engagement;
La vertu, mes amis, se fie à la vertu[2].

1. On a traduit cette dissertation, parce qu'il faut tout traduire.

2. Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses; mais toutes sont naturelles et fortes, sans épithètes et sans langueur.

Les prêtres, les poltrons, les fripons, et les faibles,
Ceux dont on se défie, aux serments ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
Uu Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le sonder?
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faisons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent;
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence :
Notre âge, jeune encore, et notre emportement,
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point; ne lui confiez rien :
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence;
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous servirait mal.

CIMBER.

César est-il le seul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive,
Il est trop dangereux : vous savez ses mesures;
Il peut les pousser loin, il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir : que César et lui meurent.

BRUTUS.

Cette *course* [1] aux Romains paraîtrait trop sanglante.
On nous reprocherait la colère et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hachons les membres;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César :
Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs [2].
Qui voulons-nous punir? c'est l'esprit de César :

1. Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur table*.

2. Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. Pope et l'évêque Warburton l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
Ah! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. O généreux amis!
Frappons avec audace, et non pas avec rage;
Faisons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, et non pas odieuse.
Nous serons médecins, et non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc Antoine :
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre; il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(On entend sonner l'horloge; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes, mais le *costume* est observé ici comme dans tout le reste.)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au Capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions;
Il ne méprise plus les revenants, les songes;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayants prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DÉCIUS.

Ne crains rien; si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;

Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions :
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le louerai surtout de haïr les flatteurs :
Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même[1].
Je lui tendrai ce piége, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au Capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard

CINNA.

N'y manquons pas au moins; au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime :
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît; nous vous laissons, Brutus.
Amis, dispersez-vous; songez à vos promesses;
Qu'on reconnaisse en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

Paraissez gais, contents, mes braves gentilshommes[2];
Gardez que vos regards trahissent vos desseins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constants.
Adieu; je donne à tous le bonjour, et partez.

(Lucius est endormi dans un coin.)

Hé! garçon! Lucius! Il dort profondément.
Ah! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées :
Nous sommes agités; ton âme est en repos.

1. L'évêque Warburton, dans son commentaire sur Shakspeare, dit que cela est admirablement imaginé.
2. On traduit exactement.

SCÈNE III. — BRUTUS, ET PORCIA *sa femme.*

PORCIA.

Brutus !... Milord !

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin?
Que voulez-vous? songez que rien n'est plus malsain
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air est si malsain, il doit l'être pour vous.
Ah! Brutus! ah! pourquoi vous dérober du lit?
Hier, quand nous soupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez pensif et soupirant;
Je vous dis : « Qu'avez-vous? » Mais en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
J'insistai, je pressai; mais ce fut vainement :
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance; et vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fîtes retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur
Que souvent les maris font sentir à leurs femmes[1].
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre âme.
Brutus, mon cher Brutus! Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal; c'est là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage; et s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je : ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi! vous êtes malade; et pour vous restaurer,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu,
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume!
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;
Et moi, par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux.... Si jadis ma beauté

1. C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont marqués avec des guillemets.

Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien! vous soupirez! parlez; quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
Parlez; dans mon contrat est-il donc stipulé
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve?
Et moi, ne suis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine [1],
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme,
Femme tendre, honorable, et plus chère à mon cœur
Que les gouttes de sang dont il est animé.

PORCIA.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets?
Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton; pourriez-vous bien douter
Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,
Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux [2]?
Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance;
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit :
J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurais me taire!

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux! rendez-moi digne d'elle.

1. Il y a dans l'original *whore*, putain.

2. Corneille dit la même chose dans *Pompée*. César parle ainsi à Cornélie (acte III, scène IV) :

> Certes, nos sentiments font assez reconnaître
> Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être :
> Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
> Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.

Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix en étant répétée, retournée; mais il est beau que Shakspeare et Corneille aient eu la même idée.

Écoute, écoute; on frappe, on frappe; écarte-toi.
Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie :
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCÈNE IV. — BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS, *courant à la porte.*

Qui va là? répondez.

(En entrant, et adressant la parole à Brutus.)

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(A Lucius.)

Garçon, retire-toi. Eh bien! Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens, par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'âme de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui, comme un exorciste [1], as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.

1. L'exorciste dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens, je le ferai : tu parles; il suffit.
(Ils s'en vont.)

SCÈNE V. — *Le théâtre représente le palais de* CÉSAR. *La foudre gronde, les éclairs étincellent.*

CÉSAR.

La terre avec le ciel est cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit :
« Au secours! César meurt : venez; on l'assassine. »
Holà ! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Milord.

CÉSAR.

Va-t'en dire à nos prêtres
De faire un sacrifice, et tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne sortirez point,
César; vous resterez ce jour à la maison.

CÉSAR.

Non, non, je sortirai; tout ce qui me menace
Ne s'est jamais montré que derrière mon dos[1];
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison
Disent que l'on a vu des choses effroyables :
Une lionne a fait ses petits dans la rue;
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts sont échappés;
Des bataillons armés, combattant dans les nues
Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéien;
Les airs ont retenti des cris des combattants;
Les chevaux hennissaient; les mourants soupiraient;
Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidents :
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé sur nous.
César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

1. Encore une fois, la traduction est fidèle.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(Le domestique revient.)

Que disent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour :
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(Il s'en va.)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César serait lui-même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je; et le danger sait bien [1]
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée;
Je suis l'aîné : je suis le plus vaillant des deux;
Je ne sortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux; faites-moi cette grâce.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCÈNE VI. — DÉCIUS *entre.*

CÉSAR *à Décius.*

Ah! voilà Décius; il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant César :
Je viens pour vous chercher; le sénat vous attend.

1. Traduit mot à mot.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes compliments;
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.
(A part.) (A part.)
Je ne peux (c'est très-faux), je n'ose (encor plus faux).
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Eh quoi! César mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison;
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté :
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat.
Mais César vous chérit : mais je vous aime, vous;
Et, pour vous satisfaire, il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis, malgré moi-même,
Retenu par ma femme : elle a rêvé la nuit
Qu'elle a vu ma statue, en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des dieux :
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable;
C'est une vision très-belle et très-heureuse :
Tous ces ruisseaux de sang sortant de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

CÉSAR.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et, s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire :
« Sénat, séparez-vous; vous vous rassemblerez
Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. »

Ils diront tous : « César est devenu timide. »
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison, vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sottes terreurs,
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, et je vais au sénat.

SCÈNE VII. — CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR.

Ah! voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Soyez bienvenu, Publius.
Eh quoi! Brutus aussi, vous venez si matin!
Bonjour, Casca; bonjour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.
Quelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.
(Antoine entre, et César continue.)
Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble César.

CÉSAR.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du sénat venez à ma maison;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TRÉBONIUS.

(A part.)
Je n'y manquerai pas.... Va, j'en serai si près
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble[1],
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

1. Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

BRUTUS, *à part.*

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.

(Ils sortent tous, et César reste avec Calphurnie.)

SCÈNE VIII. — *Le théâtre représente une rue près du Capitole. Un devin, nommé* ARTÉMIDORE, *arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTÉMIDORE, lisant. — *César, garde-toi de Brutus, prends garde à Cassius; ne laisse point Casca t'approcher; observe bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien Cimber; Décius Brutus ne t'aime point; tu as outragé Ligarius : tous ces gens-là sont animés du même esprit; ils sont aigris contre César. Si tu n'es pas immortel, prends garde à toi. La sécurité enhardit la conspiration. Que les dieux tout-puissants te défendent!*

Ton fidèle ARTÉMIDORE.

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.
Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés;
Sinon, la destinée est du parti des traîtres.

(Il sort et se met dans un coin.)

(Porcia arrive avec Lucius.)

PORCIA, *à Lucius.*

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme et pense comme un homme.
(A Lucius.)
Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au Capitole, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon.... tu me diras.... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade.... attends.... observe bien
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent....
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattants,
Que le vent porte ici du haut du Capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(Artémidore entre.)

SCÈNE IX. — PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

Approche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais César est-il au Capitole?

ARTÉMIDORE.

Pas encor; je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui; puisse ce placet plaire aux yeux de César!
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame!
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à César?

ARTÉMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait; je sais ce que je crains.[1]
Bonjour, madame, adieu; la rue est fort étroite;
Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(Il sort.)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre.... Hélas! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme! Ah! Brutus! ah! Brutus!
Puissent les immortels hâter ton entreprise!
Mais cet homme, grands dieux! m'aurait-il écoutée?
Ah! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(A Lucius.)

Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus....

Que je suis très-joyeuse, et revole me dire....

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie..

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — *Le théâtre représente une rue qui mène au Capitole : le Capitole est ouvert.* CÉSAR *marche au son des trompettes, avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTÉMIDORE, ET UN AUTRE DEVIN.

CÉSAR, *à l'autre devin.*

Eh bien! nous avons donc ces ides si fatales

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTÉMIDORE, *d'un autre côté.*

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS, *du côté opposé.*

Trébonius par moi vous en présente un autre;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTÉMIDORE.

Lisez d'abord le mien; il est de conséquence;
Il vous touche de près; lisez, noble César.

CÉSAR.

L'affaire me regarde? elle est donc la dernière

ARTÉMIDORE.

Eh! ne différez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS, *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues!
Va-t'en au Capitole.

POPILIUS, *s'approchant de Cassius.*

Écoutez, Cassius;
Puisse votre entreprise avoir un bon succès!

CASSIUS, *étonné.*

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu; portez-vous bien.

BRUTUS, *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès, et de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle; observons.

CASSIUS, *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais si César sait tout, qu'allons-nous devenir?
Cassius à César tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA, *à Cassius.*

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit; son visage est le même.

CASSIUS, *à Brutus.*

Ah! que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Métellus commence, et que, dès ce moment,
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

CINNA, *à Casca.*

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CÉSAR *s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.*

Eh bien! tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat et moi nous puissions corriger?

CIMBER, *se mettant à genoux devant César.*

O très-grand, très-puissant, très-redouté César!
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternements,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfants. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prières, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé;
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;
Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici[1]!

1. Traduit fidèlement

Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER, *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS, *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flatterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi! Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César; César, pardon!
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais :
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du Nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon[1]
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelants,
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière : on y voit des mortels,
Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister; et cet homme, c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber,
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O César!

CÉSAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DÉCIUS, *à genoux.*

Grand César!

CÉSAR, *repoussant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA, *levant la robe de César.*

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frappe; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant, tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui, en détournant le corps, le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant :)

Et toi, Brutus, aussi?

1. Traduit avec la plus grande exactitude.

CINNA.

Liberté, liberté!

CIMBER.

La tyrannie est morte.
Courons tous, et crions : Liberté! dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez : Liberté!

BRUTUS, *aux sénateurs et au peuple, qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'est vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en sûreté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez

CASSIUS.

Publius, laissez-nous; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal; vous êtes faible et vieux.

BRUTUS.

Allez; qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre, et de parler pour nous;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

SCÈNE II. — Les conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine?

TRÉBONIUS.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison : pères, mères, enfants,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra; l'heure en est inconnue :
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien! lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue : ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez; baissons-nous sur le corps de César;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude[1];
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place :
Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
Crions à haute voix : « Paix! liberté! franchise! »

CASSIUS.

Baissons-nous, lavons-nous dans le sang de César.

(Ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.)

Cette superbe scène un jour sera jouée
Dans de nouveaux États en accents inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théâtres,
César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce César si fameux, plus vil que la poussière!

CASSIUS.

Oui, lorsque l'on jouera cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

OBSERVATIONS

SUR LE *JULES CÉSAR* DE SHAKSPEARE.

Voilà tout ce qui regarde la conspiration contre César. On peut la comparer à celle de Cinna et d'Émilie contre Auguste, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna et la délibération du second acte : on trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de César. On apporte son corps dans la place publique; Brutus harangue le peuple; Antoine le harangue à son tour; il soulève le peuple contre les conjurés : et le comique est encore joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite Antoine, Octave et Lépide délibérer sur leur triumvirat et sur les proscriptions. De là on passe à Sardis sans aucun intervalle. Brutus et Cassius se querellent : Brutus repro-

1. C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de Casca ne serait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

che à Cassius qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a *des démangeaisons dans les mains*. On passe de Sardis en Thessalie; la bataille de Philippes se donne; Cassius et Brutus se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie et par ses succès dans les arts et dans les sciences puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir, d'un côté, César s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de Lope de Vega et de Caldéron, en Espagne, sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Caldéron, qu'on pourra comparer à l'*Héraclius* de Corneille : on y verra le même génie que dans Shakspeare, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables; des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de Gilles et du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? il faut qu'il y en ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement, les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux; secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le *César* de Shakspeare, et j'avoue que, dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée, et son attachement à César, vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; et, malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier et barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; et César, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à César. Le ridicule est outré, mais il n'est point languissant; des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamants répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnements de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes, en général, aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux : le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut

avoir l'esprit très-cultivé, et le goût formé comme les Italiens l'ont eu au XVIe siècle, et les Français au XVIIe, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des Médicis ou de celle de Louis XIV.

Malheureusement, Lope de Vega et Shakspeare eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui, en général, étaient alors extrêmement ignorants. Plusieurs auteurs dramatiques, en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lope et Shakspeare; mais, n'ayant pas leurs talents, ils n'imitèrent que leurs fautes; et par là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid, avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* et *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* et *Athalie*, qui me paraissent être, de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore : il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakspeare, et plein de génie comme lui : mais le génie de Corneille était à celui de Shakspeare ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

SUITE DU THÉATRE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

